UNIV. OF ARIZONA
843.91 J26o
Jaloux, Edmond/O toi que j'eusse animee!
mn
3 9001 03838 7471

Arizona
University
Library

Presented by
Ben Shantz

NV. Boekhandel Visser & Co.
Weltevreden — Bandoeng

Ben Shantz

Batavia, Java

November 25, 1929

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 50 ;

150 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 51 à 200 ;

L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.

O TOI
QUE J'EUSSE AIMÉE !

..... O Toi qui le savais !

C. Baudelaire.

DU MÊME AUTEUR

Grand prix de Littérature, Académie française 1920

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ROMANS

Les Sangsues.
L'École des Mariages.
Le Reste est silence...
Les Amours perdues.
L'Éventail de crêpe.
Fumées dans la campagne.
Au-dessus de la ville.
La Fin d'un beau jour.
Les Profondeurs de la mer.
L'Escalier d'or.
L'Alcyone.

CRITIQUES

L'Esprit des Livres (1re série). Figures étrangères (1re série).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

ROMANS

L'Agonie de l'amour *(Épuisé)*.
La Fête nocturne.
Le Jeune homme au masque *(Épuisé)*.
Le Démon de la vie *(Épuisé)*.
L'Incertaine.
L'Ami des jeunes filles.

NOUVELLES

Le Boudoir de Proserpine *(Épuisé)*.
Les Femmes et la vie.
Protée.
Vous qui faites l'endormie.....
L'Ennemi des femmes.
L'Amour de Cécile Fougères.
Le Rayon dans le brouillard.
L'Abbé Galuchat.
Le Coin des cyprès.
La Fugitive.
L'Égarement.
L'Age d'or.

ESSAIS ET CRITIQUES

Laprade — Marseille — André Favory.

EN PRÉPARATION

O Soleils disparus...
Le Dernier jour de la création.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1926.

EDMOND JALOUX

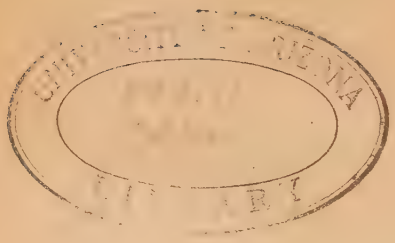
O TOI
QUE J'EUSSE AIMÉE !

Qu'est-ce, après tout, qu'un conte ?
Un événement inouï et qui a eu lieu.

GOETHE.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés



Copyright 1926 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A

GEORGE MOORE

132321

15
NEDERL · INDIE

O TOI QUE J'EUSSE AIMÉE !

I

Une semaine avant son mariage, Jérôme Parseval offrit à ses amis son dernier dîner de célibataire.

— Ce sera si amusant pour moi, lui avait dit sa fiancée, Mme Ninette Daubréa, de venir chez vous sans me quereller avec votre gouvernante et sans composer le menu. Pensez donc ! Je dis adieu à ma liberté.

Elle ajouta quelques paroles, mi-fâchées, mi-plaisantes, sur le sacrifice qu'elle faisait à Jérôme. Il parut une fois de plus confondu de reconnaissance, et comme cette scène avait déjà un caractère rituel, les effusions de tendresse qui la terminèrent ne leur apportèrent aucun élément de surprise.

Jérôme Parseval habitait depuis peu de mois, sur la place Saint-Germain-des-Prés, un assez vaste appartement qu'un diplomate de ses amis lui avait cédé en quittant Paris pour rejoindre un poste siamois.

De son balcon, il voyait les arêtes aiguës du vieux clocher roman. Il aimait la rue de l'Abbaye et ses façades cérémonieuses ; la maison qui la termine est charmante : basse et longue, et d'un rose violacé sous son long toit noir, elle tourne obstinément le dos aux constructions énormes qui se succèdent derrière elle comme une chaîne de montagnes et qui lui donnent le vertige. Elle a quelque chose de familier, de romanesque et de campagnard. Jérôme eût voulu qu'un de ses peintres favoris, Walter Sickert ou Utrillo, s'amusât à la peindre ; mais en leur vacance, il la contemplait longuement de sa fenêtre, sur la vitre de laquelle, réduite et colorée, elle faisait déjà figure de tableau.

L'installation de Parseval avait été un événement considérable. A trente-huit ans, il ignorait encore le plaisir de se rouler dans son propre cocon ; du lycée à la caserne, de la caserne à l'étranger, de l'étranger aux tranchées, il n'avait guère été qu'un numéro dans une série. De loin en loin, il s'arrêtait dans sa course pour faire aiguade chez son tuteur, qui vivait en Touraine, à la campagne, au pied d'une tour historique. Débarquant d'Angleterre ou d'Allemagne, avec une âme d'emprunt qu'il devait tantôt à un *fellow* d'Oxford, tantôt à un *privat-docent* d'Iéna, il se trouvait soudain porté au centre même d'un bassin de lait. La Touraine, autour de lui, fumait par tous ses peupliers ; la Loire, de temps en temps, revenait en arrière pour chercher un objet oublié, — un mouchoir de femme, un vers de Ronsard, une couronne de roi. Posés sur tous les horizons, les châteaux des affiches de tourisme, coffrets célèbres, révélaient avec tristesse qu'ils n'avaient plus

rien à cacher, conspirations, ni amours, et montraient à nu leurs tapisseries fausses, leurs cuirs frauduleux et leurs meubles Henri II qui venaient tout droit du faubourg Saint-Antoine ; et Parseval soudain reprenait conscience de la France, pays sans frontières qui se prolonge partout où l'on trouve de la douceur, une certaine façon de sourire, de penser à la mort, de parler de l'amour, certains gestes héréditaires pour greffer les rosiers, saluer une femme, chambrer une bouteille, écrire son testament. Il oubliait alors ces âmes successives laissées en lui par les pays, les amitiés, les arrachements de chaque jour ; il baignait dans une grande contrée vaporeuse, couleur de perle et de pelure d'oignon, comme le corps d'une femme de Jean Cousin, une contrée qui avait ses provinces perdues dans toutes les régions du monde. Et puis, il repartait, sa valise et son sac de nuit à la main, éternel ami des concierges et des chasseurs d'hôtel.

Maintenant, sa vie allait changer, il serait désigné par son nom et non plus par un chiffre ; il partagerait avec un autre être les joies amères de la solitude.

A la fois bohème et méticuleux, Jérôme Parseval avait toujours eu le désir d'une maison bien ordonnée, mitigé par celui de s'y trouver le plus rarement possible. Sa vie de journaliste, directeur de la politique étrangère à *l'Égalité*, quotidien à grand tirage, autorisait ces contradictions. Casanier par vocation, il passait sa vie en chemin de fer ou en paquebot, appelé partout où les hommes ne s'entendent pas : il lui eût fallu l'ubiquité. Il aurait aimé ces calmes soirées où l'on lit ses auteurs favoris en raclant ses orteils contre le feutre de ses pantoufles, où l'on applique à son porto un vers d'Horace, à son anarchie une pensée de Pascal ; où l'on corrige sa vie comme on corrige un jeu d'épreuves avec des *déléatur* qui vous font croire à la perfection ; et

tous les jours, à vingt-deux heures, dans le bureau de son journal, il téléphonait, dictait son article, humiliait son secrétaire, et se disputait avec quelque rédacteur. Le plus souvent, un poker le retenait hors de chez lui, à l'heure où il avait le plus sommeil. Toujours fatigué, il était infatigable.

Il gâtait la lucidité de son intelligence, qui était grande, par des goûts romantiques ; il eût démêlé un imbroglio dans le baiser d'une mère sur le front de son fils. Il croyait que les hommes d'État dirigent les événements autrement qu'un cocher ne fait un cheval qui a pris le mors aux dents, et cela lui donnait de la présomption. Il voyait dans tout chef un Machiavel ou un Talleyrand jusqu'au jour où il ne distinguait plus en lui que le bonneteur ou le bonnetier. Ses déconvenues l'amusaient autant qu'un autre, ses illusions. Il avait beaucoup de candeur et aucune naïveté. Il s'abandonnait sans cesse à des enthousiasmes véhéments

qui au fond le laissaient sceptique. Il ne croyait beaucoup ni en soi, ni en Dieu, mais dans la secrète collaboration de ces deux forces : en cas de nécessité, cela lui donnait une certaine énergie et de la clairvoyance. Il n'avait pas de grandes vues d'ensemble sur le monde, mais une masse d'idées courtes, rapides et brillantes, — des idées de billon. Ainsi fait, il amusait les autres et ne s'ennuyait pas.

Il n'était pas malheureux parce qu'il aimait son métier ; il était curieux de ces machines névropathiques, changeantes et à demi irresponsables qui font mouvoir les nations et les poussent ou les arrêtent sur le chemin si engageant des catastrophes. Il y avait en lui du juge d'instruction et de la cartomancienne. Il s'intéressait au grand personnel politique de l'univers comme on s'intéresse aux écuries de course. Il pariait sur l'un ou l'autre des partants, avec une totale indifférence pour l'enjeu final. L'essentiel, c'était de deviner le gagnant ou le

favori. Tout cela ne pouvait lui constituer qu'un plaisir tout personnel : il lui était difficile d'imprimer ses opinions sincères. Son journal avait une politique qu'il devait suivre et qui n'était pas la sienne. Il trouvait de subtiles formules d'accommodement entre sa pensée et celle de son directeur qui possédait dans cet univers fragile des intérêts plus puissants que les siens. Aussi Parseval soutenait-il ceux de quelques grands financiers et industriels qui avaient partie liée avec son patron. Sa seule consolation était de juger de haut ce mécanisme qui l'utilisait et le faisait plier. Intègre, il enviait leurs ressources sournoises. Il se disait cependant qu'un homme scrupuleusement honnête n'eût pas ainsi déformé ses convictions, — il n'osait dire *menti*. Un homme scrupuleusement honnête? Non, un Alceste! Pourquoi l'eût-il été? L'indulgence tempérait son mépris. Il supposait, d'ailleurs, que l'intérêt général se trouvait mieux de ses demi-mensonges et que

les vérités qu'il eût proclamées étaient dangereuses pour tous. « Et surtout pour moi ! » concluait-il avec malice.

Il aimait l'argent : ou plutôt il l'eût aimé, s'il en avait eu les moyens ; mais les honoraires relativement élevés qu'il recevait en échange de son esclavage lui faisaient l'effet d'une demi-misère. Il riait de voir des hommes se vendre pour cent mille francs par an. Cent mille francs ou cent sous ne lui semblaient pas des sommes très différentes, même en un autre temps que celui de l'inflation ; il préférait la générosité aux menus calculs. Aussi avait-il des soucis financiers : soucis qui ne l'affectaient pas. Il avait coutume de dire qu'il appartient au créancier et non au débiteur de se tourmenter : lui seul risque quelque chose. Il secouait ainsi son infortune.

C'était d'ailleurs la seule qu'il acceptât facilement. Il disposait pour ses autres ennuis d'un don exceptionnel de susceptibilité nerveuse. Il avait dormi

paisiblement à la musique du canon, mais la critique d'une amie, un jugement injurieux de son caractère, un échec auprès d'une femme, lui donnaient des crampes d'estomac et jusqu'à des crises d'entérite. Faible en face de toutes les faiblesses, les circonstances difficiles le rendaient fort. Il eût été à la fois Hercule, et son pauvre frère, ce capon d'Alcide. Quand nous disons qu'un homme est double, nous le diminuons. Cependant Jérôme Parseval n'était pas tentaculaire. Les ramifications de son individu ne s'éloignaient jamais beaucoup du noyau central.

Il avait été ambitieux à cet âge où l'on croit encore à l'ampleur du théâtre où l'on a un rôle à jouer ; maintenant sa demi-réussite lui suffisait. Il voyait de trop près les puissants de la terre pour envier leur puissance ; une vie bien remplie lui faisait penser à ces images d'Épinal où le bon Raymond devient ministre parce qu'il a bien fait ses devoirs et où le méchant Joseph finit

au bagne parce qu'il a négligé les siens. S'il avait forgé des formules avec son expérience, il en eût intitulé le recueil : *La morale en inaction*. Il n'était pas de ces hommes qui dominent leur vie, ni de ceux qui la subissent : ils cheminaient tous deux, côte à côte, en essayant de se faire mutuellement bon visage. Il ressemblait ainsi à beaucoup de nos contemporains. Au dix-huitième siècle, il eût été un de ces interlocuteurs du café Procope, qui donnaient la réplique à Diderot et parlaient de Dieu comme du chef de la police ; au dix-septième, un honnête homme, obscur et un peu quinteux, du type du chevalier de Méré ; au treizième...

Seulement, Jérôme Parseval ne pouvait concevoir qu'il eût assisté aux Croisades.

II

Mais dans la destinée d'un homme, il y a plusieurs destinées. L'une se réalise dans le monde des faits, mais l'autre poursuit parallèlement son monotone circuit, ramenant toujours l'esprit aux mêmes stations privilégiées. Il arrive parfois que, dans la durée d'un éclair, ces deux destinées se juxtaposent ; c'est peut-être là ce que les hommes ont appelé le bonheur. Puis ces frères ennemis, après leur rapide réconciliation, se quittent une fois encore, et sans doute ne se rencontreront-ils plus. Il arrive aussi qu'une autre destinée intervienne ; elle se présente de biais, en personne que l'on ne connaît pas ; elle bouleverse l'ordre des événements et modifie le cours des choses, sans cesser de faire appel à ces flots d'images soupirées qui forment

le tissu du destin intérieur. Elle brouille sa piste, verse à flot la douleur et la joie ; puis, sans motif visible, la passion disparaît comme elle est venue, dans un dernier crépitement d'étincelles. Enfin, au-dessous de ces lacets qui sillonnent la vie humaine, roule le grand fleuve obscur, presque toujours invisible, où trempent les racines de ces diverses fatalités : l'homme qui agit comme l'homme qui rêve, comme celui qui se laisse emporter par un désir, et qui accepte d'être par lui ruiné et renouvelé, puisent à ce trésor commun la force qui les alimente. Mais ces inspirations de l'inconscient, c'est sans doute l'homme du dedans qui les reçoit le plus fidèlement puisqu'il n'est pas obligé de changer leur or vierge en cette monnaie banale qui a cours dans le monde des apparences, où l'on ne connaît qu'elle.

Aussi quand on décrit la vie d'un homme faudrait-il s'entendre d'abord sur celle dont on veut parler et ne pas

oublier qu'elle n'est pas unique. Notre propre impuissance à nous connaître et les erreurs d'autrui sur notre compte proviennent d'une double aberration : les autres nous jugent sur nos actions, enfants infirmes, déformés par la pression extérieure, alors que nous-mêmes, nous ne considérons jamais nos gestes, mais seulement cet ensemble de velléités, d'aspirations et de miracles au milieu desquels nous croyons vivre et où nous plaçons cette image de nous que nous estimons la plus vraie ; non seulement parce qu'elle est la plus flatteuse, mais parce qu'elle correspond à nos plus secrètes espérances.

Quand Jérôme se retournait vers son passé et qu'il essayait de prendre conscience de soi-même, il lui semblait qu'il n'avait jamais agi ; au lieu des efforts qu'il avait faits, il revoyait ceux qu'il aurait dû faire et dont l'idéal dessin remplaçait dans sa mémoire la grossière esquisse musculaire qui leur avait succédé.

D'ailleurs, Parseval n'était point de ces hommes qui auscultent les jours écoulés et ne croient qu'à la beauté de l'accompli. Il disait toujours : « J'aurai toute ma vieillesse pour me souvenir. » Il ne savait pas que les vieillards, comme nous tous, ne pensent qu'aux projets du lendemain.

On a coutume de croire qu'il y a deux races distinctes, les hommes d'action et les rêveurs. Mais entre ces extrêmes se trouvent les innombrables intermédiaires, c'est-à-dire l'humanité. Les circonstances avaient toujours obligé Parseval à produire des faits ; il ne réfléchissait pourtant jamais à eux, ni avant ni après leur apparition, pas plus qu'un chauffeur ne se dit : « Si une voiture débouche, j'inclinerai mon volant vers la droite. » Les réactions de Jérôme étaient justes, et voilà tout. Il n'accordait aucune attention à cette métamorphose de ses contractions nerveuses en ondes concentriques qui se propageaient au dehors de lui, mais au

contraire, il donnait toute son attention à ces états de conscience qui reposaient dans son âme, comme l'eau noire au fond d'un puits où elle a pour mission de refléter les étoiles. Cette image avait d'ailleurs servi à Jérôme de définition de soi-même, un jour qu'une Américaine qui l'agaçait lui demandait à Oxford ce qu'il était. « Une constellation dans une citerne, » avait-il répondu, non sans prétention. Son interlocutrice n'avait pas compris et il s'était jugé si ridicule qu'il avait couru passer trois jours à Londres. On eût bien étonné Jérôme en lui révélant qu'il était actif, prompt dans ses décisions et même énergique ; il ne s'estimait au contraire que parce qu'il se croyait un demi-aboulique, un philosophe bouddhiste, persuadé du néant universel. S'il avait été Dieu, en effet, peut-être se fût-il dit : « A quoi bon? » avant de prononcer le théâtral *Fiat lux!* Mais en tant que Jérôme Parseval, s'il distinguait nettement l'inutilité générale de la vie, il ne voyait celle d'aucune

action, si minime fût-elle. Napoléon aurait peut-être souhaité le sort de Corneille, et Corneille, celui de César : Jérôme Parseval, journaliste politique et travailleur inlassable, ne pouvait se concevoir que sous la forme de Çakya-Mouni.

En réalité, il vivait dans une secrète attente ; il était comme suspendu au-dessus d'un événement qui n'arrivait pas, mais qu'il guettait depuis l'enfance. Cette appréhension et cette impatience l'accompagnaient déjà le jour cruel de son entrée au lycée de Tours. Il laissait pourtant, ce matin-là, bien peu de chose derrière lui ; mais ce peu de chose, c'était tout ce qu'il aimait, et il savait déjà que, plus tard, il ne le retrouverait pas. Il avait huit ans. Qu'il était petit avec ses huit brèves années, devant un lycée aussi énorme et qui devait le rendre à la lumière, dix ans après, presque aussi vieux que lui !

A chaque tournant, le cœur gonflé, Jérôme attendait. Il ignorait ce qu'il

attendait ; il entrevoyait que ce serait une rencontre avec quelqu'un d'extraordinaire. L'amour? Non, ce ne serait pas l'amour. Le rendez-vous auquel il se préparait avait autrement de mystère et d'ampleur que l'amour, ou bien alors, il faudrait appeler amour cette universelle effusion, cette déification de la créature, ce dialogue d'étoile à étoile pour lesquels il était évidemment né.

Certains jours, un pressentiment lui disait que l'événement allait avoir lieu. Il sortait alors en retenant sa respiration, comme un Pawn qui entre dans le sentier de la guerre ; il observait avec soin chaque présage, fidèle aux traditions des superstitieux. Il prêtait l'oreille à tous les propos, ne négligeait aucun imprévu. La journée finissait ; rien ne s'était produit ; il rentrait chez lui, un peu soulagé, car cette recherche n'était pas sans angoisse et il passait ensuite plusieurs semaines dans un grand repos.

Le hasard des voyages et des réunions lui permit cependant d'entrevoir quelques figures qui l'émurent singulièrement. Un jour, chez un ami, il distingua sur un piano, au-dessus d'une partition ouverte de Schubert, une photographie dans un grand cadre ; ses mains tremblèrent quand elles la saisirent pour la mieux envisager ; c'était un visage de jeune lady, anglais et grec à la fois, énergique et perdu dans la songerie la plus celtique ; c'était une Perséphone du Devonshire, une apparition lyrique qui unissait la Tamise et Castalie. « Ma sœur, dit l'ami, qui est morte depuis un an. »

Une autre fois, à Florence, comme il entrait dans un salon, il en vit sortir une de ces personnes allégoriques que les vieux maîtres peignaient aux murs des églises. Elle était puissante et légère, pure et grave, indomptable et soumise. « C'est sûrement l'Équité, se dit Jérôme, ou bien c'est la Paix. » On lui dit qu'elle s'appelait doña Hippolyta Inchesi et

qu'elle partait le soir même pour l'Égypte. Jérôme avait justement rendez-vous, huit jours après, avec un agitateur politique. Il dut renoncer à la fois à la Justice et à la Paix.

Un jour, en traversant la Suisse, il vit, dans le cadre d'une fenêtre, sourire un jeune visage frais sous une chevelure blonde, épaisse, luisante.

C'était le printemps, un printemps précoce ; des glycines doublaient la croisée ; moins des fleurs que des grappes de quartz améthyste, translucides, lourdes et cassantes, ciselées par un artiste du Sé-Tchouen. Il venait de la fenêtre une odeur de vanille et de citron, douce avec un arrière-relent acide, fraîche et imperceptiblement musquée ; une odeur de sève à travers laquelle eussent percé les émanations d'un cadavre de fée. Les abeilles affairées avaient repris leur rôle d'armes parlantes pour une société anonyme d'épargne. Jérôme regardait le visage candide et le chalet de bois bruni, découpé comme un jouet. « A

chaque jour suffit sa peine, » disait un bandeau de lettres, peint au-dessus des fenêtres. La jeune fille tourna la tête et disparut dans la pièce. Jérôme écrivit à *l'Égalité* qu'il avait la grippe et demeura huit jours au même endroit; tous les jours, il passait devant la maison; il vit successivement paraître dans le cadre merveilleux une vieille dame poudrée, couverte de cheveux blancs, qui donnait l'impression d'avoir été condamnée au supplice du goudron et de la plume dans un poulailler de cygnes; une femme d'une quarantaine d'années, le nez crêté d'un binocle; une grosse domestique écarlate; un éphèbe aux cheveux jaune paille, mais la jeune fille du premier jour, jamais. « A chaque jour suffit son chagrin, » commençait à lire chaque matin, en arrivant, Jérôme Parseval. N'y tenant plus, il suivit la grosse domestique écarlate, l'aborda et lui demanda quelques renseignements. « Je suis la seule jeune fille de la maison, » dit-elle. Jérôme insista : « Ne ve-

nait-il jamais une petite parente, une voisine, une amie? » Il jetait du lest ; il eût accepté une laitière, une quêteuse pour une œuvre de charité, une salutiste. « Personne. Personne. Le seul être jeune qui entre chez Mme Petit-Boboz, en dehors de moi, c'est le neveu de Madame, qui est blond en effet. » Guéri de sa grippe et de ses mirages, Jérôme reprit le train.

Ces déconvenues l'affaiblissaient ; il tournait au sceptique, se cherchait un vice, un bon vice de tout repos pour donner un but à sa vie. Il enviait les opiomanes, les masochistes, les communistes, ces convaincus.

Il se reposait parfois auprès de ses amis. Il en avait beaucoup, et de divers. Il donnait à l'amitié ces soins que d'autres accordent à l'amour. Il y mettait des secrets, du dévouement, des oublis, des trahisons, tout ce qui est romanesque. Et pour ne pas avoir toujours affaire au même type moral, il ne choisissait aucun d'entre eux et

se les laissait imposer par le hasard.

Il avait eu à Oxford un camarade de seize ans qu'il admirait plus que personne parce que cet enfant ne savait rien. Il apprenait tout sans que rien ne pénétrât son intelligence ; sa mémoire et son esprit étaient incommunicables. Quand il avait répondu à une question, il ne savait déjà plus ce qu'il avait dit. Il ne distinguait pas plus le chien du chat, la poule, du canard, l'âne, du mulet, qu'un citadin ne distingue à leur vol le bouvreuil du rouge-gorge. Il confondait la rose et la pivoine, l'orange et l'ananas. Dire qu'il était bête eût été fausser le sens de son être ; sur le plan où il était installé, le mot bêtise n'avait pas plus de sens que le mot esprit. Parlerait-on de la niaiserie d'un nuage, de l'ignorance d'un ruisseau? Jérôme le choyait comme un élément : c'était peut-être un catoblépas séraphique.

A Iéna, il se lia avec un professeur de musique, chef d'orchestre dans un

petit théâtre. Hongrois qui avait une mère italienne, c'était peut-être un homme de génie, mais un homme de génie manqué. Ou bien, il ne savait pas utiliser son génie et il le gardait pour lui seul. Il avait voyagé à peu près partout avant de venir échouer dans cette ville universitaire, il avait rendu visite à tout ce qui avait compté en Europe pendant ces trente dernières années. Chaque grand homme lui avait dit une phrase typique, la phrase qui le représentait le mieux. Qu'un compositeur mourût, et il quittait tout pour assister à ses obsèques ; il avait suivi le convoi de Wagner, de César Franck, de Moussorgski.

Le soir, Jérôme allait le trouver dans une petite chambre, qui donnait sur le Marché. Et son ami jouait du piano. Il jouait savamment une sonate de Beethoven, — de préférence une des dernières, — et puis il disait : « Et maintenant, vous allez entendre comment un Français, un Allemand, un

Anglais, un Viennois, un Italien, un Grec la joueraient. » Et c'était à la fois une caricature et une leçon de psychologie comparée : un Français plantait des ifs à travers la perspective de la sonate et les taillait comme une maxime ; chaque branchette coupée devenait une idée de trop, une idée inutile parce qu'elle n'était pas centrale ; un Allemand déchaînait un orage d'embrassements extasiés, mais un orage d'abord bonhomme et qui finissait soudain en grêle cinglante ; l'Anglais faisait de la pièce une aimable conversation sur le temps, un refuge de notions agréables et sportives, mais devenues toutes anglaises et inamovibles, un petit morceau sec, gracieux et convenable ; le Viennois s'égarait, s'amusait des fioritures, était heureux, tournait au sentimental, perdait son chemin ; l'Italien jouait *amoroso*, s'alanguissait, roulait des prunelles, et tout à coup, raflait les accords finaux, comme le croupier, le tableau du trente et qua-

rante ; quant au Grec, il imitait l'Anglais.

Ce furent peut-être les concerts du Hongrois qui donnèrent à Jérôme l'idée de faire du journalisme politique. Et souvent par la suite, quand il approchait quelque meneur de jeu du quai d'Orsay ou de la Ballplatz, du Foreign Office ou de la Wilhelmstrasse, souriait-il en songeant aux exécutants imaginaires de son vieil ami et se trompait-il dans ses jugements moins que ses confrères, parce que, à travers le traité de commerce ou l'accord financier que l'on discutait, entendait-il jouer *la Sonate du Clair de lune* par lord Robert Cecil ou M. Nitti ; par M. Streseman ou Venizelos.

Mais qu'était tout cela auprès de la déconvenue d'arriver toujours seul au rendez-vous que tout lui donnait?

III

Dans les premiers mois de 1919, Jérôme Parseval avait fortuitement rencontré un monsieur d'origine obscure, mais dont la puissance s'affirmait avec ampleur et qui s'appelait Sicerton. Il avait poussé dans la guerre, à la manière des champignons de sa sorte, qui ne lèvent que sur les terrains arrosés d'obus. On le vit surgir tout à coup, les mains pleines, comme s'il avait trouvé dans le néant dont il sortait tout ce dont un homme peut trafiquer, hors l'honneur qui n'a pas de cours. Il devint, on ne sait pourquoi, le chef de cabinet d'un des ministres qui organisèrent avec le plus de succès la désorganisation financière du pays. Son patron emporté par une vague parlementaire, il retourna à ses marchés.

Il avait des intérêts partout et plus spécialement dans *l'Egalité*, mais il parlait de fonder un quotidien nouveau. Il entretint Parseval de son projet dès leur première rencontre ; ce fut l'origine de leur intimité. Parseval, fort négligent, en pratique, de ses intérêts, croyait nécessaire de temps en temps de forger un plan machiavélique qui le conduisît à la fortune. Il crut que Sicerton ferait la sienne et il fréquenta immédiatement sa maison, ou plutôt les quatre salons qui la composaient et dans lesquels un orchestre nègre jouait nuit et jour des fox-trott et des shimmy. Il en sortait un tel vertige de danse que, prises par ce tourbillon, des femmes tombaient de tous les milieux au centre de ce mäelstrom musical.

La situation de Sicerton attirait chez lui tous ceux que les conciliabules du traité de paix avaient attirés à Paris : ambassadeurs d'états-frontières, grands comme un billet de cinq francs, et qui voulaient faire reconnaître leur auto-

nomie ; marchands de puits de pétrole situés dans des régions inaccessibles ; rois d'Orient qui demandaient aux Occidentaux de consolider un pouvoir qui servirait à les chasser de chez eux ; créateurs de lignes de navigation sur des rapides non navigables ; fondateurs de religions nouvelles ; députés coréens ; chefs iroquois apportant les doléances de leur peuple ; journalistes de toutes les races ; importateurs et exportateurs de toutes sortes ; Juifs, enfin, de tous pays qui, dans chaque décombre de la vieille Europe tombant en morceaux, espéraient ramasser la pierre angulaire de la future Sion.

Tout ce monde s'agitait furieusement et parlait dans tous les idiomes à l'ombre du traité de Babel, tandis qu'un jazz-band couvrait le bruit des *combinazioni* et qu'hommes et femmes, amoureusement enlacés, faisaient ensemble de petits travaux de mnémotechnie.

M. Sicerton était long, maigre, chauve et rasé ; on sentait qu'il avait jeté tout

son lest, pour être prêt à fuir en cas d'alerte. Il parlait d'une voix basse, monotone, ennuyeuse, qu'on ne pouvait écouter sans effort au bout d'un quart d'heure d'entretien, ce qui lui était très utile dans les conversations d'affaires. Il avait épousé une belle femme blonde, imposante, majestueuse, mais d'une grande gaucherie et qui aurait fait penser à un *mannequin* de province, — s'il y avait des *mannequins* loin de Paris! Elle avait fait du rire une réponse à toutes les questions; cela lui évitait de les connaître et donnait à ses interlocuteurs une haute opinion de leur esprit.

Parseval, un soir où la Bourse était plus bruyante que d'habitude, vit dans un coin de salon, sur un canapé noir semé de lunes vertes, une jeune femme qui lui plut et qui s'ennuyait visiblement très fort, étant en proie à un délégué éthiopien venu à Paris pour placer un emprunt. Il alla chercher Mme Sicerton et se fit présenter à l'inconnue

qui s'appelait encore Mme Darblay.

Elle avait un de ces visages épanouis, frais et riants, que l'on voit dans les portraits du dix-huitième siècle à ces grandes dames françaises qui avaient l'air de grisettes. On s'étonnait que des oiseaux ne becquetassent point sa bouche, ramassée et saillante. Ses yeux bleus et gais promenaient autour d'elle un regard encore baigné d'enfance. Légèrement potelée et point très grande, elle laissait voir qu'elle n'avait point honte d'une aussi belle gorge, ni de ces hanches arrondies. Elle était de ces femmes que l'on croit sentimentales, parce qu'elles s'attendrissent vite, dégorgent leurs confidences sans tarder et vous regardent avec une langueur humide, en fixant sur vous des yeux qui font penser à Iphigénie, à Andromaque et à la Religieuse Portugaise. Elles deviennent vite irrésistibles pour peu qu'elles soient malheureuses.

Ce même soir, Mme Darblay avoua à Jérôme qu'elle l'était. Elle avait

épousé un médecin, et celui-ci la négligeait, la brutalisait, bref, se comportait comme un parfait goujat. Elle allait même lui intenter un procès en divorce, qu'elle était sûre de gagner, ayant la preuve que son mari la trompait avec une de ses clientes qui était à demi folle, mais excessivement riche, et dont il guettait la fortune pour fonder une maison de santé.

Ce premier entretien laissa à Jérôme Parseval l'idée que Persée n'avait rien fait pour Andromède, qu'Angélique attendait Roger, et que l'Éternel Féminin gémissait toujours dans ses fers. Cette constatation ressuscita en lui le chevalier errant que tout honnête homme porte dans son cœur, vers la quinzième année, et il rendit visite à la touchante victime sur son rocher solitaire.

Ce rocher se trouvait rue des Vignes. On y accédait par un ascenseur facétieux qui, par fureur d'avoir à grimper au septième, s'arrêtait le plus souvent entre deux étages et ne cédait qu'aux

objurgations d'un concierge toujours botté. On voyait de là-haut d'immenses étendues de terrains s'allonger vers Javel et Versailles comme une vilaine mer. Andromède Darblay, gisante sur un vaste divan bas, dans un atelier tendu d'une toile à voile sur laquelle se détachaient des flammes de yacht et des ceintures de sauvetage, pareilles à des couronnes funéraires, inspira à Jérôme Parseval des sentiments de plus en plus pitoyables. Cette pitié naissait surtout de l'idée que cette jeune femme était faite pour la joie et qu'il était criminel qu'elle en fût privée. Ces beaux yeux riants et clairs semblaient si peu créés pour les larmes dont à diverses reprises, devant Jérôme, elle trempa son mouchoir ! Il en finissait par haïr son mari qu'il ne voyait pourtant jamais et qui tissait toujours sa toile, affreuse mygale, autour de sa millionnaire paranoïaque.

Parseval prit l'habitude de la visiter régulièrement sur son récif, puis de se

laisser traîner par elle dans les innombrables dancings qui, en ces temps bénis, faisaient un enfer de chaque immeuble parisien. Sitôt qu'elle entendait un jazz, Ninette culbutait ses chagrins, oubliait son délaissement, les hontes de son mari, et s'abandonnait aux bras de son cavalier comme un enfant au sommeil. Elle devenait alors amoureuse, tendre, éperdue, et l'idée qu'elle était un abîme de douceur et d'abandon naïf montait spontanément de ses yeux purs. Jérôme, qui avait appris à danser pour la suivre, ne rêvait plus que de tourner ainsi avec elle pendant toute la vie. Il ne cessait de voir Mme Darblay que pour entendre les louanges alternées qu'en faisaient M. et Mme Sicerton, que les malheurs de la jeune femme désolaient autant que lui.

Parseval n'avait jamais eu le loisir d'être très amoureux ; il ne s'aperçut de cette lacune de sa vie que pour s'apercevoir qu'elle était comblée. Il se trouva

par hasard qu'à ce même moment le destin, qui ne s'était jamais beaucoup occupé de Jérôme, eût l'idée de lui faire une agréable surprise. Il lui offrit sans crier gare le divorce de Ninette Darblay.

Cette nouvelle le bouleversa ; il en fut si ému qu'il s'empara de la main de la jeune femme et qu'il commença de lui bredouiller un amour éternel, — d'autant plus éternel, en vérité, que c'était celui-là même qui servait à tous les hommes, celui qu'Adam avait juré à Ève dans les boqueteaux à peine plantés du paradis terrestre et que Benjamin Lévy, avant de mourir, jurera à Rachel Kahn sur les ruines de Jérusalem, lorsque ce dernier couple humain se dira adieu au milieu de la catastrophe finale.

Ninette ne demandait pas mieux que de devenir amoureuse d'un des trois hommes qui lui faisaient alors la cour ; c'était Parseval qui lui plaisait le moins, mais comme il se déclara, ce fut lui

qu'elle aima. Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de son mariage, le patron de Parseval, le redoutable M. Varangevot, le fit appeler et lui annonça qu'il avait décidé de doubler ses appointements. Jérôme pensa que Sicerton n'avait pas été étranger à cette opération, et il lui en eut de la reconnaissance. Après quoi, il tira un assez gros chèque sur le bonheur, car il était persuadé comme nous tous qu'il en avait une forte provision à la banque de l'Avenir.

Après s'être fiancé avec Ninette Darblay, Jérôme jeta un regard derrière lui ; il sourit de pitié. Les grandes rencontres avec le destin sur lesquelles il avait si longtemps compté, que cela était donc prétentieux ! Il avait besoin d'un foyer, d'une petite femme domestique qui l'aimerait patiemment, d'une intimité gazouillante comme l'intérieur d'une cage de serins, et voilà tout. Il fermait la porte aux espérances vaines : sa longue adolescence était finie.

IV

A son dernier dîner de célibataire, il était impossible à Jérôme Parseval de ne point inviter les Sicerton. D'ailleurs, s'il les avait jugés d'abord avec une certaine malveillance, il ne voyait maintenant en eux que les meilleurs amis de Ninette Daubréa, et comme tels, il les vénérait et les revêtait, sinon peut-être de vertus sociales difficiles, qui leur fussent tombées des épaules, du moins de ces mille qualités privées dont on peut, selon son caprice, orner ou dépouiller ses amis. Les autres convives seraient Jean-Pierre Cassot, le meilleur camarade de Parseval, qui traitait de la politique étrangère au *Don Quichotte*, et son ami d'enfance, Tourangeau comme lui, Honoré Jourdanne, secrétaire d'ambasssade et direc-

teur, au quai d'Orsay, du bureau des Énigmes. Seulement, Cassot étant marié et Jourdanne célibataire, il manquerait une femme à cette réunion.

Jérôme Parseval savait bien laquelle : Jourdanne passait alors pour être l'amant de la comtesse Rezzovitch, femme d'un homme d'État yougo-slave, fort belle personne, que Parseval avait rencontrée chez lui et qui l'avait charmé. Mais comme il craignait d'exciter la jalousie de Ninette, il fit demander par Jourdanne lui-même une invitation pour la comtesse Rezzovitch, et, dès lors, il n'eut plus qu'à se débattre au milieu des soucis d'un maître de maison improvisé, à qui manquait le sens des justes proportions et qui, s'il n'avait pas été guidé, aurait commandé un menu royal, sans même savoir s'il possédait assez d'assiettes.

S'il en avait eu le loisir, Jérôme aurait pu se demander pourquoi, amoureux de Mme Daubréa et tout à la joie de son mariage, il lui restait une pensée

de sympathie, ou même de curiosité à l'égard d'une autre femme. Mais il se serait répondu aussitôt qu'il était naturel que la compagne actuelle de son meilleur ami ne fût pas séparée de lui, même pendant une courte soirée, et il aurait trouvé bien d'autres défenses à opposer à cette impertinente question, avant de s'avouer qu'il éprouvait un désir ardent de revoir la comtesse Rezzovitch : désir tel qu'à la pensée de ne pas le satisfaire, Jérôme éprouvait ce malaise obstiné qui ressemble à un remords et qui vous étreint, quand votre conscience vous tient rigueur, soit d'un acte omis, soit d'un acte douteux.

Ce n'était pas qu'il doutât une minute de ses sentiments à l'égard de sa fiancée ; il n'était pas dans sa nature d'être inconstant ; mais il avait l'ambition de trouver dans Ninette tout ce qu'il attendait d'une femme. Et, malgré lui, il devinait dans la comtesse Rezzovitch quelque chose que Ninette ne possédait

pas et qu'il préférait peut-être à tout. Quoi? Il l'ignorait encore. Son honnêteté était foncière et sa simplicité se marquait à ce besoin de justifier son choix. Il répugnait à trouver en lui les moindres sables mouvants; il avait maintenant à répondre de deux existences : il est vrai qu'il ne savait devant qui.

V

La comtesse Rezzovitch arriva la dernière et fort en retard. Quand elle entra dans le salon où tout le monde l'attendait depuis vingt minutes, Jérôme Parseval tourna instinctivement la tête vers Ninette, comme s'il cherchait un appui auprès d'elle.

— Je vous fais mes excuses, dit-elle. C'est une chose épouvantable que de ne pouvoir être à l'heure. Si vous saviez ce que j'ai manqué de trains !

Elle s'exprimait avec aisance, en femme qui a l'habitude de dominer ceux avec qui elle se trouve. Elle était de grande taille, mince, quoique épanouie ; son visage, qui avait des proportions et une finesse de traits toutes classiques, faisait songer à Minerve ; il respirait la sagesse, la douceur, et une sorte de

grave et pensive sérénité. Mais ses yeux, bien enchâssés dans leurs paupières, montraient la coloration des jeunes feuilles de bambou, ce vert que l'on ne rencontre presque jamais dans la Nature et qui communique à l'iris une transparence et une humidité extraordinaires. Ses cheveux bruns prenaient sur le bord des colorations rousses, qui donnaient envie de les décoiffer pour voir jusqu'où s'enfonçaient ces fines radicelles de pourpre. Décolletée très bas, sa poitrine, dégageant un grand espace de chair, presque indécente à force de blancheur, dévoilait la trame secrète des veines, dont les canaux azurés et sinueux introduisaient votre pensée de force dans l'intimité de ce corps éclatant.

Malgré lui, Parseval jeta un coup d'œil sur son ami Jourdanne et, pour la première fois, un sentiment qui ressemblait à de l'envie lui serra la gorge. Il tremblait, maintenant, que le service fût mal fait, le dîner médiocre, le Bor-

deaux trop froid et le Bourgogne trop chaud, et il se reprochait avec colère d'avoir invité Mme Rezzovitch dans son intérieur en désordre. A cette minute, il avait honte de lui ; une timidité soudaine l'empêchait d'adresser la parole à la jeune femme. Il entendait Honoré Jourdanne pérorer à son aise, de ce ton calme et un peu sifflant dont il accompagnait ses phrases, sans vouloir en souligner aucun trait.

C'était un garçon sympathique et secret, qui semblait indifférent à tout ; personne ne l'avait vu nerveux, ni ému, ni en colère. Il avait la réputation d'être un excellent agent, qui ne se faisait remarquer ni par son zèle, ni par sa prudence, et quand il était à l'étranger, il étouffait les affaires pénibles, ne demandant jamais au Département de grandes directives, et montrait en toutes choses une réserve, une sobriété du meilleur ton. Son père, député du Cher où il possédait des terres, avait été, à différentes reprises, ministre

de l'Instruction publique et de la Marine, mais Jourdanne affectait des sentiments réactionnaires et ne lisait que *l'Action française*. Il ne voyait d'ailleurs son père que le 1er janvier, et ne parlait jamais de lui ; il avait vécu à Pékin et à Rome. Partout, il avait montré la même égalité d'humeur, le même détachement ; dans toutes les circonstances de la vie, on eût dit qu'il avait toute prête sa carte de visite avec un P. P. C. gravé à l'avance ; on l'avait aimé ici et là, car il était assez joli garçon, malgré son visage neutre et rasé où, malgré toute sa volonté, il ne pouvait cacher l'éclat d'intelligence et de malice de ses yeux trop noirs, mais aucune femme ne l'avait retenu.

— Celle qui me fixera n'est pas encore née, dit-il une fois à Jérôme, dans un de ses rares moments d'expansion.

Devant chaque action, il avait la même attitude qu'un acheteur qui, chez Potel et Chabot, considère longuement la boîte où sont rangés les meilleurs

fruits ; jamais un mouvement de passion ne lui faisait préférer celle-ci ou celle-là.

Son sang-froid gênait ses meilleurs amis : on attendait toujours de lui un acte signé, un acte où il eût montré sa vraie nature, mais en vain : il se couvrait de sa courtoisie comme les serpents de leurs ondulations, pour engourdir ses adversaires. On racontait que, surpris dans une collision de trains et tiré de dessous le wagon rompu, il avait demandé d'une voix paisible l'heure à son sauveteur, ajoutant : « La secousse a arrêté ma montre, ce qui m'est intolérable. »

Bien d'autres traits semblables faisaient la joie des chancelleries. Une vie intérieure intense autorise seule une telle liberté ; celle de Jourdanne ne semblait pas extraordinaire. L'ennui donne-t-il le même pouvoir et les mêmes prérogatives que la plus pure philosophie? Peut-être Jourdanne s'ennuyait-il. En plaçant toutes les choses

sur un même plan, il s'était forgé un protocole menu et incompréhensible, auquel il se soumettait entièrement.

Il y avait en lui du jésuite, avec cette différence que ce jésuite tenait de lui seul son *Perinde ac cadaver* : en réalité, une force perdue.

— Oh ! oh ! Sicerton, disait-il de sa voix basse et creuse, pressez-vous, mon ami, la poule aux œufs d'or n'en a plus pour longtemps ; vous vous imaginez sans doute que cette magnifique curée durera longtemps.

— Le monde a pleine confiance dans les affaires du pays, dit Sicerton qui s'exprimait volontiers sur le mode parlementaire.

— Tant mieux pour lui ! Mais moi, je vous dis que l'on se trompe, que chaque pays produit plus qu'il ne peut consommer et que ce bel échafaudage de produits économiques vous retombera sur le nez ; vous soufflez des bulles de savon et vous croyez fabriquer de

l'or, prenez vos précautions, mon cher, et vous me remercierez dans quelques mois.

— Seriez-vous pessimiste? demanda Jean-Pierre Cassot, qui avait le physique d'un chauffeur, devenu conducteur de cotillons dans une sous-préfecture.

L'œil brillant de Jourdanne exprima beaucoup de choses qu'il ne formula pas.

— Mes fonctions ne me permettent pas d'être pessimiste, ni optimiste d'ailleurs ; mes fonctions me permettent de donner quelques conseils à un ami, quand je le crois possible, c'est tout.

Mme Daubréa se pencha vers le diplomate.

— Je vous prie, monsieur, ne parlez pas encore de nos problèmes professionnels.

Et elle ajouta en minaudant :

— N'avez-vous pas connu à Rome la duchesse de Sasso-Ferrata?

Un éclair de joie malicieuse traversa

l'œil de Jourdanne, mais il répondit avec une froideur polie.

— Vous aussi, n'est-ce pas, vous vous occupez de politique? demanda la comtesse Rezzovitch à Parseval. Comme cela doit vous passionner!

— Je la suis de si loin! répondit-il gauchement, en faisant des efforts pour avaler sa salive.

— Ah! de loin? répéta la jeune femme désappointée, c'est moins drôle. Si j'avais été homme, cela m'aurait tellement amusée! Mais pas comme vous. J'aurais aimé à me mêler vraiment aux affaires publiques; on doit avoir l'impression d'être dans une cage avec cinq ou six fauves qui veulent vous sauter dessus; on les domine, on les menace du fouet, on les tient en respect.

— Eh! *corpo di Bacco*, fit Jourdanne, entre haut et bas, il me semble que c'est justement ce que vous faites.

Une vague de rire souleva les épaules de la comtesse Rezzovitch, un rire

volontaire, ondoyant qui faisait penser, on ne savait pourquoi, à la qualité d'une étoffe lourde et moelleuse ou au timbre plantureux et puissant du violoncelle.

— Quel mauvais portraitiste vous faites, Jourdanne ! Pourquoi dites-vous cela, puisque vous savez que ce n'est pas vrai?

— Préférez-vous que je vous peigne en petite bourgeoise étiolée et dolente, entièrement soumise à son époux?

On entendit de nouveau le beau rire de Mme Rezzovitch.

— Oh ! non, je n'en demande pas tant ! Vous savez que je suis une modeste femme d'extérieur...

Mais Ninette voulait éblouir Jourdanne par le jeu complet de ses relations ; Mme Sicerton et Mme Cassot, ancienne couturière épousée par le rédacteur du *Don Quichotte* à la naissance de leur troisième enfant, regardaient la comtesse Rezzovitch avec une jalousie qu'elles ne dissimulaient pas. Sicerton,

fort inquiet des propos du diplomate, interrogeait Cassot sur l'avenir ; le journaliste prédisait un traité de paix triomphal qui donnerait à la France une situation telle qu'elle n'en avait pas connu depuis Louis XIV.

— Le Tigre est là, répétait-il avec confiance, nous pouvons être tranquilles et l'Allemagne paiera tout ce que nous lui demanderons. Allez, allez, monsieur Sicerton, vous n'avez pas vu le plus beau. Jusqu'ici, les rois seuls avaient gagné des guerres ; aussi les traités de paix sont-ils tous déshonorés par un affreux désir de lucre. Aujourd'hui seulement, on saura ce qu'est une grande République ; le traité de Versailles restera comme un exemple de noblesse, de justice et de magnanimité. C'est la paix éternelle régnant enfin sur le monde.

Les yeux de Jourdanne pétillèrent de nouveau ; il chercha le regard de Parseval, mais son ami n'écoutait plus, il était tout au ravissement

que lui causait la comtesse Rezzovitch.

Alors, Honoré eut la malice de la désigner à Mme Daubréa.

— A votre place, dit-il, je me méfierais...

La jeune femme haussa les épaules.

— Oh ! je suis bien tranquille, dit-elle, Jérôme n'aime que moi

Et elle reparla de la duchesse.

— Eh bien, se dit Jourdanne, si cette petite blonde est amoureuse de Jérôme, je veux bien perdre cent louis tout à l'heure au poker.

VI

Après le café, laissant Ninette à ses convives, Jérôme conduisit la comtesse Rezzovitch sur le balcon. Il voulait lui faire admirer le clocher de Saint-Germain-des-Prés, dont les arêtes aiguisées sur la faux du temps, luisaient comme les angles d'un astre.

Quand elle fut hors du salon, la jeune femme cessa brusquement d'être gaie. Elle s'accouda à la balustrade et posa à côté d'elle l'écharpe blonde dont elle enveloppait à demi ses épaules. Celles-ci brillèrent étrangement, et l'éclatante poitrine.

— Alors, vous vous mariez? dit-elle.

— Oui, je me marie. Je crois... je crois être en mesure de l'affirmer.

Irène Rezzovitch se mit à rire.

— Comme vous êtes drôle! On dirait que vous avez honte de vous marier. En êtes-vous humilié? Le mariage n'est pourtant pas une maladie honteuse.

— Il y a peut-être des santés honteuses.

Irène rit plus fort.

— Pourquoi vous mariez-vous? Par amour, je pense!

Et elle ajouta avec une ambiguïté, ou gracieuse, ou féroce :

— Votre fiancée est un de ces êtres que l'on ne peut, il me semble, épouser que par amour.

— Oui, je me marie par amour.

— On dirait que vous n'en êtes pas sûr?

— J'en étais sûr jusqu'à neuf heures.

— Et maintenant?

— Ah! maintenant je vous ai vue! Oh! ajouta-t-il, devant un geste de dénégation d'Irène, comprenez-moi bien, madame, et ne croyez pas à un compliment banal, encore moins à une déclaration déplacée. Je n'oublie nul-

lement que je serai marié dans quinze jours et mes paroles n'impliquent point que je n'aime plus Ninette, ni qu'elle ne me paraisse moins charmante. Seulement, j'ai cru jusqu'ici trouver dans ma fiancée tout ce que je souhaitais, et je vois par votre exemple que je désire autre chose encore, autre chose qu'elle ne me donnera pas.

— Quoi donc?

— Si je le savais, je ne l'aurais pas aimée. Au fond, je ne recherche, je crois, que ce qui est sans limites : je ne distingue pas les vôtres.

— Parce que vous me connaissez peu.

— C'est possible, et cependant... Pardonnez-moi, madame, d'être indiscret, mais pouvez-vous imaginer une action qui vous soit totalement interdite?

— Je ne crois pas, en effet, dit la comtesse Rezzovitch, gênée.

— Vous voyez! Eh bien! Ninette ne sera jamais une sainte, ni une criminelle, ni une sœur de charité : elle

tiendra sa maison en ordre, elle m'aimera, elle ne me sacrifiera rien, elle appellera par son nom chaque robe nouvelle, elle me soignera si je suis malade, avec correction, mais sans dévouement. Ce matin, je ne savais rien de tout cela, je l'ai appris depuis le dîner. Vous êtes un singulier miroir, vous ne montrez pas ce que vous êtes, mais vous me révélez ce qu'est Ninette.

— Écoutez-moi, dit Irène, cela vous aidera à me comprendre. Je suis la fille de James Deleuze qui a été, comme vous le savez, un journaliste considérable et le directeur du *Times*, mais il était d'origine française ; il avait l'âme d'un quaker et le tour d'esprit de Voltaire, il appartenait à la Réforme et à la Régence, il se fût flagellé en disant des calembours et fût mort pour sa foi en faisant des réserves sur l'authenticité des textes sacrés. A trente ans, accompagnant un de ses amis en voyage, il se toqua d'une Russe et l'épousa. Jamais ma mère ne put se résigner à

vivre à Londres, ni surtout avec lui. Au bout de deux ans de disputes, mes parents se séparèrent à l'amiable et comme ils m'adoraient, ils décidèrent que je vivrais six mois avec l'un, six mois avec l'autre. Tantôt j'habitais chez mon père une petite maison de briques roses, dans une rue noire, et tantôt je rejoignais ma mère à Capri, à Biarritz, à Monte-Carlo, et surtout à Genève, où j'ai fait la plus grande partie de mon éducation ; une institutrice allemande, cruelle comme un oberleutnant poméranien et dévouée comme un terre-neuve, m'accompagnait chez l'un comme chez l'autre. Mes parents ne pouvaient se voir, mais s'adoraient de loin ; mon père me confiait des cadeaux pour sa femme, ma mère, des lettres d'amour pour son mari ; ils essayèrent une année de se rencontrer à Spa : au bout de huit jours, ma mère, affolée, se réfugiait chez un commissaire de police, et mon père, qui était antipapiste, allait demander à un archi-

prêtre catholique s'il croyait que la lecture des Évangiles avait quelque chance de guérir une possédée. Après quoi, ils reprirent leur échange de bracelets et de missives passionnées ; pour moi, je me formai comme je pus ; je lisais la Bible chez mon père et, chez ma mère, les romans contemporains ; j'apprenais en même temps l'anglais, le français, le russe, l'allemand, l'italien et l'espagnol. A Londres, je fréquentais des hommes politiques, des journalistes, des professeurs, des intellectuels ; sur le continent, des gens du monde, des snobs, des oisifs de toutes les races, et même quelques grands-ducs pour lesquels ma mère avait une prédilection spéciale et dont elle me disait : « Regarde-les bien, ma chérie, dans peu d'années, ils seront aussi rares que les girafes ! » Un jour, à Flims, dans les Grisons, en prenant un bain de soleil, je rencontrai un jeune homme très beau qui avait un visage de jeune fille. J'en devins amoureuse ; c'était le fils d'un

armateur suédois, il était farouche et pur comme Siegfried et, je pense, aussi vierge que lui. Il devait passer l'hiver à Paris et travailler dans un atelier, car il adorait la peinture. Nous nous fiançâmes ; peu après, il partit avec un ami afin de faire l'ascension du Cervin ; ils ne sont jamais revenus ni l'un, ni l'autre. Ce fut ma première douleur ; mais rassurez-vous, j'en ai eu d'autres ! Deux ans après, à Rome, le comte Rezzovitch demanda ma main, j'ai hésité longtemps... Voilà ma vie. Vous ne voyez pas mes frontières naturelles, parce que j'ai connu trop d'horizons, mais au fond, mon existence est triste et plate comme la steppe russe que ma mère n'a jamais cessé de porter en elle. J'aurais pu, en effet, devenir une criminelle ou une sœur de charité, — je me suis convertie au catholicisme pour épouser Rezzovitch, — mais je ne le ferai pas plus que votre fiancée, car je n'ai ni assez de haine, ni assez d'amour pour cela ; j'ai le goût de l'action, du

pouvoir, de l'influence ; mais action, pouvoir, influence, tout cela se fait au hasard. Pour vivre efficacement, il faut posséder une *Weltanschauung*, et c'est ce qui me manque le plus. Au fond, je suis rongée par l'ennui, par cette *tasca* que connaissent tous les gens de ma race et qui me fait vivre dans une affreuse dépression, bien que l'énergie de mon père contre-balance souvent la neurasthénie maternelle ; sensuelle, je n'ai pas assez de sens ; intellectuelle, j'ai trop d'idées ; égoïste, je ne pense qu'aux autres ; mondaine, je ne me sens à l'aise que dans les forêts ; j'ai l'âme religieuse et je n'ai pas la foi ; je possède des clartés de tout, et aucune lumière ne m'éclaire ; avec un nihilisme total, j'ai des émotions aussi fraîches qu'à quinze ans. Mais pourquoi vous dis-je tout cela, à vous que je connais si peu? Je n'ai jamais autant révélé de moi à un être humain, pas même à Éric. Vous m'inspirez une confiance extraordinaire, ou peut-être vous ai-je rencontré

dans une de ces minutes de lassitude où l'on a un désir irrésistible de parler de soi.

Et, se penchant vers Jérôme, elle lui prit la main et lui dit :

And forget me, for I can never
Be thine.

Et, comme il demeurait fort surpris, elle ajouta soudain :

— Cela vous étonne que je cite Shelley? Je pourrais aussi bien vous dire des vers de Balmont ou de Biely, de Swinburne ou de T. S. Eliot, de Gœthe ou de Rainer Maria Rilke, — personne ne sait autant de vers que moi.

Et elle murmura :

La débauche et la mort sont deux aimables filles.

— Que ne vous ai-je rencontrée plus tôt! murmura Jérôme.

— Il vaut mieux que cela ne soit pas arrivé, je suis trop tourmentée moi-même pour ne pas rendre l'existence odieuse à ceux qui m'aiment, et,

comme à tous ceux qui s'ennuient, il m'arrive d'être cruelle. C'est le châtiment des imaginations trop promptes qui vont jusqu'au bout de leurs pensées.

— Si vous m'aviez aimé, j'aurais tout accepté de vous.

— N'ayez pas un tel regret, je n'apporte pas la paix, mais la guerre.

— Je n'ai pas besoin de paix.

— Si. Vous en avez besoin : vous épousez Ninette Daubréa ! Croyez-moi, les choses sont bien comme elles sont ; je n'ai qu'une qualité, c'est d'être une amie parfaite, mais aucun homme ne veut de moi pour amie.

— Parce que vous êtes trop belle.

— C'est possible, mais on me néglige comme amie, et on me recherche comme maîtresse, — j'emploie ce mot au sens racinien, ajouta-t-elle avec un demi-sourire, — et comme maîtresse, je suis insupportable. La confiance d'un homme me soumet à ses lois, son désir m'exaspère.

— Quand vous reverrai-je?

— Je ne sais, je dois rejoindre mon mari à Zagreb, mais peut-être, auparavant, irai-je à Rome.

— Vous ne m'avez pas convaincu, madame, reprit obstinément Jérôme, je ne pourrai plus désormais...

— Prenez garde, vous allez ne plus aimer Ninette. Épouser une femme au moment où l'on cesse de l'aimer, c'est bien la plus grande folie que l'on puisse concevoir.

— Il me faut bien l'aimer cependant, puisque vous ne m'aimerez jamais.

— J'en ai peur, en effet, fit-elle en riant.

Elle le regardait dans les yeux. Soudain elle approcha de lui son visage ; il vit de tout près ses yeux qui lui parurent immenses ; il s'inclina en avant ; il eut les narines frappées par une bouffée suffocante de son parfum et ses lèvres frémirent en touchant les siennes. Quelque chose qu'il n'avait jamais reçu de personne passa d'elle à lui dans ce long baiser.

Quand elle détacha sa bouche, il s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— *And forget me*, répéta-t-elle, et elle sauta dans le salon.

Jérôme demeura seul ; des lueurs bougeantes s'allongeaient, en bas, sur la place toute pâle ; une demie sonna. Il n'avait pas la force de suivre Irène, de revoir Ninette, de parler avec ses amis ; il aurait voulu être bien loin, s'enfoncer dans une forêt, n'entendre que ce doux tumulte formidable des ramures qui se pressent et s'entrechoquent ; il souffrait d'un bonheur inexprimable.

— Que s'est-il passé entre nous? se répétait-il avec angoisse.

Il la revoyait, la poitrine nue, drapée dans sa robe à ramages noirs et à ramages d'or, et il écoutait encore cette voix rauque et douce. Il avait envie de crier : « Terre ! terre ! » comme ce matelot de Christophe Colomb qui,

le premier, aperçut un continent nouveau ; mais le navire qui l'emportait l'entraînait déjà loin ; il entendit une voix dans le brouillard, elle ne nommait pas une contrée inconnue ; elle prononçait seulement son nom avec un insupportable tapage : c'était Ninette.

VII

Jérôme Parseval poussa la porte et regarda anxieusement à l'intérieur. Honoré Jourdanne l'attendait déjà, assis à une petite table et fixant son « 19 » d'un œil indifférent et morne.

Au-dessus des clients, de vénérables tonneaux, bardés de fer, se suivaient comme une constellation obscure ; deci, de-là, de grandes femmes élégantes (les femmes avaient décidé d'être très grandes, cette année-là) remplissaient leur mission sacrée qui est de ridiculiser la mode en l'exagérant. Les bruits de la rue s'amortissaient et devenaient clandestins en pénétrant dans cette alvéole de chêne, où l'on se sentait à la fois en Hollande, en Angleterre et au Portugal.

Parseval aimait la Bodega depuis

qu'au lycée de Tours, il en avait lu la description dans *A rebours;* à son premier voyage, à Paris, il avait couru, rue de Rivoli, contrôler sur place les descriptions de J.-K. Huysmans, et malgré tant d'années écoulées et de flacons taris, il trouvait encore quelque chose de romanesque et d'exotique à cet endroit où il donnait toujours rendez-vous à Jourdanne.

Ce jour-là, Parseval était plus impatient que d'habitude de le revoir ; il voulait l'interroger sur la comtesse Rezzovitch, mais sa situation officielle de fiancé lui rendait plus difficile l'amorce de cette conversation. Pour se mettre en train, il parla d'abord du grand Turc qui, une fois de plus, préoccupait l'Europe.

— Si tu réglais les affaires de ce monde, que ferais-tu de Constantinople? demanda-t-il à Jourdanne, avec une inquiétude feinte.

— Je la transporterais en Asie : c'est sa vraie place.

— Tu n'est pas sérieux, Jourdanne.

— Les affaires de ce monde ne sont pas sérieuses, mon cher, et celles de l'autre pas davantage, j'en ai peur. Cela est si vrai que les hommes se massacrent mutuellement pour se donner l'illusion de croire à quelque chose et qu'ils n'obtiennent la foi qu'à coups de canons. Heureusement que mes fonctions ne me donnent pas le droit d'avoir, comme toi, opinion sur rue...

Mais Parseval ne l'entendait déjà plus : ne pouvant résister à son impatience, il commençait de l'interroger sur Mme Rezzovitch et de lui dire tout ce qu'il pensait de son charme, de son intelligence, de sa beauté. Honoré l'écoutait avec indifférence.

— Oui, elle est charmante, elle me fait penser à ces boissons que l'on nomme en Indo-Chine des *rainbows* et qui se composent de sept alcools différents ; la comtesse Rezzovitch est un arc-en-ciel, on ne sait jamais exactement la couleur que l'on regarde.

Jérôme ne discerna pas si cet éloge impliquait une admiration sans borne ou une subtile ironie ; la pensée de Jourdanne lui échappait souvent, bien qu'il fût son ami le meilleur et qu'il crût le comprendre.

Comme si les paroles de Parseval constituaient une politesse qui veut être rendue aussitôt, ou pour toute autre raison, et peut-être même parce qu'il le pensait, Jourdanne fit à son tour de grands compliments sur Mme Daubréa.

— Oui, oui, répétait Parseval, et il cherchait une comparaison qui rendît sa fiancée visible aux yeux d'Honoré autant que la métaphore de celui-ci lui avait permis d'entrevoir la multiplicité d'Irène, mais il ne trouvait pas une seule couleur qui évoquât la personnalité de Ninette.

— Un verre d'eau pure, finit-il par dire.

— C'est ce qu'il y a de mieux quand on a soif et qu'il fait chaud, répondit

Jourdanne, avec cette indéfinissable nuance de sarcasme qui le rendait antipathique à tant de gens. Encore un « 19 », n'est-ce pas?

Et, comme Jérôme acceptait :

— Écoute, Parseval, et réponds-moi franchement, en cet endroit où nous avons échangé, tous deux, tant de demi-confidences. D'ici quinze jours, tu seras marié ; je voudrais savoir dans quel esprit tu abordes le mariage. L'autre soir chez toi, en causant avec ta fiancée, je faisais certaines réflexions sur la solitude, et je me disais qu'il est en somme raisonnable d'agir comme toi. On n'a pas toujours envie de danser sur les vagues, un jour vient où il est sage de s'abriter dans un port et d'amener son pavillon.

— Le mariage n'est pas, comme tu le crois, un havre tranquille où l'on puisse vivre à l'abri des tempêtes. Mon pauvre Honoré, tu parles tout d'un coup comme un boutiquier. C'est bien au contraire l'aventure la plus dan-

gereuse ; elle l'est d'autant plus que, quelle que soit la vie que l'on a menée, on arrive toujours assez ignorant à celle-là. Se marier, c'est mettre la plus grande partie de ses chances sur une seule carte. Veux-tu savoir mon vrai sentiment à la veille de cet événement redoutable? Eh bien, je meurs de peur.

— Il faut donc que tu éprouves un amour bien fort, puisqu'il te fait passer là-dessus.

— Sans doute, sans doute, et puis, pourquoi toujours employer de grands mots? J'aime à vivre avec Ninette et je m'ennuie quand elle n'est pas là ; tout ce que je fais dans sa compagnie me plaît ; il est naturel que je me marie, puisqu'il y a peu de motif pour que ce plaisir diminue sensiblement. Dans ces conditions, n'est-ce pas, je devrais être plus tranquille...

Et, avec un incompréhensible sentiment d'anxiété, Parseval ajouta :

— Tu n'as pas envie de te marier, je pense...

— Si j'étais sûr de ne jamais aimer ma femme, je n'hésiterais pas une seconde, mais la chair est faible, et je ne suis que trop porté aux misères sentimentales.

— Je ne t'ai jamais vu amoureux, dit Parseval qui aurait voulu à la fois que Jourdanne n'aimât pas la comtesse Rezzovitch et qu'il la comblât de bonheur à force de tendresse.

— L'amour ne se mesure pas comme la fièvre : 39, 40, et les dixièmes. J'ai connu autrefois une femme dont plusieurs hommes avaient été très épris. (Parseval rougit : il venait de comprendre que Jourdanne parlait de la comtesse Rezzovitch.) Il y a longtemps de cela, ajouta Honoré qui surprit ce soupçon et voulut l'égarer. Elle avait tout ce qui rend une femme irrésistible.

— Eh bien?

— Eh bien, je ne l'ai aimée à aucun moment.

— Pourquoi?

— Elle était trop belle, trop parfaite, trop triomphante ; on ne dort pas dans un lit primé à une exposition universelle ; on n'achète pas, pour la mettre sur son bureau, une gerbe d'anthuriums de quinze louis. Au fond, je crois qu'à Vénus je préfère encore ses suivantes.

En ce moment Parseval méprisait et détestait son ami Jourdanne qui avait l'incroyable bonheur de posséder la comtesse Rezzovitch et d'être aimé par elle, et qui lui eût préféré quelque fille d'auberge.

Une grande personne aux hanches étroites, blonde comme les blés oxygénés, passa à côté d'eux, faisant danser une jupe fourrée qui s'arrêtait au-dessus du genou ; un bouledogue au visage indécis et méfiant la suivait, qui, à peine entré, chercha sous les tables quelque ami de son âge.

— Voilà ce que je préfère, dit Jourdanne en la désignant, je n'aime plus les vraies princesses. L'amour m'ins-

pire le désir du repos, et non celui d'une esthétique, d'une olympiade intellectuelle et sentimentale. Je crois que je suis, en cela, pareil à tous les hommes.

— Il blasphème, pensait Parseval, revoyant Irène sur son balcon, il blasphème, — et il sentait encore ses mains courir sur ces bras étincelants et frais. Quelle pitié que les meilleures des femmes se donnent toujours aux pires des hommes !

En manière de compensation, il se jura bien de rendre Ninette parfaitement heureuse, comme si le bonheur d'un être dépendait de la volonté d'un autre.

Jourdanne appela le garçon.

— Tu pars déjà?

— Oui, je vais m'habiller, je dîne ce soir avec la comtesse Rezzovitch, que tu aimes tant.

— Eh bien, balbutia Parseval, tu lui diras que... je... l'admire beaucoup...

— Que veux-tu que cela lui fasse? Tout le monde l'admire, on dit même

que son père était amoureux d'elle et qu'il est mort de désespoir quand elle a épousé le comte Rezzovitch et qu'elle a quitté Londres pour la Yougoslavie.

— Quel homme est Rezzovitch?

— C'est un singe qui a plus d'un tour dans son sac. Il me fait penser parfois au comte Mosca, mais en plus spontané; il a une cinquantaine d'années.

— Pourquoi l'a-t-elle épousé? demanda Parseval avec une sorte de désespoir.

— Parce qu'il a été plus adroit que les autres, et puis aussi parce qu'elle a compris qu'il l'aimerait toujours plus que les autres.

— Elle ne vit même pas avec lui!

— Non, mais à tout moment elle va le retrouver. Si jamais tu vois Rezzovitch, tu comprendras beaucoup de choses que l'on ne peut guère expliquer.

— Bonsoir, Jérôme, ajouta Jourdanne

en souriant ; je te charge, moi aussi, de dire toute mon admiration à Mme Daubréa.

Mais dans la rue, au moment de héler un taxi, Parseval se souvint des préférences de Jourdanne, de son goût pour la blonde maîtresse du bouledogue, de sa phrase sur les suivantes de Vénus, et il se sentit en même temps humilié et vexé. Car Ninette, sa chère Ninette, n'était-elle donc rien de plus à ses yeux?

VIII

Jérôme, assis sur le balcon de sa chambre, presque au-dessus de l'eau, attendait le retour de sa femme.

Il était au terme de son voyage de noces en Rhénanie, et il rentrait en France par Genève, après un court séjour en Suisse.

En face, au sommet d'un immeuble occupé par un oculiste, un œil énorme fixait sur lui un regard atone ; les ponts inscrivaient les peupliers de l'île de Jean-Jacques dans un dessin géométrique ; le ciel léger montait comme une montgolfière, et Parseval regardait sur ces coteaux ondulés, qui ont des douceurs d'estampe, septembre prendre les arbres avec un filet d'or.

Il envisageait avec plaisir son retour à Paris. Il avait hâte de retrouver la

place de Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Abbaye avec sa maison violette, la vieille tour romane au clocher blanc, le café des Deux-Magots, à sa porte, où, quand il sortait, à l'heure de l'apéritif, il voyait attablés à la terrasse, Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, Derain et Boussingault. Son bureau de *l'Égalité* même lui manquait, et aussi les bavardages de ses camarades, au quai d'Orsay, en attendant que le ministre des Affaires étrangères les reçût, et les mauvaises humeurs de son secrétaire, les parties de poker, les articles criés dans le téléphone, toute sa vie, enfin, tout son travail.

Son voyage lui laissait des souvenirs agréables, ils formaient une succession d'images heureuses, mais transparentes, ils ne l'empêchaient pas de regarder au delà, ils ne bornaient pas son horizon, il pensait encore à des choses et à des gens qui dataient d'avant son mariage, il ne sentait pas en lui cette rupture totale qui sépare un homme de son

passé. Cependant, il était heureux d'avoir épousé Ninette. Elle lui donnait un plaisir vif qu'elle partageait avec une certaine modération, il avait l'impression de voyager avec une maîtresse charmante, comme il l'avait fait plusieurs fois déjà. Il en concluait que le mariage est un état délicieux, mais qu'il ne bouleverse pas la vie.

Il se leva lentement et alla chercher sur la table de la chambre une *Amber* qu'il alluma ; il pensait à Genève. C'était la ville où la comtesse Rezzovitch avait fait une partie de son éducation. Pourquoi avait-il voulu s'y arrêter? Ninette détestait Genève, lui-même l'avait traversée souvent sans lui accorder la moindre attention, et maintenant, les noms de ses rues, de ses quartiers, — la Corraterie, la rue du Rhône, la rue du Mont-Blanc, les Bastions, Carouge, — lui donnaient la sensation de choses familières.

Pendant son voyage de noces, il avait rarement pensé à la comtesse

Rezzovitch ; la soirée qu'elle avait passée chez lui, leur conversation sur le balcon, leur étrange baiser, tout cela lui laissait un souvenir désagréable ; il y avait là une sorte de trahison à l'égard de sa fiancée ; du moins traduisait-il ainsi cette impression de malaise. Pourquoi avait-il recherché cette femme artificielle et coquette, une intrigante, en somme? La fumée de la cigarette à l'ambre berçait doucement sa rêverie, des cygnes décapités flottaient sur l'eau, les mouettes tournaient visiblement dans le ciel pour séduire les passagers et exécuter un contrat passé avec les hôteliers du pays. Les peupliers de Jean-Jacques changeaient leurs feuilles vertes contre des feuilles d'or, — craignant sans doute une nouvelle crise du change.

Il venait à Jérôme des idées gaies, aimables, brillantes. Quelle vie charmante n'allait-il pas mener à Paris ! Mais pourquoi Ninette ne rentrait-elle pas? Ce voyage avait été délicieux,

oui, délicieux... Il répétait ces mots comme s'il répondait à quelqu'un qui eût mis ses paroles en doute, mais pourquoi employait-il à l'égard de Ninette une épithète si frivole, si légère? Eût-il été plus heureux avec une autre femme? Avec la comtesse Rezzovitch, par exemple?

Il venait de prononcer cette phrase, sans y penser, il en reçut une commotion extraordinaire qui résolvait le problème autour duquel sa pensée tourbillonnait sans cesse ; tous les souvenirs qu'il avait de Ninette lui revinrent en foule dans une extraordinaire bouffée voluptueuse, mais Ninette, à ce moment, portait le visage de Mme Rezzovitch, le corps de Mme Rezzovitch.

De même que, lorsque au cinéma, une image agrandie, en approchant de nous, grossit démesurément et nous montre les tares, les verrues, les rides d'un visage qui nous semblait pur dans l'éloignement d'un salon, la vision subite d'Irène projetait un éclairage

nouveau, un éclairage très dur, sur le mois qu'il venait de passer avec Ninette, et cet éclairage lui révélait justement ce qu'aurait pu être ce voyage, s'il avait eu à côté de lui, non Ninette, mais Irène Rezzovitch. Sa pensée mettait soudain en parallèle cette stature de jeune déesse et ce corps de jolie soubrette, ce beau masque et ce visage puéril, cette conversation fiévreuse et royale, riche d'idées et d'expérience, et ces papotages de Parisienne qui ne sait que ses robes et ses relations ; enfin, à côté de Ninette déshabillée, il voyait Irène nue ; et cela lui fut si cruel qu'il tenta de réagir.

« Nous sommes tous les mêmes ; si j'avais épousé Irène Rezzovitch, c'est Ninette qui me semblerait aujourd'hui incomparable. »

Mais à la protestation violente, irréfléchie et déchaînée de tout son être, il reconnut qu'il ne se disait pas la vérité. La vérité était tout autre et il le savait depuis longtemps.

Sur le balcon où elle lui avait offert sa bouche, Irène Rezzovitch lui avait dit implicitement : « Maintenant que tu m'as connue, tu ne te donneras plus tout entier à quelqu'un. »

Il entendit sonner six heures, il se souvint que Ninette était sortie à trois ; comme il l'avait attendue patiemment, lisant la *Tribune de Genève*, fumant des cigarettes et regardant le lac, l'œil de Gollay et les peupliers de l'île de Jean-Jacques ! Aurait-il attendu Irène ainsi?

« J'aime Ninette, se répétait-il pour se rassurer. Je sais que j'aime Ninette. »

Il l'aimait, en vérité, mais d'un amour empoisonné par la pensée de l'amour plus passionné qu'il aurait pu avoir et qu'il ne connaîtrait pas ; il l'aimait, comme on aime une petite maison de campagne quand on a failli hériter de Chenonceaux. Il l'aimait parce qu'elle était à lui et que c'était là tout ce qu'il possédait sur la terre, une très humble parcelle du royaume humain ; il l'aimait

enfin parce qu'elle représentait à ses yeux un peu de son désir, quand il ne savait pas encore que son désir pouvait être plus beau.

La porte s'ouvrit, Mme Parseval entra.

— Je suis en retard, tu ne m'en veux pas trop?

Il tourna vers elle la tête avec ennui.

IX

Lorsque leur voyage fut terminé et qu'ils se retrouvèrent à Paris, Jérôme et Ninette découvrirent qu'ils avaient l'un et l'autre, en face de soi, un partenaire dont ils ne savaient presque rien, mi-complice, mi-adversaire.

Nous avons coutume de considérer notre personnalité comme un bloc indivisible, un diamant dont les facettes sont taillées une fois pour toutes ; rien ne nous est plus nécessaire que cette simplification, mais, dans la pratique, chaque événement suscite un état de notre caractère que nous-mêmes n'eussions pu exactement prévoir. L'être qui pénètre dans notre vie fait lever de notre conscience plusieurs inconnus éveillés tantôt par le mimétisme, tantôt par les réactions les plus hostiles, tan-

tôt par une combinaison de l'un et des autres ou encore par un besoin de sympathie et d'assimilation. C'est ainsi que Jérôme allait devenir dans son mariage, luttant avec Ninette ou se laissant éroder par elle, un Parseval différent de celui qu'il eût été s'il avait épousé, par aventure, Mme Sicerton, Mme Cassot, ou la comtesse Rezzovitch.

Pendant leur voyage de noces, il y avait eu entre eux un accord tacite pour que chacun s'imposât de ressembler à l'idée que l'autre se faisait de lui. Ninette ne montrait que tendresse, abandon et plaisir physique, Jérôme, que bonté, attention et complaisance à satisfaire sa femme en tout : période enchanteresse, mais négative, faite, sinon exactement de mensonge, du moins d'une double hypocrisie. Comme il arrive d'habitude, ils avaient cherché à construire leur fragile bonheur, non sur les racines de leur individu, mais sur des

pilotis enfoncés en hâte dans le sable.

A Paris, ils se délivrèrent ; à mesure que Ninette révélait sa frivolité fondamentale et son indifférence à tout ce qui était intimité physique, affectueuse, ou tout simplement domestique, Jérôme cachait de moins en moins son inquiétude et son irritation ; à chaque parole, à chaque geste, à chaque action de sa femme, il attendait quelque chose qui ne venait pas ; il voyait à côté de Ninette un être différent d'elle et qui eût pu lui servir d'exemple. Il souffrait que Ninette, comme si elle devinait ses secrètes pensées, s'appliquât à devenir plus vaine, plus prétentieuse et plus étourdie et à s'éloigner ainsi, volontairement, de cette figure particulière à laquelle il pensait souvent.

De nouveau, Ninette était tout entière à la danse ; de nouveau, elle reprenait dans sa frénésie cet air tendre et absent qui avait trompé Parseval, mais celui-ci y reconnaissait maintenant la plus banale des attitudes. Elle avait retrouvé

toute sa gaieté dont il souffrait tant naguère qu'elle fût privée ; cette gaieté était maintenant ce qui l'exaspérait le plus. C'était une gaieté sans joie, une gaieté qui venait des nerfs et non de l'âme, une gaieté turbulente et factice, une gaieté sans merci. Le plus souvent, quand Jérôme rentrait, vers deux heures, en quittant *l'Égalité*, Ninette courait encore les boîtes de nuit ; elle dansait quelque part, tantôt avec Jourdanne, tantôt avec Mme Cassot, ou bien avec les jeunes gigolos qui l'accompagnaient.

Il allait alors s'asseoir dans son bureau. Tout se taisait en lui et autour de lui. Il s'allongeait sur son divan ou s'asseyait à sa table de travail, où, le plus souvent, une rose achevait de mourir. Alors commençait une nouvelle existence : il oubliait Ninette, son tapage, sa vanité ; il oubliait ses occupations, ses soucis d'argent, les insupportables colères de M. Varangevot, il s'en allait à la dérive d'une rêverie

agréable et mélancolique ; peu à peu, du flot pressé des souvenirs, de la file confuse des visages à demi oubliés, naissait une figure unique. C'était à cette figure qu'il demandait conseil dans les moments difficiles ; il implorait d'elle secours et réconfort ; s'il n'était pas malheureux, il le devait à sa présence. La seule pensée qu'elle existait quelque part l'inondait de béatitude. Parfois, il avait envie de prendre le train, de rejoindre Irène ; mais à quoi bon? Qu'était-il, lui, petit écrivain obscur, presque pauvre, mal marié, esclave d'un groupe d'hommes politiques et de financiers, pour avoir la prétention d'intéresser une rayonnante personne, qui traversait le monde au milieu de l'admiration unanime? Une certaine paresse, un certain goût de préférer sa rêverie à toute chose (surtout depuis que Ninette l'avait cruellement désappointé), l'inclinaient à ne pas tenter l'aventure. D'ailleurs, il ignorait maintenant tout de Mme Rezzovitch.

Jérôme devint maussade, grognon, quinteux. Il eut ces réponses sèches, ces allusions désagréables, ces sous-entendus narquois, qui empoisonnent l'existence. Ninette se taisait longtemps, puis, tout à coup, elle se révoltait dans une scène violente et cruelle, qui les laissait tous deux blessés et stupides. Jérôme se repentait de sa malveillance opiniâtre ; de quoi en voulait-il à Ninette? Qu'avait-il à lui reprocher? Il ne le savait pas exactement. Il lui reprochait d'être là, à côté de lui, d'avoir sa voix et ses yeux, et de ne pas être quelqu'un d'autre, quelqu'un à qui il n'aurait jamais voulu penser.

Et Ninette sortait. Elle sortait de plus en plus ; elle sortait avec Mme Cassot, pour laquelle elle s'était prise d'une grande tendresse. Elle sortait avec les Sicerton, elle sortait avec M. Varangevot. Elle sortait et elle dansait. Quand Ninette revenait de quelque dancing, elle s'était amusée si bruyamment qu'elle en riait encore. Et ce rire

sonnait dans le silence de la nuit comme la fausse note d'un instrument désaccordé. Elle s'asseyait en pyjama rayé sur le lit et elle racontait des histoires bouffonnes sur les Cassot, sur les Sicerton et M. Varangevot, et sur des gens qu'elle avait rencontrés au *Frolics*, au *Jardin de ma sœur* ou à *Schéhérazade*. Elle se renversait en arrière, et il semblait qu'il n'y eût plus rien dans sa vie que ce désir de rire, de rire à voix haute et criarde, de rire malgré tout.

X

Tous les soirs, avant de rentrer, Jérôme s'arrêtait à la Bodega, où sous le majestueux concile des tonneaux bardés de fer, il buvait deux ou trois portos.

Un jour, il y rencontra Jourdanne, qu'il voyait rarement depuis son retour. Il commença de lui parler de politique. Honoré avait des axiomes tranchants.

— J'aime beaucoup le président Wilson, déclarait-il, il fait de la politique comme les rebouteux de village font de la médecine ; il n'a qu'un seul emplâtre, mais il le croit bon pour tous les maux. Mon ami, René Dubardeau, qui est un des rares grands esprits de ce temps, me disait l'autre jour comme je l'interrogeais sur lui : « Comment voulez-vous que je m'entretienne avec

le président Wilson? Il ne s'exprime dans aucun idiome humain. »

Ou encore :

— La nouvelle Europe n'est pas créée par des hommes d'État, mais par des philatélistes ; il y aura beaucoup de nouveaux timbres-poste.

Jérôme ne pouvait tirer de son ami que des réflexions de ce genre.

— Quel sera le résultat du congrès de Versailles? disait-il.

— Le congrès de Vienne, répondait Jourdanne, est célèbre par la personne d'un grand cuisinier et par le spectacle d'un grand enterrement : celui du dernier feld-maréchal. Il était fidèle aux traditions de la saine politique : *Panem et circenses*. Avons-nous aujourd'hui un chef illustre et de belles obsèques?

Jérôme regardait vaguement la porte tournante par laquelle entraient des femmes aux jupes courtes, plus grandes que deux mois auparavant (parce que la mode s'exagère toujours), des aviateurs aux yeux aigus et des chiens

pékinois. Il bruinait au dehors. A travers la fureur des autos, on entendait la voix des garçons :

— Un 19, un 22, un stout...

— Comment va la comtesse Rezzovitch? demanda tout à coup Jérôme, comme si ce souvenir venait soudain et tout à fait par hasard de traverser son esprit.

— Mais très bien, je suppose, répondit Honoré de sa voix blanche et unie. Je viens de voir dans *le Gaulois* qu'elle avait quitté Rome pour Zagreb.

— Ah ! elle a quitté Rome depuis longtemps?

La voix de Jérôme tremblait un peu.

— A peu près depuis un mois.

— Pour longtemps?

— Elle ne me l'a pas dit.

Parseval aurait voulu poser d'autres questions à son ami : Jourdanne avait-il rompu avec elle? Étaient-ils momentanément brouillés, ou faisait-elle un simple voyage en Yougo-slavie?

— Sans doute est-elle allée rejoindre

son mari, se décida-t-il enfin à insinuer.

Il n'y eut pas de réponse. Il fit une dernière tentative, au risque de paraître indiscret et même ridicule.

— Quand tu lui écriras, n'oublie pas, je te prie, de lui présenter mes hommages...

— La comtesse Rezzovitch et moi, dit languissamment Jourdanne, nous ne nous écrivons jamais. Nous sommes trop paresseux l'un et l'autre.

Et, pour changer de conversation, il montra une longue femme maigre, qui venait d'entrer et à qui des cheveux tirés, aux accroche-cœurs énergiques, des joues impitoyablement blanches et roses, donnaient cette tête de Sidonie, qui fut si fort à la mode pendant quelques années.

— J'ai connu cette femme à Péra, dit Jourdanne, il y a dix ans. Mariée alors à l'un des directeurs de la Dette ottomane, elle avait des amis dans le parti jeune-turc. Pendant la guerre, son mari ayant disparu, elle a épousé un

explorateur suédois et a fait de l'espionnage en Suisse à notre profit, — et sans doute aussi un peu à celui de l'Allemagne. Aujourd'hui, elle est la maîtresse du directeur d'un grand journal américain et dévore une fortune chaque mois. Et c'est la fille d'un petit pasteur honnête et timoré du Yorkshire. Voilà ce que j'appelle une vie bien remplie ! J'ai une grande estime pour elle. Veux-tu que je te présente? Elle sait par cœur le *pedigree* de tous les purs-sangs d'Europe.

Mais Jérôme Parseval n'avait pas envie, ce soir-là, de se créer des relations nouvelles. D'ailleurs, il connaissait trop bien Jourdanne pour ne pas démêler l'ironie de ses paroles ; par ce portrait perfide, Honoré entendait assimiler la comtesse Rezzovitch à une aventurière quelconque ; c'était en quelque sorte la caricature de son origine, de sa vie et de son érudition qu'il venait d'esquisser. Jérôme l'entendait bien ainsi. Jourdanne avait-il donc à se plaindre de la

jeune femme? Mais n'était-ce pas une secrète pente de son esprit que de noircir, si peu que ce fût, les êtres dont il avait dépendu et d'affirmer ainsi son indépendance? Il tenait avant tout à brouiller sa piste, mais il la brouillait en jetant de l'encre derrière lui.

La semaine suivante, en causant avec ses confrères, Jérôme apprit en effet que Jourdanne avait rompu avec la comtesse Rezzovitch, et qu'elle avait rejoint son mari.

XI

Trois années passèrent, pendant lesquelles Jérôme Parseval ignora s'il était heureux. Il vivait, et voilà tout ; il vivait avec des crises d'enthousiasme et des crises de dépression, et de longues périodes étales, où il n'éprouvait ni enthousiasme ni dépression. Il avait des retours de tendresse pour Ninette, et des retours de désir, et souvent, elle lui était indifférente. Elle existait en dehors de lui, dans une zone sociale où lui-même pénétrait peu ; elle existait à force de danses, de robes, de rires et de flirts. Jérôme la regardait avec inquiétude et il se demandait s'il y avait en elle autre chose qu'une poupée, qui faisait un bruit de grelot. Était-elle capable d'être amoureuse, de souffrir? Que ferait-elle devant la menace de la

vieillesse? Que serait-elle en face de la mort? Parfois cet enfantillage impitoyable l'attendrissait, il se berçait lui-même avec des roucoulements : « Je suis son grand frère. Que deviendrait-elle sans moi? Pauvre oiseau des îles, chatoyant et frileux, qui ne sait que chanter et lustrer ses plumes! » Ces crises le prenaient quand il sortait de la Bodega, quand le porto avait été particulièrement généreux et qu'il attendait dans la pluie et quelquefois dans la brume, — lorsqu'il faisait beau, — l'autobus qui le ramènerait Rive Gauche. Mais, le plus souvent, cette frivolité et cette gaieté lui portaient sur les nerfs, et il ne le cachait pas. Des scènes interminables les secouaient comme des personnages de comédie moderne. Ils échangeaient un vocabulaire, éminemment dramatique, puis s'en allaient, en laissant sur le tapis, comme signe de leur courage, une coupe brisée, un éventail en lambeaux, un coffret fendu.

Son métier l'amusait assez. Il courut le monde avec Cassot et retrouva Jourdanne à Spa, à Washington, à Londres, à Boulogne, à Cannes, et surtout dans les États de la Lune, où les meneurs du jeu européen avaient toute licence d'échafauder leurs châteaux de cartes millénaires et de régler les affaires de ce monde avec une fausse monnaie officielle.

A son retour, il retrouvait avec un certain plaisir sa maison en ordre, Ninette, trépidante, son bureau, retentissant. Mais, à peine arrivée, sa femme l'entraînait chez les Sicerton, où, chaque fois, il voyait une réunion moins brillante. Les beaux jours de l'armistice étaient passés ; le cortège de Mi-Carême financier et diplomatique qui avait défilé chez l'homme d'affaires s'était dispersé aux quatre vents des emprunts. Sicerton, toujours optimiste avait refusé de mettre sa flotte à l'abri, quand la tempête avait commencé de souffler. Il avait laissé des gages dans un nombre incroyable

d'entreprises, dont beaucoup s'effondraient, dont d'autres menaçaient ruine. Aussi maigrissait-il beaucoup. « C'est le porte-fanion de l'ostéologie, » disait Parseval en le regardant. Sicerton parlait de plus en plus bas, bredouillait, interrogeait avec anxiété chacun sur l'avenir, levait les yeux au ciel, éternuait dix fois de suite, ne mangeait plus que des pâtes. Sa femme, toujours placide, engraissait et s'habillait tantôt comme une almée, tantôt comme une fillette de douze ans. On finissait la soirée au *Jardin de ma sœur* ou au *Bœuf sur le toit*, et tandis que Ninette dansait avec des gigolos sourds-muets, Jérôme, distrait et fumeux, absorbait avec la conscience du devoir accompli, des *cherry-goblers* et d'acides *gin-fizes*.

Au bout de quelques jours, Jérôme refusait de nouveau d'acompagner sa femme et, en sortant du bureau, il rentrait directement chez lui. Là, dans un immense silence intérieur, il écrivait à Irène de longues lettres, qui formaient

peu à peu le journal de sa vie. Il recommençait et il corrigeait ses actes et pensées de la journée, en prenant pour seule mesure l'angle de son amour pour Irène. Il eût été difficile d'évaluer le degré de sincérité de cette confession : si, d'une part, il laissait alors parler ce qu'il y avait en lui de plus spontané, de plus accumulé et de plus profond, d'autre part, il donnait à ces éléments confus une certaine stylisation, qui en faussait l'exactitude. Et cependant, il était plus soi-même dans ses rapports imaginaires avec Irène et dans l'aveu de cette destinée secrète que dans son labeur quotidien ou ses démêlés avec sa femme. S'étalant sur un vaste espace vide, que n'interrompait nulle part la dure limite du non-moi, il s'abandonnait tout entier. Qui dira si ce n'est pas dans cette inaction passionnée, dans cet état d'exaltation et de liberté qui transsubstantie notre vie intérieure, que nous réalisons le mieux notre être intime, et si

nous ne sommes pas déformés et gauchis aussitôt que nous nous trouvons en présence des faits ou dans la société d'autrui?

XII

Voici quelques pages extraites au hasard des lettres que Jérôme Parseval écrivait à Mme Rezzovitch et qu'il ne lui envoyait pas :

Paris, 2 janvier.

« Je suis seul. Je vous écris ce soir, comme hier et comme demain. Pourquoi? Je ne le sais pas. Par amour? Je ne vous aime pas. Si je vous aimais, je ne pourrais pas vivre loin de vous. Heureux? Je ne crois pas. Malheureux? Pas davantage. Cependant, j'ai besoin de vous pour vivre. Si vous n'existiez pas, je n'aurais plus rien à faire. Mais vous m'accompagnez partout et je suis emporté dans une course allègre. Je ne peux pas croire qu'un jour je ne vous reverrai pas et que nous ne serons pas tout l'un

pour l'autre. Quand sera-ce? Demain? Dans dix ans? Peu m'importe! Je ne suis pas pressé, j'ai l'éternité devant moi.

« Tout à l'heure, Ninette rentrera. Elle me parlera avec excitation des imbéciles qu'elle aura vus, des stupidités qu'elle aura faites. Je ne l'écouterai pas. J'étendrai votre image, Irène, entre elle et moi, pour ne pas être diminué par les niaiseries qu'elle rapportera du dehors, de sa vie absurde et grossière. Ninette, que j'ai épousée et avec qui j'habite, m'est moins familière que vous que j'ai rencontrée trois fois. Vous m'avez dit plus de choses sur vous-même qu'elle ne l'a fait pendant trois ans d'existence commune. Je me demande parfois si ce n'est pas vous, Irène, qui êtes ma véritable épouse, dont je suis séparé, et si Ninette n'est pas une étrangère installée chez moi, par suite d'une erreur vaudevillesque de la destinée.

« Quand je vous ai rencontrée, Irène,

j'aurais peut-être dû rompre avec ma fiancée, attacher mes pas aux vôtres, me faire aimer de vous à tout prix. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Peut-être alors ai-je eu l'impression que j'aimais Ninette plus que je ne le faisais. Mais je crois plutôt que j'ai vu en vous autre chose qu'une femme de tous les jours. Quoi donc?... Ah! si je pouvais m'exprimer! Une force, voilà ce que vous m'êtes apparue, une grande force morale, qui m'était nécessaire, mais à qui je ne pouvais pas demander ce que donnent les autres femmes : la chute dans le piège à loups de la vieille nature.

« Et puis, je vous crée selon mes désirs. Chaque jour, je vous modèle un peu plus à ma ressemblance. Après tout, ce phénomène-là, c'est peut-être l'amour. Mais avec une femme que vous avez à vos côtés, ce modelage est toujours difficile, il devient impossible quand il s'agit de Ninette. On ne voit que trop comment elle vous repousse et par quoi elle vous fuit. Tandis que

vous, Irène, toujours plastique, toujours complaisante, vous devenez ma plus belle œuvre. Vous éclairez ma vie, parce que je dispose sur vous ces clartés disparates, qui sont éparses en moi. J'ai toujours rêvé l'alliance des dons contradictoires dont est faite votre personnalité. Je ne l'ai jamais rencontrée qu'en vous. Mais je sais aussi, j'ai toujours su, que je n'étais pas digne de votre amour; cependant pourquoi m'avez-vous échappé?

« Je vous disais tantôt, Irène, que je ne vous aimais pas, mais si cela était vrai, pourquoi vous écrirais-je ainsi? »

12 mars.

« Quand j'étais à Iéna, je passais mes soirées avec une jeune veuve qui nourrissait pour moi les plus tendres sentiments. Elle s'appelait Minna. Elle vivait à l'aise dans un monde d'émotions romantiques, car il n'y a jamais eu de romantisme qu'en Allemagne,

et le plaisir que j'y ai éprouvé venait sans doute de m'y sentir libéré de cet esprit classique qui pèse sur tous les Français. Minna me servait avec une grâce un peu lente un éternel potage aux myosotis.

« En France, on saute toutes les transitions comme le demande Montesquieu ; on est rapide, lucide, on généralise en hâte, comme si le salut de l'humanité dépendait d'une formule foudroyante ; on aime le plaisir, mais on s'ennuie vite et l'on fait tant de déchets que l'on s'intoxique soi-même. Condensé, vif, nerveux, changeant, chaque Français veut vivre à la fois sur la place publique et dans un salon. Aussi se gaspille-t-il dans une conversation à peu près ininterrompue : feu d'artifice tiré au fond d'une cave pour éblouir trois imbéciles : Rivarol au café de la République, sur la place de Pézenas.

« En Angleterre, on ménage ses réserves, on ne hasarde pas un geste au

hasard. On vit au grand air, on balance ses clubs, on agite ses rames, comme un argyronète sur un étang, on entretient dans son esprit, sans le dire à personne, d'étranges passions, des fidélités indestructibles et de bizarres conflits religieux. On vit à sa surface sans s'interroger, ni parler de soi. On se tait surtout. On se tait magnifiquement, et au bout de trente ans de silence, éclate soudain une phrase effarante, un chef-d'œuvre, une action inusitée et décisive, une fuite éperdue dans la débauche ou l'idéal.

« Mais, de l'autre côté du Rhin, l'infini est partout, dans les êtres, dans les choses, dans les paysages. Les meubles eux-mêmes parlent selon leur cœur. Derrière chaque porte ouverte, vous trouvez un brigand de Schiller. Si en France, la mort est un huissier ; si en Angleterre, c'est une personne indécente et sur laquelle il faut se taire ; si, en Espagne enfin, elle prend le masque du Grand Inquisiteur lui-même,

en Allemagne, c'est une maîtresse terrible à qui on offre des bouquets, que l'on redoute, que l'on aime, mais en qui on a confiance. Les suicides sont innombrables ; les rivières récitent les vers de Henri de Kleist, et quand on essaie d'y voir clair dans un cœur, on y distingue le plus curieux mélange de sentimentalité confortable, d'effusion panthéiste et surtout d'éternelle aspiration à l'inconnu. Un bonheur forgé à la fois de présence et d'évasion. Marguerite fait la cuisine, et, par moment, ouvre sa fenêtre et sourit à une ronde de spectres qui viennent humer l'odeur de la choucroute. L'un dit : « Le monde « des esprits n'est point fermé, » l'autre s'écrie : « Où te saisir, oh ! nature infinie, « et vous, mamelles, où? » et le troisième : « Tout ce qui passe est « symbole. » Ma charmante veuve d'Iéna m'avait habitué à vivre ainsi sur trois plans, et j'y prenais un plaisir extrême.

« Le soir, après le dîner, je m'enfonçais dans un grand fauteuil. Minna

jouait du piano. J'entendais les mêmes pages de Schumann, de Schubert, de Chopin, de Weber. Comme j'étais encore fort jeune, j'avais les plus charmantes visions : des parcs, des ruines, des châteaux du Rhin, des ponts en dos d'âne jetés sur des torrents, des pavillons abandonnés, des masures, des grandes villes, je voyais sortir d'étranges femmes. Les unes montaient des chevaux blancs, mathématiciens et danseurs, qui s'avançaient en mesure sur le sable des allées ; les autres, dans de petites cités gothiques, s'appuyaient à des balcons roses ou bleus ; d'autres enfin pleuraient mystérieusement sous des sapins, devant une rivière qui riait de fuir en faisant sauter son eau verte. Tantôt l'une de ces femmes se détachait du groupe : lady Hamilton ; mais tantôt c'était la comtesse de Castiglione, ou encore Béatrice Cenci, la sœur de lord Byron, la reine de Suède, Émily Brontë. Ou bien, je reconnaissais les traits de telle ou telle inconnue ren-

contrée en voyage. Ces apparitions, je les mêlais à mes lectures ; elles peuplaient les songes de Shakespeare, les comédies de Musset, les romans de Jean-Paul Richter. Elles sortaient de *Mlle de Maupin* et des *Reisebilder*, des contes de Ludwig Tieck et des *Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*. Ma vraie vie s'écoulait dans cette compagnie fantastique. Quel roman j'écrirais, si je relatais nos aventures, nos dialogues, nos promenades ! Peut-être le ferai-je un jour...

« Mais aujourd'hui je sais la vérité : Irène, cette femme innombrable, c'était vous, vous que m'annonçait un événement prémonitoire : lady Hamilton, c'était vous, la comtesse de Castiglione, vous encore, et la sœur de lord Byron. Quand je vous ai rencontrée chez Jourdanne, je vous ai reconnue tout de suite ; je vous avais rêvée à Iéna et à Oxford, attendue à Salamanque et à Budapest. J'aurais pu vous rencontrer à Genève ou à Rome. Et vous m'appa-

raissiez soudain, rue de la Baume, dans le salon d'Honoré, entre une porcelaine Han et le portrait du grand-père de Jourdanne par Léon Bonnat. Comment à ce moment-là ai-je gardé le silence? Je vous ai vue, et dix ans ont été rayés de ma vie. J'ai retrouvé en moi l'adolescent éternel. Mes expériences douteuses, mes mauvaises ivresses, mes incohérences et mes abandons, — tout s'est évanoui. J'ai découvert, intact, vierge, insoluble, ce que je n'avais donné jusque-là qu'à ces étranges cavalières des parcs d'Iéna, aux filles chéries de mon imagination. Avec les autres, avec les fantômes de la vie réelle, j'avais échangé simplement les pincées de cendres de nos pauvres accords. Mais en face de vous, je savais bien que seules conviendraient les paroles qui n'ont pas encore été dites et les émotions jamais ressenties. Je sus tout cela en une seconde et je sus aussi que vous alliez rejoindre ces rêves dans mon passé : vous apparteniez à mon

meilleur ami et, toujours naïf, je croyais même qu'il vous aimait ».

15 mars.

« Il a plu tout le jour, Irène, et je vous écris ce soir : je n'ai plus d'autre plaisir au monde. Je commence de haïr Paris, ce Paris d'aujourd'hui, encombré, épais comme le caviar, qui est plein de tumulte et de grossièreté et où chaque mouvement que je fais, chaque parole que je prononce, me causent une véritable souffrance, parce qu'ils me sont imposés, parce que j'obéis en les accomplissant à un moi conventionnel, social, auquel je ne ressemble plus, — si tant est que je lui aie jamais ressemblé ! Je voudrais vivre avec moi-même, et vivre avec moi-même, c'est avec vous. Mais je n'ai plus de moi-même ; je suis le Jérôme de Ninette et de ses amis, le Parseval de *l'Égalité* et du public. Toute renommée est affreuse ; chaque homme qui vous connaît vous restreint et détruit votre personnalité

en vous forçant de jouer un rôle. Tolstoï n'est peut-être mort que pour échapper à ses disciples, qui voulaient l'empailler vivant. Je n'ai ni le génie, ni la gloire de Tolstoï, mais on travaille aussi à m'empailler. Je voudrais m'échapper, fuir tout ce qui m'entoure, me réfugier au Chili, en Norvège, et m'y donner enfin rendez-vous. Peut-être viendriez-vous m'y retrouver...

« Mais non ! Penser à vous m'est déjà presque insupportable ; je ne sais plus si je pourrais aujourd'hui tolérer votre présence. Ah ! je plains les cocaïnomanes, qui ont besoin pour s'étourdir de poudre blanche ! Moi, j'obtiens un résultat analogue rien qu'en prononçant votre nom.

« Je me demande parfois quels sont mes sentiments pour Ninette et si je l'aime. Je suis bien forcé de reconnaître que oui. Je suis encore amoureux d'elle, je la désire, et il m'est agréable de la posséder ; de plus, sa présence m'est presque indispensable, — sauf aux

heures où je vous écris. Cependant, si vous m'appeliez, je quitterais tout, et peut-être que je ne vous aime pas. Je crois que Jérôme Parseval adore sa femme, mais je crois qu'il y a dans Jérôme Parseval un être antérieur à lui, un être qui continuera quand il sera mort et pour qui Ninette est de peu de prix. C'est ce moi-là qui vous appartient.

« Si je perdais Ninette, je souffrirais cruellement ; sa réalité est nécessaire à mon amour. Comprenez-moi, si vous pouvez ; elle n'existe que par sa réalité, mais vous, Irène, je n'ai pas besoin de vous ; absente ou présente, je ne vous perdrai jamais ; le plus faible des souvenirs que vous m'avez laissé a plus de pouvoir sur moi que la plus violente scène de Ninette.

« Autre chose encore : quand je pense à l'avenir, je n'y vois jamais Ninette, je ne peux me représenter qu'auprès de vous. Qu'est-ce que cela signifie?

J'entends des pas dans l'escalier. Ninette rentre, je suis à la fois heureux de son retour et désolé de vous quitter. »

3 avril.

« Autrefois, Irène, l'après-midi, je lisais chez moi ou je me promenais : maintenant, je vais au cinéma ; je découvre que c'est l'endroit du monde où l'on est le plus seul ; chez soi, on est oppressé par la présence que constitue cet amas de portraits, de souvenirs, de bibelots, mais au cinéma, l'obscurité faite, on ne sait plus rien de sa propre humanité, et encore moins de celle d'autrui. Une absurde musique presque impersonnelle ferme la porte aux bruits inhérents à tout être ; tantôt je ferme les yeux et tantôt je les rouvre sur une scène inattendue et dont je ne veux pas faire la liaison avec celles qui l'ont précédée. Je vois alors de magnifiques créatures blondes galoper sur des chevaux sauvages, dans une forêt tirée au cordeau ; je vois des jeunes

filles terrifiées, battues dans des pièces closes ; Charlot devenir à la fois Gribouille, Don Quichotte, M. Pickwick et le prince Myshkine. Ergastules de Rome, marché d'esclaves d'Alexandrie, jardins de la Granja, chambres basses du Kremlin, savanes de l'Arizona, foires du Prater, m'apparaissent entre deux rêveries. Puis je m'évade de nouveau et poursuis votre société. Oh! je ne pense pas qu'à vous, j'ai bien d'autres rêves! Car je crois qu'au fond je suis atteint de nympholepsie. J'essaie de me représenter Jane Williams ; je m'interroge sur les sentiments que Ronsard a éprouvés pour Cassandre et pour Marie. Que s'est-il passé dans le cœur de Guibert quand il apprit la mort de Julie de Lespinasse? Frédérique Brion a-t-elle deviné le génie de Gœthe? Mrs Carlyle a-t-elle été le bourreau ou la victime de son redoutable époux? Quelle a été la responsabilité de Linda Murri dans l'assassinat de son mari par son frère et par son amant? « Quelle

chanson chantaient les sirènes, écrivait sir Thomas Browne, quel nom Achille avait-il pris, quand il se cachait parmi les femmes? Questions embarrassantes, il est vrai, mais qui ne sont pas situées au delà de toute conjecture. »

« Pendant que je me pose ces questions et que j'imagine la conversation que j'aurais avec vous, si je vous rencontrais, la vie continue à m'entraîner : Gloria Swanson agonise dans la neige ; le gouvernement français, débordé par la surpopulation, installe des logements auxiliaires dans la Ruhr ; Norma Talmadge, enfermée dans un minaret qui brûle, est délivrée par son éléphant familier ; dans chaque ville d'Italie, une délégation fasciste, composée des notabilités de la cité, demande le matin au syndic livraison du monument aux morts de la guerre, que l'après-midi vient interdire de lui livrer une délégation communiste, composée des mêmes hommes, mais avec un chef différent ; Mary Miles, enfant perdue, épouse

un prince de conte de fées ; Lloyd George joue à qui perd gagne l'avenir de son île ; Mary Pickford vole un collier de perles à une amie pour offrir dans un sanatorium de millionnaires un lit à un tuberculeux ; la Société des Nations musèle les canons et fait danser les tigres au son d'une musique de Jaques-Dalcroze ; Pola Negri se laisse marquer au fer rouge, comme un taureau, par un cow-boy avec qui elle a été trop coquette ; les agioteurs dAlexandrie deviennent princes dans l'Irak ; Lilian Gish, lâchement séduite par un marquis du dix-huitième siècle, invente, pour se venger de lui, la Révolution française ; l'Amérique favorise la contrebande de l'alcool, de crainte que ses interdictions ne soient respectées. Tout ce carnaval qui m'entoure danse éperdument devant mes yeux, mais il m'est de plus en plus indifférent. Chaque soir, j'écris une centaine de lignes sur quelques-uns de ces incidents : de préférence ceux qui

ne sont pas projetés à l'écran, mais je pense à eux comme je pense à l'assassinat de Vassilko, duc de Galicie, que ses cousins invitèrent en grande pompe et qu'ils couchèrent poliment sous une planche sur laquelle ils s'assirent pour festoyer, jusqu'à ce que la mort de Vassilko s'ensuivît et que le duché de Galicie vînt à eux ; comme je pense à la lutte que le parti de Perdiccas soutint contre le parti de Méléagre devant le cadavre même d'Alexandre ; comme je pense à la fondation de l'unité de la Chine par le prince Wang-Tching, qui créa la dynastie des Ts'in ; comme je pense aux ambitions du duc d'York et à la guerre qu'il mena, au nom peut-être d'une rose, contre la maison de Lancastre ; je me réfugie auprès de ces hautes figures et je me représente que l'humanité ne change guère. Ce qui se passe autour de nous n'est-il pas fini déjà depuis des siècles? Mais mon amour pour vous, Irène, est-ce une chose ancienne, une chose présente ou une

chose future? Je voudrais bien le savoir. »

1er mai.

« Je me suis souvent demandé, Irène, si dans toute vie humaine ne se présentait pas, tôt ou tard, un mystérieux élément de dissociation. Ce que l'on appelle le vice n'est pas autre chose. Mais le vice seul n'a pas ce pouvoir d'érosion et de délitement. Et le mysticisme ne produit pas en apparence de différents effets. Pour moi, Irène, vous avez réalisé tout cela simultanément. Du jour où je vous ai connue, j'ai commencé de me détacher de moi-même, — du moins, d'une certaine part de moi-même. Notez justement que lorsqu'il s'agit d'amour, l'égocentrisme est renforcé ; c'est cela qui me fait dire que je ne suis pas amoureux de vous.

« Vous m'avez donné une manière d'indifférence à l'égard de ce que les hommes estiment le plus précieux. Ne

vous ayant pas, il m'a paru que les choses que je désirais avant de vous connaître et qui ne vous valaient pas, ne méritaient guère l'effort que j'aurais dû faire pour les obtenir. J'ai pris en pitié et ma vie et la plupart des vies humaines. Suppose-t-on qu'un conservateur du Louvre s'en aille acquérir un bronze de Barbedienne? Je me suis donc peu à peu dépris de ces parties de moi-même qui étaient engagées dans un engrenage général ; il ne m'en reste que plus de disponibilités à l'égard de tout le reste. Heureux qui devient impersonnel ! Le spectacle de mon propre moi m'intéresse d'autant plus que ce moi, ayant moins à acquérir dans le monde pratique, tire davantage profit des moindres émotions. Autrefois, je m'opposais à l'univers pour m'efforcer d'y atteindre telle place choisie. Car la plus grande folie de l'homme est justement d'imaginer à l'avance ce qui le rendra heureux et de poursuivre une certaine forme d'existence, comme

étant la seule qui doive lui convenir.

« Aujourd'hui, c'est l'univers qui passe à travers moi comme à travers un filtre ; il me reste quelque chose de tout ce qui est. En me débarrassant au plus tôt de mes faux personnages, vous m'avez purifié et renforcé. Mais par la même opération, vous-même vous êtes répandue à travers le monde. Les philosophes disent que notre vision se modifierait totalement si nous possédions un sens de plus. C'est précisément ce qui vient de m'arriver : vous êtes mon sixième sens. Cette exaltation intérieure que vous avez créée en moi, s'ajoute à chacune de mes émotions et lui communique une plénitude et une intensité que je ne lui connaissais pas auparavant. Si vous étiez présente, me donneriez-vous cela ? J'en doute. Ce qu'il y a de magnifique dans la personnalité de certains êtres est sans cesse compromis par la pauvreté des détails où ils se complaisent. L'homme, — et surtout la femme, — est trop irritable pour être toléré sans

malaise. De là, la rapide décadence des amours. Une destinée se présente trop souvent comme une somme de griefs. Mais dans le grand voyage que j'ai entrepris avec vous, il ne demeure aucune de ces misères. Il m'est permis de chérir sans souffrance une femme absolument belle, absolument intelligente, et dont aucun trait de caractère ne me déçoit. Un tel sentiment ne sera pas compréhensible à ceux pour qui une fin quelconque est toujours le phénomène le plus naturel. Mais pour moi, qui ai peut-être été mis au monde pour incarner la fidélité, cela seul a du prix qui ne doit pas connaître de déclin. Je suis quelqu'un qui souffre lorsque, revenant après trois ans d'absence dans une auberge, je n'y retrouve pas la servante qui me servait et que je n'ai jamais oubliée !

« Je ne me plains donc pas, Irène, que, d'acteur, vous m'ayez transformé en spectateur. Quel pauvre rôle je jouais sur la scène burlesque du monde !

Aujourd'hui, j'ai jeté ma livrée de Scapin, et je suis tout entier à cette contemplation passionnée par laquelle il me semble que je vous rejoins au point de me confondre avec vous. »

10 septembre.

« Vous ferai-je, Irène, le récit de mes actions? Mais je n'agis plus, ou si cela m'arrive encore, je m'en aperçois à peine ; mes paroles et mes gestes se déplacent dans un monde qui me devient chaque jour plus indifférent. Non, je préfère vous raconter mes derniers rêves : ils sont infiniment plus curieux que le récit de mes démarches auprès du président du Conseil ou de l'interview qu'a bien voulu me consentir M. Venizelos.

« Imaginez-vous que cette nuit j'ai assisté à une singulière représentation dans un théâtre que je baptisais la Comédie-Française, mais qui ressemblait beaucoup plus à la petite salle de spectacle d'une résidence allemande.

Au-dessus de la scène, étaient suspendues deux tribunes plus petites, en demi-cercle, assez pareilles à ces coquilles que l'on voit au pied de certaines statues. Le théâtre se remplissait trop lentement à mon gré. Entra un monsieur ridicule à lunettes énormes et à bec d'oiseau. Sa vue me parut si grotesque que je dis à mon voisin : « Ils ont donc « besoin d'appeaux ici ! » Cette réflexion nous donna à lui et à moi un de ces rires inextinguibles que procure la moindre phrase, sous l'effet du haschich. Il paraît que cette alliance d'idées, visant à la fois le comique spécial du spectateur et la nécessité d'en attirer beaucoup de semblables par l'exhibition du plus laid d'entre eux, avait quelque chose d'irrésistiblement bouffon que je comprends mal en ce moment. Je ne saurais vous dire exactement en quoi consistait la représentation, car ici il y a un voile dans mes souvenirs. Je revois des figures en maillot blanc, jeunes filles et jeunes

gens, assez semblables, dansant en désordre, se contorsionnant ou couchés à plat ventre sur les deux demi-scènes, et les jambes relevées. L'ensemble me donnait une grande impression de volupté, mais de volupté chaste et perverse à la fois, qui m'exaltait avec une douceur suave. J'ignore ce qui se passa ensuite. Je me trouvai dans la rue, vers minuit, la nuit était bleue et presque argentée. La ville où j'errais représentait, selon moi, le Paris de 1850. Et je vis soudain les figures blanches du théâtre dont je ne savais si elles étaient filles ou garçons. Elles débouchèrent d'une encoignure et s'envolèrent : c'est-à-dire qu'elles se balançaient à la hauteur du troisième étage, mais avec un tel élan qu'elles allaient d'un bout de la rue à l'autre, comme si elles étaient pendues à un fil de fer invisible. Et ce mouvement était si léger et si voluptueux que j'avais, moi aussi, sans quitter ma place, ce bonheur vaporeux que l'on ressent en rêve quand

on se met à voler. Quelqu'un cria à côté de moi : « Mais elle est nue ! » Je vis alors qu'une des figures planantes, qui était une jeune fille, était vêtue d'un maillot blanc si collant que l'on distinguait chaque détail de ses seins et de son ventre.

« Ici se place un épisode ridicule et d'ailleurs incompréhensible. Je montais à cheval dans l'étroite pièce qui me servait de chambre à coucher, chez mon oncle, à Saint-Mars-la-Pile, et que je n'ai pas revue depuis vingt ans. Et je me réjouissais que mes parents m'eussent appris l'équitation quand j'étais encore enfant. (Notez que je suis monté sur un cheval deux fois dans ma vie...) La scène se terminait par un pugilat avec une sorte d'individu monstrueux dans lequel mon cheval venait de se métamorphoser.

« A la suite d'une transition dont je n'ai aucun souvenir, je retrouvai ma troupe blanche, légèrement modifiée, dans un autre théâtre, mais sans élé-

gance : une salle de conférences avec une tribune au fond. Les personnages qui m'avaient suivi au cours de mon rêve faisaient des gestes confus et contradictoires. La représentation ne commençait pas ; j'étais furieux et impatienté, le public criait et insultait les acteurs ; alors un homme se leva près de la tribune et jeta des sous à la foule, tandis qu'un autre prodiguait autour de lui les pièces d'un feu d'artifice dont les fusées et les chandelles romaines retombaient sur nous.

« Et tout à coup, Irène, je me trouve avec vous sur le quai de Tarascon, où nous prenons le train. Vous avez un manteau de léopard. Au moment où nous allons monter dans le compartiment, une femme et une jeune fille passent, et je vous vois tourner la tête avec indécision vers elles. Vous les suivez un moment et vous revenez vers moi. « Pressez-vous, vous dis-je. Le train va partir. » Vous me répondez : « Je ne partirai que si la jeune

fille est dans le train. Je suis amoureuse d'elle. » Je crois à un caprice ou à une boutade et je m'installe dans le wagon. Mais vous ne revenez pas. Le train s'ébranle. Je vous cherche, je vous appelle. Vous êtes derrière une barrière qui longe la voie, mais pâle et décomposée, et la tête penchée sur l'épaule comme si vous alliez vous évanouir. Je vous crie alors : « Mais vous êtes folle, folle... » avec le sentiment douloureux de tout ce qu'il peut y avoir dans votre vie d'absurde et de complexe... Et le train m'emporta et me jeta soudain en plein réveil. »

30 septembre.

« Le souvenir m'est revenu, ce soir, de tout un grand mois passé à Sienne et qui a été le plus étrange de ma vie. Pourquoi? Je ne saurais le dire avec des mots. Un mot a quelque chose d'opaque et d'inutilisable ; un mot nous montre surtout combien l'innombrable

usage que l'on a déjà fait de lui dans des circonstances banales, nous rend son emploi presque impossible dès qu'il s'agit d'émotions plus délicates. Je voudrais cependant essayer de vous faire comprendre cette impression de légèreté inconnue qui s'empara de moi aussitôt que je me fus installé dans la vieille ville toscane. Y a-t-il une joie particulière à vivre à Sienne? Des Siennois le disent, mais j'ai entendu aussi des voyageurs se plaindre de l'aspect sévère de l'antique cité guerrière, du demi-deuil de sa cathédrale, du caractère rébarbatif de ses palais semblables à des forteresses. Dès mon arrivée, j'allai visiter cette *librairie* où se voient, conservées jusqu'à en être gênantes, les fresques de Pinturricchio. Je les regardais avec surprise, sans les aimer, et ce fut alors que se glissa dans mon esprit ce soupçon que la vie pouvait devenir extraordinairement légère J.e me mis à marcher ; mes mouvements étaient plus vifs, plus alertes ; des

nefs aux voiles déployées fuyaient à l'horizon. Je sortis ; l'air avait cette fraîcheur d'éther qu'on trouve aux altitudes. Je me mis à rire, tant je me sentais jeune. C'était un début d'automne, qui avait la couleur de l'abricot mûr ; les vignes, dans la campagne, bouillonnaient comme le vin nouveau, entre les grands oliviers qui tiraient entre leurs ramures une poussière d'argent ; ces vallonnements d'ambre et d'ombre que l'on voit des remparts et à qui de grands cyprès donnent un exemple de sévère mesure me montaient à la tête et m'étourdissaient à la façon d'un roulement ininterrompu de tambour. Sans doute, la terre sonnait-elle pour moi je ne sais quel hymne dyonisiaque, têtu, farouche, obstiné. Je me couchai dans l'herbe et j'attendis le soir ; je savais que cette nuit-là les étoiles se lèveraient pour moi seul.

« Mais je vécus dès lors dans un monde mystérieusement enchanté. Je passais mes jours à rendre visite à ces figures

purifiées qu'ont peintes d'innombrables Siennois. J'entrais dans une société sans analogue sur la terre ; ces vierges réservées, aux yeux asiatiques, les plus pudiques des créations humaines, m'enseignaient par leur exemple que nous devons n'attendre que de nous-mêmes toute révélation. A l'ange qui vient de la part du Seigneur, elles répondent par un geste réticent, par un repliement sur soi. Leur pathétique naît de leur vigilance ; elles ne seront jamais surprises par l'événement, sachant que le vrai tragique est intérieur. J'allais d'église en église : ces robes, dont le temps a fait un tissu plus sensible que la peau, touchaient mon imagination comme des fleurs. Je cherchais à comprendre cette grande, cette inextricable conversation que, de mur à mur, échangent ces figures impondérables et qui me semblaient plus vivantes que toutes celles que j'avais approchées. Elles parlaient entre elles de cette paix sensible qui est la récompense des vies

pleinement vécues ; participant à un repos divinement actif, elles concevaient un ordre d'émotions en harmonie avec la nature ; elles rendaient enfin aux vertus leur fureur féconde et à l'espérance, sa virginité. Je retrouvais auprès d'elles cette candeur qui nous permet seule de durer avec fruit. Ne croyez pas que je parle ici de musées, d'images peintes : il s'agit d'un monde réel, tangible comme la nuque d'une femme, parfumée comme l'intérieur d'une chapelle. Témoin de grandes actions, de rêves sacrés, de voyages sanglants, de naissances et de descentes de croix, j'entendais enfin ces paroles qui échappent à l'âme humaine dans les circonstances extraordinaires que nous ne connaissons jamais par notre expérience, — dans ces moments où elle est, pour ainsi dire, tangente à Dieu.

« Et quand je sortais du Musée public ou de l'église des Servi, je trouvais cette impression de voler à demi que l'on a en songe et que tout me

rendait dans cette ville extraordinaire.

« Je m'amusais à chercher dans les rues, dans les restaurants, les modèles vivants de ces formes trônantes dont la paisible apothéose rayonnait dans telle ou telle chapelle. Hallucination ou coïncidence, il m'arriva d'en rencontrer plus d'une. Mais la plus extraordinaire de toutes, ce fut à la gare que je la vis. Elle sortait visiblement d'une fresque ; ses yeux étaient bridés, ses cheveux minces, lumineux et presque roses, mais elle était plus grasse que sainte Claire ou une de ces madones. qui serrent contre elles l'auréole de Jésus enfant. Elle ne portait ni missel, ni laurier, ni agneau, mais un bouquet de fleurs de cassie. Elle allait et venait sur le quai ; sans doute parlait-elle du Bon et du Mauvais Gouvernement. Je la suivais et déjà faisais-je en ma tête mille romans sur elle, quand le train arriva. Et je m'aperçus alors avec désolation qu'elle allait le prendre. Cette circonstance m'accabla. Lorsque la locomotive ra-

massa prétentieusement toutes ses forces pour l'emporter, elle tourna la tête vers moi et me jeta un regard mi-amusé, mi-tendre. Trop tard pour que je répondisse autrement que par un sourire presque ému. Revenant en arrière, j'aperçus, bien en évidence sur un des bancs de la gare, le bouquet de fleurs de cassie. La jeune Siennoise l'avait-elle oublié? Mais en repensant à la secrète et galante ironie de ses yeux, je compris qu'elle l'avait laissé pour moi. Je l'avais trop regardée et trop suivie ; elle aussi avait voulu répondre à ce jeu romanesque et sans lendemain.

« Je devais cependant revoir Sienne, et dans des circonstances plus tragiques. En 1917, accroupi une nuit au fond d'une tranchée boueuse, j'attendais misérablement l'heure de l'assaut. Il y a des moments où toute grâce vous abandonne. Je me trouvais dans un de ces désordres intérieurs dont rien ne saurait rendre la misère, ni l'accablement. Spleen, dégoût, terreur, honte

d'être homme, doute, tout se disputait à la fois un cœur amolli et brouillé. J'appelais à mon secours les images les plus fastes, elles se dérobaient à mon appel. Je me sentais fondre de tristesse, quand brusquement, je ne sais pourquoi, l'image d'une grande coquille rose se peignit à mes yeux et aussitôt je vis se lever Sienne à l'horizon de ma pensée. Sienne! J'eus une brusque impression de délivrance; la hautaine figure de Guiddariccio da Foligno passa lentement sur son ciel noir, les nefs de Pinturricchio ouvrirent leurs ailes au vent des Indes futures, les jeunes danseuses qu'anime le bourdonnement du tambourin me prirent dans cette ronde mystique qui diffuse autour d'elle une extase tranquille. Vivant ou mort, ces choses, je le savais, ne cesseraient pas d'exister; peut-être même continueraient-elles éternellement en moi leur sourde vie obscure. La voyageuse de la gare, sœur des anges, m'apparut; je réalisai pour

la première fois la couleur exacte de ses yeux entre ses étroites paupières. Mon imagination me restitua l'odeur poussiéreuse, crispée, fauve de la fleur de cassie au poil rude. Ma liberté m'était rendue. Je me disais que la guerre finie, je saurais vivre de nouveau avec légéreté. A ce moment, l'heure H monta au-devant de nous comme le tranchet de la guillotine. Mais j'entraînais sur le parapet fangeux un corps de nouveau alerte, élastique, sans pesanteur.

« Cette nuit fut la plus affreuse que j'ai vue : un épouvantable chaos de visages tuméfiés, animaux, hurlants, pressés, secoués les uns contre les autres ; des paupières qui se fermaient de terreur ; des bouches qui s'ouvraient pour crier et où un tronçon de langue tremblait pour fuir ; un amas compact de musculatures et de plaies, lézardé par des chutes d'hommes, coupé par des flammes brusques, entre les illuminations d'un soir de fête et les fracas d'une catastrophe, au milieu des co-

lonnes de terre projetées par les obus. Mais je bondissais comme un danseur entre les feux et les reflets d'acier, l'esprit à tout instant traversé par une sainte fulgurante, le visage effleuré par des ailes de cheveux d'or. Si j'échappai à la mort, cette nuit-là, ce fut, sans doute, grâce à ce bouquet de fleurs de cassie, oublié sur un banc, et qui ne quittait pas ma pensée. »

2 novembre.

Meurt-on? Ou bien laissons-nous simplement derrière nous un appareil destiné à expérimenter un certain aspect du monde, — le plus grossièrement extérieur, — et revêtons-nous une sensibilité nouvelle dans un univers doué d'une plus grande variété de plans et de dimensions? Je me demande parfois aussi si ce que nous nommons Dieu n'est pas forgé de la substance inaltérable des milliards de morts qui nous ont précédés et si nous ne sommes pas destinés à

prendre part à notre tour à cette coexistence unanime.

« Je n'ai jamais pu regarder un des nôtres sur son lit mortuaire sans être frappé de son air de mutation plutôt que d'anéantissement ; j'ai vu cependant des cadavres bien différents : les uns endormis dans cette paix qui nous étonne toujours, mais les autres, révoltés contre le destin qui les contrariait et relevant une lèvre crispée par une fureur muette, ou bien écrasés de tristesse et exprimant tout entiers une dernière grimace d'horreur et de dégoût. Mais tous s'efforçaient d'adapter leur masque final à une nouvelle condition et non à l'absence définitive de tout état.

« Seulement si cette survie est vraisemblable, pouvons-nous supposer que rien ne nous en soit communiqué et que les cloisons qui séparent le monde des pseudo-vivants des pseudo-morts soient si épaisses? Ne pensez point que je fasse ici allusion à ces producteurs d'entrevues psychiques qui ne sauraient

opérer avec l'invisible si le bois disparaissait du globe et pour qui il n'y a de mystère que par le truchement d'une table. J'ai toujours cru l'esprit trop subtil pour être perçu par les spirites professionnels ; mais je crois aussi qu'il y a dans notre vie telles secrètes fissures qui laissent doucement filtrer jusqu'à nous les messages venus de la communion des morts : signes à peine indiqués, timides admonestations, effleurement en nous de quelque chose qui nous dépasse sans être tout à fait détaché de notre essence.

« Oui, je suis arrivé à croire qu'il y a en nous une seconde vie à peu près fermée à notre conscience, mais qui reste en communication avec la grande église souffrante ; nous nous approchons d'elle par les rêves, par la prière, par la poésie, et tout cela dans un profond silence de nous-mêmes ; mais soudain aussi éclate quelque événement surnaturel où la barrière se rompt, où l'absolue présence de nos amis disparus se manifeste avec

l'évidence, le pathétique et l'inattendu de la foudre. Tant de récits ne nous seraient pas faits de cette présence si elle n'était rien qu'un conte de nourrice ; ce qui ajoute à ma foi, c'est que certaines races, certaines contrées favorisent la connaissance de cette vie seconde et que d'autres semblent l'ignorer. Sans doute parce qu'il y a une manière de vivre qui détruit en nous, — ou qui atrophie, — ces antennes, dirigées vers une sphère différente et qu'il y en a une autre qui les aiguise, les affine et permet qu'elles soient mieux entendues...

« ...Pourquoi ai-je pris la plume, ce soir, Irène? C'est un soir de novembre, chaud et lourd comme un cilice. Partout les arbres sont dépouillés. Je me suis longuement promené dans le bois en songeant aux troubles de mon adolescence : émotions en faisceaux arborisées et rayonnantes comme une cellule pyramidale ou polymorphe ; émotions qui donnaient à ma

vie spirituelle une extension dans tous les sens. Et je me suis dit que ces germes de vies innombrables qui s'agitaient alors n'avaient pas uniquement été déposés en moi pour y languir les uns après les autres, mais pour y amorcer bien des destinées futures.

« Et puis, Irène, j'ai songé que nous ne nous reverrions peut-être plus sur cette mince planète-ci et que pourtant notre vie commune ne devait pas s'arrêter là. Et j'ai pensé que tôt ou tard nous communiquerions l'un avec l'autre par le moyen de ces correspondances à peine surprises par l'esprit, mais d'autant plus intenses, dont je parle. Et j'ai besoin de croire à cela, Irène, ma bien-aimée, afin de résister au désespoir qui me guette ce soir.

1er décembre.

« Je vous ai écrit un jour, Irène, — l'avez-vous oublié? — que je ne vous

aimais pas, c'est-à-dire qu'aucun amour n'entrait dans le mouvement qui me poussait vers vous. Mais cela est-il possible? N'entre-t-il pas un certain amour dans tous les élans qui nous arrachent à nous-mêmes? Vouloir fondre son moi dans le non-moi, voilà, me semble-t-il, le principe même de l'amour. La vie humaine se passe à désirer le non-moi, — l'énorme, l'universel non-moi. S'il m'arrive de rêver à vous, de me représenter la couleur de votre peau et, à la suite de cette image, d'imaginer que je puisse m'étendre sur votre corps et m'épuiser en lui, je crois obéir à une volonté bien précise de mon espèce, cataloguée et étiquetée par tous les philosophes. Mais si, au Jardin des Plantes, la tendresse féminine qui s'échappe du vaste œil d'or d'une vigogne ou d'une antilope me donne une émotion douloureuse et si je rêve de prendre cette bête dans mes bras et d'essayer de lui faire comprendre qu'il y a peut-être un pacte

d'amitié possible entre l'homme et l'animal, je ne suis pas poussé par ce besoin de me reproduire en série, dont je parlais plus haut ; cependant ce que je ressens à ce moment-là ressemble aussi à l'amour. Il y a donc dans ce sentiment autre chose que cette racine sexuelle à laquelle on revient toujours comme à un facteur unique.

« Qu'est-ce qui pousse aussi l'homme vers Dieu, sinon l'amour? Mais le trouble presque sacré qui vous saisit en face d'une belle rose, mais le besoin éperdu de caresser un enfant, mais ce désir de mutuelle confiance que nous ressentons dans l'amitié la plus austère ne témoignent-ils pas aussi du même élan amoureux qui nous jette en dehors de nous-mêmes vers la création tout entière? Pour moi, il me faut l'avouer, tous ceux de mes actes qui ne sont pas conditionnés par la vie pratique sont des actes d'amour.

« Que de fois ai-je déploré qu'une édu-

cation universellement puritaine et la crainte de l'équivoque, toujours visible dans les yeux d'autrui, m'aient obligé si souvent à refouler ces gestes par lesquels j'eusse aimé témoigner cette tendresse que je porte en moi comme un mal ! Car il est naturel de s'épauler physiquement à autrui et de chercher un contact physique, même sans arrière-pensée de possession. Mais l'être humain est devenu victime de ses propres désirs ; à force de les porter devant soi comme des attributs de sa vanité, il a perdu ce sens si doux d'une communion plus humble.

« Pour moi, je ne sais rien de meilleur que cette communion. Si j'ai vécu dans un demi-bonheur, je le lui dois. Quand je me replie sur moi-même, j'y trouve cette pénible atmosphère opiniâtre des maisons trop habitées où les tristesses et les soucis de chacun ont fini par matelasser les murs d'une sorte de vivante crasse, mais sitôt que de ce gîte mélancolique je m'élance vers les choses

créées, quel rayonnement de joie! Les objets eux-mêmes n'échappent pas à cette ferveur; je sens le discret appel qu'ils me jettent; eux aussi ont besoin d'être réchauffés et ranimés comme les enfants malades. Croyez-vous que le vieux coffret familial quand on lui confie des lettres d'amour n'ait pas une vie nouvelle, plus dense et plus émue, que lorsque bâillant et vide, il ne contenait qu'une mourante odeur de désuétude?

« Mais ces choses, Irène, je ne les sais que depuis votre entrée dans ma vie. Je les éprouvais autrefois d'une façon confuse et embryonnaire; ces sentiments et mille autres qui leur ressemblent n'avaient pas encore brisé leur gangue. Ils végétaient en moi comme des plantes qu'on n'arrose plus. M'ayant appris à connaître le véritable amour, vous m'avez en même temps révélé qu'il pouvait devenir universel. Mes souffrances ont cessé d'être mesquines et de refléter l'aigre visage de mon

amour-propre froissé. J'ai acquis le pouvoir de m'oublier auprès de tout. Si je peux aimer tant d'êtres et tant de choses, Irène, c'est que je les aime en vous. »

XIII

— Avez-vous vu Berquin depuis son retour de Rome?

— J'ai dîné avec lui avant-hier chez la duchesse de Ratisbonne. Il m'a raconté des choses curieuses ; il croit au prochain avènement du bolchevisme en Italie. Il se trompe rarement, vous savez ; il a prévu la guerre avant tout le monde : il est vrai que ce n'était pas avec l'Allemagne.

— C'est une petite erreur, en effet.

— En Italie, m'a-t-il dit, tout le clergé rural est révolutionnaire, les juifs se multiplient, il commence à se faire une singulière union entre eux et les prêtres de la campagne, vers un but communiste. Berquin n'augure rien de bon de tout cela.

— Moi non plus, mais je ne crois pas à ses prophéties.

Les deux hommes causaient assez haut dans un coin du salon. Jérôme, qui s'ennuyait, les entendait sans écouter leurs propos, mais le mot de Rome l'arracha à sa distraction. Il les connaissait d'ailleurs l'un et l'autre : le premier, Lancelot du Lac, ministre plénipotentiaire en disponibilité, était ce diplomate de grand style, hardi dans ses vues et subtil dans ses propos, qui avait failli nous brouiller avec le Val d'Andorre. L'autre, le comte Louis de Saint-Laurent, un homme du monde, qui poussait jusqu'au génie l'automatisme apparent des gens du monde ; d'ailleurs si bien élevé, que s'il eût été capturé par des anthropophages, au moment de leur servir de rôti, il se fût excusé auprès d'eux de ne plus être assez tendre.

Lady Godwin, de passage à Paris, donnait au Ritz une grande fête. Ni-

nette dansait ; Jérôme, après avoir échangé des propos oiseux avec diverses célébrités des deux mondes, réfléchissait à l'article qu'il aurait à écrire le lendemain.

— Berquin a-t-il vu la princesse Rezzovitch?

— Souvent.

Jérôme se rapprocha. Il avait deviné, dès le début de la conversation, que les deux hommes finiraient par parler d'elle et il était inquiet à l'avance, de ce qu'ils en diraient.

— Il paraît qu'elle a beaucoup souffert de sa rupture avec Jourdanne, disait très haut Lancelot du Lac, avec le mépris qu'ont les gens du monde pour les êtres dont ils parlent et pour ceux qui pourraient les entendre en parler.

— N'allez pas me dire qu'elle l'aimait !

— Berquin affirme que oui.

— Cela ressemble à sa prophétie au sujet de la guerre. Je peux bien admettre, à la réflexion, que l'Italie soit à la veille

d'une révolution communiste, mais non pas qu'Irène ait été amoureuse de Jourdanne.

— Pourquoi?

— Voyons, mon cher... Mais elle n'a aimé personne. Elle n'aurait certainement pas commencé par cette marionnette !

— Pourquoi n'aimerait-on pas les marionnettes, quand on n'aime pas les hommes?

— J'étais très lié avec elle, lorsqu'elle était la maîtresse de Manrique, et j'ai suivi d'assez près leur rupture. C'est une assez vilaine personne, vous savez? Oh ! intelligente, je ne le nie pas, même assez belle. Et...

Il se pencha à l'oreille de Lancelot du Lac et lui parla tout bas. Parseval n'entendit pas, mais il devina et rougit. Saint-Laurent reprit plus haut :

— Manrique avait tout à fait perdu la tête, mais c'est quand même lui qui a rompu. Il a appris que la Rezzovitch le trompait avec Moutfellah-Bey, un

Égyptien millionnaire, mais très vieux, très sale et d'une immense laideur.

— Je me demande souvent ce que deviendrait aujourd'hui l'amour, si l'argent ne le soutenait pas.

— Oui, on n'a plus affaire qu'à des liaisons consolidées, fit Saint-Laurent entre haut et bas. Puis il reprit : « Je sais de source certaine que plusieurs hommes l'ont entretenue, et cependant peut-être n'aime-t-elle pas l'argent. Pendant la guerre, elle a donné des sommes considérables pour l'entretien d'un hôpital. Dans certaines circonstances, je l'ai vue très désintéressée, mais le luxe lui est nécessaire. On a même dit qu'elle a fait de l'espionnage au profit des empires centraux. »

— Où était-elle pendant la guerre?

— En Suisse, où elle voyait beaucoup d'Anglais et de Français et bien d'autres hommes encore. Il y a eu une singulière histoire de documents dérobés à un diplomate italien, dans un hôtel de Berne où elle habitait, mais

ce ne sont là que des soupçons, on ne sait rien de positif. En tout cas, je la crois incapable d'un acte spontané. Elle est plus équivoque et plus retorse encore que son mari.

— Jourdanne l'a-t-il aimée?

— Je n'ai jamais vu Jourdanne amoureux plus de trois jours par mois, mais ces trois jours-là de n'importe qui et avec la même fureur. Le reste du temps, il pense à son métier, à sa collection d'autographes et à son porto.

— Savez-vous qu'il a acheté une lettre de Nelson à lady Hamilton où Nelson se moque de la réception que William Beckford avait donnée en leur honneur à Fonthill Abbey? Il y a même dans la lettre deux ou trois allusions politiques auxquelles Jourdanne n'a rien compris.

— En d'autres temps, Irène Rezzovitch aurait pu être une lady Hamilton.

— Je ne crois pas, dit sèchement Saint-Laurent, elle n'a pas une envergure suffisante pour jouer un pareil rôle.

A ce moment, la conversation s'égara sur un autre sujet. Jérôme éternua, un courant d'air glacé le frappait depuis quelques minutes. Le comte de Saint-Laurent et Lancelot du Lac le regardèrent, il s'esquiva.

La soirée de lady Godwin se couvrait à ses yeux d'une fine couche d'ennui ; il chercha sa femme pour lui dire qu'il avait la migraine et qu'il rentrait sans l'attendre. Il la découvrit dans un salon où un Russe vêtu d'une blouse lâche et molle dansait autour d'une rieuse fille blonde qui agitait un mouchoir rouge. Ninette parlait avec animation à Honoré Jourdanne, elle se tut avec affectation quand il s'approcha d'elle. Elle lui dit que Jourdanne la reconduirait.

La place Vendôme, à demi déserte, développait avec ampleur des façades régulières, sous un ciel semé à la fois d'abeilles et de fleurs de lys.

Jérôme s'assit dans un fauteuil, devant son bureau, et regarda distraitement son encrier, son porte-plume,

une lettre commencée. Il était comme un voyageur qui a fait un pèlerinage dans un lieu saint afin de voir un miracle et qui n'a pas vu de miracle. Il éprouvait une grande fatigue physique et morale, il cherchait à comprendre les motifs de cette fatigue inattendue et il ne les trouvait pas. Que lui importait la conduite privée de la comtesse Rezzovitch qu'il n'aimait en somme pas et qu'il ne reverrait jamais? Mais il avait besoin de croire en un être humain et il avait cru en Irène.

La vie était décidément trop triste si personne n'échappait aux démons de la sottise et de la médiocrité. Une Irène romanesque lui était nécessaire, il ne pouvait admettre une Irène calculatrice et cupide.

— Honoré sait-il tout cela?

Mais Jourdanne ne s'en souciait guère. Il avait demandé son plaisir au beau corps de la comtesse Rezzovitch et il se moquait du reste. Ces racontars

n'avaient peut-être d'ailleurs aucun fondement, mais Parseval était ainsi fait qu'incapable de juger mal quelqu'un, il accordait aux pires calomnies une foi aveugle. Cet observateur cynique et narquois avait un désir éperdu de pureté : aussi le croyait-on pessimiste. Tout sceptique suppose d'abord un ingénu.

Cette soirée se prolongeait comme une soirée d'été. De rares voitures bousculaient le silence autour de Saint-Germain-des-Prés. La devanture de fer du café des Deux-Magots s'abattit comme un couperet de guillotine. Jérôme monta sur le balcon : Irène s'était appuyée à cette rampe et avait récité des vers de Shelley. Il répéta : *And forget me...* Il avait envie de demander pardon à l'ombre de Shelley. Pourquoi? Il l'ignorait. Il se demandait si la comtesse Rezzovitch allait parfois à Rome au cimetière des Anglais visiter la sépulture du poète. Était-il possible qu'elle le fît et que Moutfellah-Bey l'eût entretenue?

— Pourquoi ai-je toujours quinze ans? se dit-il en riant soudain.

Il se rassit à son bureau, et il écrivit les lignes suivantes : « Je ne sais pas ce que vous êtes, Irène, et je ne le saurai jamais. Mais voici ma dernière lettre ; il m'a fallu pour vous écrire quelque chose qui n'existe plus. Adieu, Irène, vous ne saurez jamais tout le bien que vous m'avez fait. »

Dans le secrétaire où il enfermait ses fiches diplomatiques, il ouvrit un tiroir secret. Il contenait une liasse de papiers. Jérôme joignit à la pile le dernier billet, ficela le tout, le cacheta et écrivit au-dessus : « Pour brûler après ma mort. »

XIV

Les arbitres du monde se réunirent à Gênes. Jérôme les suivit. Bien entendu, sa femme refusa de l'accompagner ; elle ne pouvait quitter en une telle saison Paris, disait-elle. Jérôme et Cassot louèrent pour un mois une villa à Sestri Ponente ; petite maison couleur de tan, entourée de trois palmiers. A l'intérieur, on se trouvait dans un îlot Second Empire, inexplicablement conservé : sièges capitonnés, chaises incrustées de burgau, meubles noirs à fleurs peintes et jusqu'à un divan circulaire qui contenait en son milieu une grande fougère. On voyait même sur les murs quelques Garibaldiens, sans doute alors notoires, mais qui ne semblaient plus être là que par un vain souci de couleur locale.

Dès les premiers jours de son installation, Jérôme apprit que la comtesse Rezzovitch était de nouveau à Rome. Aussitôt, la conférence de Gênes se trouva dépouillée à ses yeux de tout attrait. Il laissa Cassot courir à sa guise, interroger l'un, l'autre, nouer des intrigues avec les concierges d'hôtel, avec les liftiers afin d'essayer de savoir ce que pensaient Barthou, Lloyd George ou les délégués des Soviets. Il dépouillait sans scrupules son ami d'une partie de ses renseignements, préférait aller rôder seul dans les ruelles du port ou dans ces jardins publics perdus en plein quartier populaire.

Il aimait l'énorme conque abrupte, rose et grise, au bas de laquelle Gênes se défait comme un collier rompu. Mille maisons multicolores se suspendaient aux pentes, dégringolaient vers les quais, vers les hautes cheminées et les grands mâts du port, confondus dans une buée de soleil acide. Tout cela formait pour lui un grand alphabet

pareil à ceux des enfants où l'A n'a de signification que s'il signifie alligator et Y, de caractère visible, que s'il est suivi de yak. Vieux palais dominant des rues étroites, femmes mélancoliques de Van Dyck qui se fanent dans des salles désolées ; restaurants de poissons abrités par un théâtre ; va-et-vient de la foule sur le Corso, entre cinq et sept heures, tout cela l'émouvait comme de prendre le récepteur d'un téléphone au bout duquel vous attend une femme aimée. Ces images et cent autres lui donnaient à la fois le désir et l'appréhension de Rome, — qui contenait Irène !

Le soir, dans la petite maison de Sestri Ponente, Cassot racontait à Jérôme les incidents du jour ; il avait surpris les délégués des Soviets dans leur chambre d'hôtel, entre des cuvettes jamais vidées et des peignes traînant à côté des assiettes de sandwichs ; la veille, un des délégués britanniques avait dû être emporté, ivre,

d'une salle de jeu ; on prêtait à Llyod George de grands projets francophobes.

— Oui, oui, disait doucement Parseval, tout cela est assez plaisant... Mais sais-tu qu'à Madagascar, les indigènes croient aux *Kalanaros*? Ce sont des sirènes qui ont des cheveux d'une longueur démesurée et qui habitent des palais invisibles dans les profondeurs du lac Alastra. Les piroguiers et les pêcheurs les redoutent, car elles les entraînent dans leurs retraites lacustres.

— Quel rapport cela a-t-il avec la conférence de Gênes?

— Je veux dire, mon vieil ami, que tout est toujours pareil sous le soleil, que tout recommence de la même façon, que la conférence de Gênes a déjà eu lieu mille fois et que les résultats en sont connus.

— Eh bien, si tu es si bon prophète, dis-moi ce qui en résultera?

— Je vais te le confier, ô tout petit. On décidera de se revoir ailleurs pour

étudier à nouveau les problèmes qui n'ont pas été résolus cette fois-ci, c'est-à-dire tous.

— Tu es fou, ma parole !

— Non, je deviens sage. La sagesse, vois-tu, c'est de se dire une fois pour toutes : « C'est fini. Je ne veux plus être dupe des pièges de chaque journée. »

Honoré Jourdanne vint passer aussi quelques jours à Gênes, mais il vit à peine Parseval qu'il parut éviter. Jérôme attribua cette gêne à sa peur de l'entendre faire quelque allusion à la présence de la comtesse Rezzovitch à Rome. Jourdanne, durant son bref séjour, ne quitta guère Christian Survin, le directeur de *l'Aube*, à la fois mage, musicien, journaliste et gastronome célèbre, avec lequel il explora minutieusement tous les restaurants du pays, à la recherche d'un *minestrone* parfait ou d'un Chianti vraiment parfumé à la violette. Cependant Jérôme et Cassot les accompagnèrent deux ou trois fois.

Survin s'abandonnait aux mille inventions d'une imagination énorme, bouffonne et cabriolante qui ne quittait la métaphysique que pour tomber dans une obscénité truculente. Mais Jourdanne demeurait profondément triste.

Les articles de Parseval parurent faibles au redoutable M. Varangevot qui lui télégraphia de sévères admonestations. Jérôme résolut de faire un coup d'éclat. Il avait connu à Oxford le frère de la secrétaire de Lloyd George ; il se servit de cette relation pour obtenir une entrevue avec l'homme d'État. Il téléphona à M. Varangevot cette importante nouvelle ; cela le calma. D'ailleurs, momentanément repris par son métier, Parseval était curieux de voir de près le terrible Gallois.

Il se rendit, un matin, à sa villa. La conférence allait bientôt finir. Le ciel était bleu comme il ne l'est que sur les affiches de tourisme. Les palmiers se succédaient entre les maisons de papier peint. On chantait dans les *tratto-*

rias. Tout était léger comme aux premières heures du monde.

Une secrétaire affable conduisit Jérôme à travers un jardin fleuri. Au milieu, une tente à raies roses était dressée. Un homme surgit au-dessous, robuste, ayant une belle face carrée dont la blancheur évoquait à la fois la graisse et le marbre ; de grandes mèches de cheveux d'argent l'encadraient. L'œil était clair, étincelant d'intelligence ; on y sentait à la fois l'orgueil de la supériorité, la pénétration d'esprit, le sarcasme, la certitude de dominer son interlocuteur quel qu'il fût, le désir presque inconscient de rouler son adversaire, enfin, une sorte de joie diabolique et de force tranquille.

Llyod George fit quelques pas vers Jérôme et lui dit sur un ton miplaisant, mi-faussement fâché :

— Après ce qui vient de se passer à Gênes, je me demande s'il y aura désormais un seul Français qui veuille encore me serrer la main !

XV

Il faisait clair. La conférence de Gênes était finie. Assis sur le bras d'un fauteuil, Jérôme regardait Jean-Pierre Cassot faire ses malles. Affairé, les cheveux en désordre, il mettait en ordre les piles de chaussettes, les piles de mouchoirs. Le regard involontairement narquois que Jérôme promenait sur lui l'agaçait.

— Pourquoi prends-tu cet air supérieur? Tu ne rentres pas à Paris?

Rentrer à Paris! Jérôme alla à la fenêtre, regarda le ciel profond. Ce ciel, les palmiers, les façades d'ocre des maisons, les linges pendus aux fenêtres, autant de stations, dont chacune poussait sa pensée vers la suivante, et la dernière, c'était Rome. Pendant un mois, il avait vécu dans une agitation

incroyable, à la fois heureux et angoissé. Quelque chose d'extraordinaire l'attendait à chaque tournant de sa journée, mais quoi? La présence si proche de Rome suffisait-elle à créer cette angoisse de bonheur?

Il était malade de désir. Par moment, il tâtait son pouls et constatait qu'il avait la fièvre. Rome lui était aussi nécessaire qu'une source à la caravane assoiffée. Depuis son arrivée à Gênes, il y avait en lui plusieurs Jérôme qui s'interpellaient mutuellement, qui s'arrachaient brutalement la parole, comme s'il s'agissait de contraindre au silence un invisible interlocuteur. Cet autre triomphait maintenant. Oui, il irait à Rome, il verrait Irène Rezzovitch. Il savait à quel hôtel elle descendait toujours...

— Eh bien, tu ne réponds pas? A quoi penses-tu?

— Je te laisse rentrer seul. Varangevot m'a demandé d'aller interviewer Nitti. J'ai reçu la dépêche ce matin.

— Tu es un joli lâcheur ! Ne pouvais-tu pas me prévenir?

— Service ! Service ! dit Jérôme en écartant les mains.

Il n'avait reçu aucune dépêche ; il avait pris lui-même l'initiative de cette interwiew ; et le terrible M. Varangevot ne l'avait pas désapprouvé. Quant à Ninette, elle ne danserait pas une heure de moins parce que son retour était retardé.

Ils partirent l'un et l'autre le même jour. Jérôme n'avait pas revu Rome depuis son mariage. Il allait vers une ville inconnue ; une ville moins rude, moins austère. Ses souvenirs, à mesure que le train roulait, revenaient docilement à lui, mais il s'aperçut soudain qu'ils n'étaient plus les mêmes. Il croyait, songeant au Colisée, revoir une cuvette géante qui tourbillonnait, balayée de soleil, entre des vomitoires échancrés et des crampons de fer ; pas du tout, il apercevait un pinceau de lune peignant en fantôme une jeune Anglaise,

surgie à minuit, et riante, sous une voûte démesurée ; il supposait, assis à sa base, avoir admiré l'arc de Constantin et ses frises triomphales, alors qu'il avait simplement suivi de l'œil un papillon de couleur canari qui l'amusait par son vagabondage. Ainsi notre mémoire elle-même est infidèle ; elle se modèle sur notre humeur du jour et lui apporte ce que celle-ci désire. Que de trahisons dans notre propre cœur !

La grande plaine dévastée apparut, qui, parfois, incline vers la mer un bout de plage grelottante ; le ciel était un autre ciel que celui des contrées voisines ; plus vaste, sans doute plus sonore, un ciel de métal où le vol d'un aigle eût éveillé, prolongé un roulement de gong. A cette heure déclinante, il jaunissait tristement sur ses bords, mais n'en conservait pas moins en son centre son armature de bouclier.

Jérôme descendit dans un hôtel voisïn de la gare, puis son dîner vite absorbé, s'élança aussitôt dehors. Il

retrouvait avec plaisir ce grand air provincial de Rome qui s'accorde si bien aux façades jaunes. A Paris, les passants sont si différents les uns des autres qu'ils finissent par ne plus avoir le moindre trait commun. Mais à Rome, les visages ont encore entre eux une certaine parenté ; le cardinal diffère moins du modèle accroupi devant la *Barcaccia* qu'un bourgeois du Marais d'un bourgeois du boulevard Péreire. Cela donne à Rome une atmosphère familiale qui contribue autant que les cyprès du Palatin ou la couleur orangée du Château Saint-Ange, à vous en rendre le séjour aimable.

Errant de-ci, de-là, il finit par aboutir au Monte-Cavallo. Un bruit furieux d'eaux et de chevaux irrités emplissait l'espace désert ; la danse de l'écume propageait le tremblement dont elle était bouillonnante. Les yeux pleins de cette vibration, Jérôme regardait, d'une basse rampe, onduler doucement devant lui des quartiers énormes dont la pleine

nuit n'éteignait pas l'ardente couleur.

Mais moins que la ville, Jérôme regardait en soi. Son calme l'étonnait. Il se trouvait dans un état presque inconnu de disponibilité merveilleuse, d'attente sans appréhension. Il lui était devenu presque indifférent de revoir ou non la comtesse Rezzovitch ; cependant Irène seule lui inspirait cette sécurité.

L'irritation que lui causait Ninette, en s'opposant à cette paix intérieure, contraignait et gauchissait son caractère. Seul, il retrouvait cette perméabilité à laquelle il devait de conserver une jeunesse spirituelle. Des larmes de joie, à cette heure, lui venaient presque aux yeux, mais qui prenaient leur source au plus secret de son être, dans son abandon total au monde extérieur, dans son refus de le contrecarrer. Il ne résistait plus, il ne tendait pas ses nerfs pour contrôler ce qui se passait en lui, pour poser des conclusions. Ce noyau central, qui est l'homme et par quoi il est attaché à sa mauvaise conscience,

il le rompait enfin pour laisser fondre en lui sa substantificque amande.

Le lendemain, vers deux heures, il se rendit à l'hôtel Pomona. Mais le portier lui répondit que Mme la comtesse Rezzovitch avait quitté Rome depuis deux semaines pour se rendre chez sa belle-sœur, près de Zara.

Mais Jérôme était si heureux que cette déconvenue ne réussit pas à entamer son bonheur. L'après-midi était molle, un peu chaude. L'hôtel Pomona est situé aux portes du Pincio. Il franchit la voûte de ruines jaunes qui l'en séparait. Les pins étaient poussiéreux, le terrain, inégal. Il marchait sans hâte et sans fatigue, comme sur ces champs d'asphodèles où se presse la troupe délicate des morts satisfaits. Il erra dans les jardins Borghèse ; au-dessus des pavillons couplés, devant un bassin où gémit une chimère, de grandes cages légères cambraient leurs lignes courbes ; on rêvait d'y enfermer le Phénix, l'oiseau Roc. On entendait les roulements

courts des lions. Cet ensemble était fait pour Irène : pourquoi n'était-elle pas là?

Jérôme n'avait plus de raison de rester à Rome : cependant il retarda d'un jour son départ pour aller à Tivoli.

Au cours de sa première conversation avec Irène, chez Honoré Jourdanne, elle lui dit que cet endroit était un de ceux qu'elle préférait. Il n'y allait pas dans un dessein fétichiste, mais pour essayer de comprendre sur place les motifs de cette préférence et se rapprocher ainsi de l'âme secrète d'Iréne qu'il connaissait si mal.

Après le déjeuner, il se porta jusqu'au temple de la Sibylle. Sur les dalles branlantes, au pied des pures colonnes, un paon vite offensé traînait dans la poussière sa traîne de regards ; le murmure du pin répétait peut-être les dernières improvisations de la Pythie, livrée à ses dictées inconscientes. Il regardait la petite ville enjamber avec ses cam-

paniles des étages de maisons et descendre vers le grand orgue des eaux jaillissantes. Les artères tranchées du sol dégorgaient à gros bouillons leur sève d'or ; elles fusaient par longues nattes et, furieuses de leur compression, unies comme les muscles d'un membre, dans la vapeur qui s'envolait d'elles, les cascades s'écroulaient. Jérôme ne savait plus s'il était revenu à Rome pour Irène ou pour elles, tant elles lui donnaient de joie.

Il se souvint d'une page de son cher *Titan* dans laquelle Albano, Linda et Julienne, réunis par l'amour, devant les cascades de Tivoli, s'abandonnaient à la plus fiévreuse exaltation. Comme il les enviait ! S'il était venu ici avec Irène, ils auraient échangé sans doute des propos subtils et ironiques, mais rien qui eût fait à leur âme cette bienfaisante saignée dont elle a toujours besoin. Il pensa aussi à la dernière promenade de Mme de Beaumont mourante avec Chateaubriand. Regardant les cas-

cades, elle s'était laissée retomber en arrière dans sa calèche, murmurant : « Il faut laisser tomber les flots ! » Jérôme se souvint tout à coup qu'elle n'avait pas prononcé cette parole ici, mais devant les eaux de Terni.

Rentré à Rome, il fit une dernière promenade avec un ennui grandissant. Rome ne lui donnait plus ces leçons d'histoire, d'art, d'archéologie qu'elle prodigue avec quelque pédanterie. Que lui importaient l'architecture, la numismatique ! Il voulait que les pierres fussent sensibles ; que les tritons, les adolescents, les tortues, les éléphants des fontaines, les palmiers de San-Pietro-In-Montorio lui parlassent d'une femme ; que les Niobides, les Daphné et les Proserpine des musées eussent des nerfs pour souffrir, des cordes vocales pour crier. Il avait affaire à une machinerie merveilleuse, elle était parfaite, mais la même pour tous. Un être humain seul vous émeut parce qu'il n'appartient qu'à vous dans le temps où vous

obtenez quelque chose de lui : il est à la fois nu et indéchiffrable ; il est sans catalogue, sans guide, sans classement. Que cette humilité est donc touchante ! Nous ne pouvons vivre avec l'inanimé. Mais n'y avait-il pas aussi dans Irène quelque chose de cette majesté anonyme, de cette égalité protocolaire? Ce voyage à la ville qu'elle préférait éloignait Jérôme d'elle au lieu de l'en rapprocher. Il voyait trop par quoi elle était inaccessible. Du moins, il allait retrouver Ninette, mais Ninette ne l'était pas assez. Il y a peut-être quelque chose d'intermédiaire entre le Colisée et le *Bœuf sur le toit.*

Et Jérôme reprit le train : un wagon, un paquebot, un dortoir, une infirmerie, une cagna de tranchée, oui, voilà ses vrais logements. En attendant le dernier de tous, celui dont la mesure est prise sur vous-même avec un vrai mètre de charpentier.

XVI

Oppressé et alourdi par sa nuit de travail, Jérôme ne s'éveillait que très lentement. Un bruit, dont il n'avait pas eu même perception, l'arrachait-il soudain au sommeil, — il avait l'impression de nombreuses déchirures qui se faisaient entre les éléments compacts de sa personnalité ; ces déchirures avaient lieu dans divers endroits de son cerveau, il en souffrait comme de blessures véritables menaçant son être le plus intime. Suspendu au seuil du réveil, il vacillait encore. Peu à peu, les blessures se cicatrisaient ; une sorte de langueur envahissait de nouveau ses membres que la chaleur du sommeil baignait dans un bain-marie. Son esprit se détendait, quelque chose descendait de son front à ses membres, qui en

effaçait les plis pénibles et noyait ces mille consciences qui tressaillent en notre pensée ; il recommençait de somnoler, et les images se formaient en lui, plus lumineuses et plus évidentes que celles de la nuit, participant à cette grande vie diurne qui donne aux choses un sens limité et circonscrit. Il les voyait sans y croire, étonné de la rapidité de leurs métamorphoses ; elles ne s'ordonnaient pas comme les rêves nocturnes, mais se succédaient en feuillets d'album, dénuées d'émotion comme des images réelles. Il savait qu'il se rendormait et s'en réjouissait, il se disait que nulle présence humaine ne le ravirait à ce repos divin. Les images couraient plus lentement, leurs contours se précisaient davantage. Jérôme était moins sûr de leur irréalité... Tout à coup, un bruit nouveau ; et les cicatrices de ses blessures s'ouvrirent dans un dernier cri de souffrance, il voyait le jour brutal s'installer devant lui et qui jetait sous ses paupières une pierraille d'argent.

Certain matin, avant de se réveiller tout à fait, il aperçut le visage de la comtesse Rezzovitch tout près du sien ; elle se détachait sur des linéaments avec ces phosphorescences qui sillonnent le fond de la pensée inerte et que l'esprit humain examine tout en reconnaissant qu'elles n'ont pas assez de consistance pour qu'il les puisse vraiment reconstituer. Aussitôt après, il distingua une porte de jardin entre deux piliers surmontés par des boules moussues. Il devina qu'il s'agissait de Rome et, comme il prononçait ce nom, le drap limoneux du Tibre obscur fut tiré devant lui. Mais voici de nouveau le visage d'Irène, il regarde le battement de ses cils veloutés, et aussitôt après, sur le tronc rose et perlé d'un pin, le battement pareil d'un de ces papillons noirs et blancs, qui semblent trouver une volupté inexprimable à tenir ensuite bien jointes et immobiles leurs ailes funèbres.

Mais une voix extraordinairement bruyante frappa ses oreilles :

— Tu ne te réveilleras donc pas, aujourd'hui?

Ninette, en pyjama blanc rayé de vert, se tenait entre la lumière et lui.

— Savais-tu qu'elle fût morte?

— Mais qui?

— Je t'ai déjà dit que la comtesse Rezzovitch était morte, tu ne m'as donc pas écoutée !

Jérôme est arraché brutalement à cet état passif où il entendait mollement des choses sans les enregistrer ; il s'éveille à cette impression de catastrophe que l'on a dans certains songes et que l'on accompagne de cette pensée consolatrice : « Heureusement que je rêve. » Il se dit : « Je dors encore, » mais il doute maintenant de son sommeil.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai lu dans *le Figaro*.

Il voit un grand journal en berne au-dessus de son lit, il s'abandonne à son oreiller.

— Honoré avait-il rompu avec elle depuis longtemps?

— Je ne sais pas, tais-toi, laisse-moi dormir.

Le Scapin qui le torture quitte la chambre. Il semble à Jérôme qu'il tombe en lui-même avec la terreur de ce qu'il va y trouver. Rien qui ressemble à une douleur physique, mais une sorte d'anéantissement. Un immense désir de ne plus se lever, de ne plus souffrir, de ne plus penser. Toutes les routes fermées. Depuis trois ans, il ne vit que pour revoir Irène Rezzovitch ; désormais il n'est plus question pour lui que de végéter. Il ne s'est jamais demandé expressément ce qu'il attendait d'Irène ; il le sait maintenant : une raison de durer, le but vers lequel s'épuise le coureur.

« Irène morte, Irène morte, » répète-t-il comme pour s'assurer que la signification de ces syllabes est toujours conforme à la première émotion qu'il en a eue.

On croit difficilement à la mort des êtres que l'on ne voit jamais ; Jérôme

s'étonne de ne pas souffrir davantage, mais en même temps ; il se sent étreint par une telle tristesse qu'il ne se souvient pas d'en avoir éprouvé une pareille. « Maintenant, dit-il, tout est inutile. » Il pense soudain que Ninette l'exaspérera tout le jour par ses questions, ses réflexions, ses billevesées. Il prend son bain en hâte, s'habille rapidement, court à *l'Égalité* annoncer à son secrétaire qu'il sera pris tout le jour loin de Paris et va passer sa journée dans les bois de Saint-Cloud, où il s'abandonne aux fureurs muettes, aux explosions et aux fatigues de son chagrin.

XVII

Trois jours après, en sortant du ministère des Affaires étrangères, Jean-Pierre Cassot déclara à Parseval :

— Jourdanne devient de plus en plus impossible. Hier, je l'ai rencontré dans l'escalier et j'ai voulu lui dire quelques mots au sujet de la mort de la comtesse Rezzovitch. Sais-tu ce qu'il m'a répondu? « Mon cher, je suis touché de votre sollicitude, mais je serais un imposteur en l'acceptant. Ce n'est pas la comtesse Tivadar Rezzovitch qui est morte, mais sa belle-sœur. » Et cela... sur un ton...

Mais Jérôme interrompait brutalement son ami :

— Comment? Ce n'est pas Irène Rezzovitch qui est morte?

— Il paraît. Du moins, c'est ce que dit Jourdanne.

L'exaltation de bonheur qui venait de s'emparer de Jérôme était aussi profonde, aussi dissociatrice qu'une angoisse. Mille liens se brisaient en lui, qui contenaient dans leurs compartiments divers les éléments bien en ordre de sa personnalité. Il y avait dans sa poitrine un feu central, qui projetait des ondes dans tous ses membres. Il se souvint d'une nuit de sa vingtième année, d'une nuit d'amour rêvé, où ivre de la vodka de la lune il avait embrassé en pleurant un peuplier de la Loire. S'il revoyait en ce moment ce peuplier-là... Mais cette dernière nouvelle était-elle vraie?

Il quitta brusquement Cassot, le laissa prendre un taxi, revint en arrière et courut rue de Constantine. Qui consulter? A quelle porte frapper? Le hasard le servit ; il croisa dans la cour un jeune attaché qui avait passé trois ans à Rome.

— Il paraît, en effet, dit celui-ci, que la nouvelle était fausse. Les deux

belles-sœurs ont été assez gravement malades en même temps ; on a dû les confondre.

Jamais jour si beau n'a brillé sur Paris. Jérôme remonte lentement le quai, au bord de la Seine. Une lumière de diamant pilé enveloppe la ville ; elle a de telles délicatesses que sur la place de la Concorde les palais de Gabriel palpitent comme des rameaux, comme des chairs. Le monde entier vibre à la façon des molécules dans un rayon de soleil. Ou plutôt l'émotion qui bouleverse Jérôme met devant ses yeux un tremblement de bonheur. Mais pourquoi, si Irène Rezzovitch lui est à ce point nécessaire, n'a-t-il rien fait depuis trois ans pour la revoir? Cette résignation lui paraît soudain incompréhensible. Cependant, au fond, tout au fond de lui-même, il sait bien que ce n'est pas de la résignation ; il n'ignore point qu'il a créé à la longue une Irène Rezzovitch qui ne ressemble plus à la vraie et il

redoute de confronter les deux images.

Quelle absurdité ! se dit-il en marchant. Ne suis-je pas assez grand garçon pour affronter la réalité? D'ailleurs comment parler ici de réalité? J'ai rencontré une femme chez laquelle j'ai trouvé réunies quelques-unes des particularités qui séduisent le plus mon imagination. J'ai pu développer ces particularités au détriment de ses autres traits de caractère, mais elles n'existent pas moins. La vie stupide que je traîne auprès de Ninette m'a conduit à me forger du souvenir de cette femme une compensation idéale, à la façon d'un boiteux qui se consolerait de son infirmité en ne lisant que Plutarque. Mais le moi de cet estropié est fait de sa boiterie aussi bien que de son admiration pour les *Vies des hommes illustres*. Où serait sa vérité, à lui, sinon dans cette recherche d'un niveau? Si j'étais l'amant d'Irène, je n'aurais pas le même besoin d'elle, non par saturation, mais parce qu'elle ne formerait

plus ce remède à une carence. Et si maintenant je vais à Zagreb, ce ne sera nullement à la façon d'un enfant qui croit dans l'absolu de certains êtres, mais pour retrouver un certain plaisir de sentir qui me manque ici.

Le diable, c'était de trouver un prétexte à s'en aller en Yougoslavie. « Il faudrait inventer quelque alarme, imaginer un flirt secret entre la Yougoslavie et l'Italie, interroger là-dessus un homme d'État, un diplomate : peut-être Rezzovitch lui-même... »

Il s'arrêta au premier café venu, consulta l'horaire des trains. Chaque colonne parcourue le rapprochait de Zagreb. Mais que dirait Ninette de ce voyage? Qu'en dirait M. Varangevot? Ah ! qu'importait à Jérôme ! Il se séparerait au besoin de sa femme, il donnerait sa démission de directeur politique de *l'Égalité*. La nouvelle de cette mort l'avait éclairé sur soi-même ; il savait enfin ce qu'il attendait de lui et des autres.

Mais sa joie fut de courte durée. *Le Figaro* annonçait le lendemain que le démenti donné à son information touchant le décès de la comtesse Rezzovitch était malheureusement inexact et que, s'il était vrai que la belle-sœur de l'ancien ministre fût gravement malade encore, c'était cependant sa femme qui avait succombé.

Jean-Pierre Cassot, l'attaché à l'ambassade de Rome, Jourdanne lui-même, de sa voix blanche et glacée, confirmèrent *le Figaro*.

La seconde douleur de Parseval fut plus vive que la première, comme si celle-ci eût déjà contenu quelque élément d'incrédulité dont celle-là était entièrement dépourvue. C'était en quelque sorte la vie imaginaire d'Irène, la vie qu'elle menait dans la pensée de Jérôme qui avait cessé d'abord ; maintenant c'était sa vie physique, la vie qu'elle avait pour tous et non plus seulement pour lui.

Alors commença à se former dans

l'âme de Jérôme un état singulier ; la mort d'Irène ne pouvait lui apporter une de ces souffrances intolérables, presque aussi physiques que morales, que nous inflige la perte de ceux que nous aimons et qui sont mêlés à nos actes. La disparition d'un être qu'il avait rencontré trois fois et qui avait pris dans sa destinée la place d'un mythe ne risquait guère de lui causer un tel déchirement ; mais le vide laissé par l'évasion d'un mythe crée un désespoir d'une autre sorte, mais cruel aussi.

La certitude qu'Irène reviendrait un jour et qu'elle disperserait ennuis et mécomptes l'avait longtemps aidé. Cette croyance était aussi puérile que celle de l'Indien Aymara qui fabrique des salamandres de terre cuite et les place sur une colline pour attirer la pluie, mais elle avait une source analogue. Le civilisé vit comme le primitif de croyances magiques ; seulement la magie n'est pas la même.

Dépouillé d'Irène, Jérôme se trouva dépossédé de ces éléments de lui-même qui accouraient à son appel, comme la limaille de fer autour de l'aimant et qui portait les parties les plus exaltées de son âme. De même qu'un homme n'est jamais plus fidèle à la pensée des femmes qu'il a aimées précédemment que dans le début d'un nouvel amour et que le vieillard, en renonçant à la vie affective, oublie définitivement ses anciennes passions, Jérôme, en perdant Irène, laissait tomber de lui les ombres charmantes qui avaient accompagné sa jeunesse : les amazones d'Iéna comme les saintes de Sienne, Minna comme Mlle de Maupin. Il ne jouait plus avec ces images, avec ses sentiments ; il devenait pareil au jongleur qui a échangé contre un vieux veston ses verroteries de dieu pour enfant, qui a rangé dans une boîte ses belles boules rouges et vertes et soufflé sur ses torches. Et il lui restait Ninette chaque jour plus frivole et plus aigre et son

métier, chaque jour plus monotone. L'Europe stagnait comme lui ; on n'en était plus aux conquêtes de l'avenir, mais aux règlements du passé ; les mornes additions remplaçaient les élégants théorèmes de la diplomatie dans l'espace. Les experts succédaient aux idéologues. Un vent de découragement flottait sur le monde, dont la pestilentielle tiédeur dissolvait Jérôme autant que sa détresse personnelle. Si terrible qu'est la guerre, elle a un certain romanesque ; l'appareil juridique n'en a pas. Séparées de leurs drapeaux, les hampes des différentes nations balançaient au vent de miteuses robes d'avocat et les chancelleries laissaient entendre des bruits de balances. Triste musique pour un homme qui entend dans son cœur gémir un *Dies iræ!*

Pendant plusieurs mois, Jérôme s'enfonça dans une sorte de maussaderie taciturne, dont nul ne réussissait à le sortir. Il n'aimait rien, ni personne. Il avait pris en grippe Honoré Jour-

danne et pour ne plus être exposé à l'y rencontrer, il désertait la Bodega. Il l'avait remplacée par la boutique de Cintra qui aligne ses petits tonneaux dans l'ombre que lui fait le cheval d'Édouard VII. Il passait là de longues heures méditatives, grignotant des galettes au chester, humant et buvant son xérès ou son porto. Prenant des notes pour quelque article, regardant entrer et sortir des hommes brutaux, des femmes mécaniques, des chiens savants, il s'engourdissait peu à peu dans une sorte de paresse. Quand il faisait un mouvement, il était bien rare que cela ne réveillât pas un souvenir pénible ; il s'efforçait de maintenir en lui une heureuse torpeur. Bientôt une légère fantasmagorie finissait par s'animer devant ses yeux ; des paysages venaient à son secours. Il essayait alors de penser à Irène comme si elle était vivante, mais cette conjuration réussissait rarement. L'imagination n'obéit pas à la volonté. Et Jérôme avait passé l'âge de se jouer

un rôle flatteur dans un film sentimental. Il cherchait des états de conscience et non des pages d'album. Quand il arrivait à les réaliser, il y retrouvait le souvenir d'Irène, mais comme on trouve dans la cellulose d'une fougère l'eau absorbée par sa racine. C'était une certaine couleur diffuse qui nuançait délicatement ses abstractions et lui donnait l'illusion d'une vie affective intense. Ainsi il apaisait sa tristesse et la galvanisait en même temps ; elle lui était devenue nécessaire, elle luttait contre l'impression pénible que lui donnait sa vie ; il sentait moins son vide puisqu'il arrivait à en souffrir. Son chagrin le distrayait de son chagrin.

Ninette s'irritait souvent de ses silences, de ses bouderies, de ses brusques colères. Elle le fuyait autant qu'elle le pouvait et se plaignait amèrement de lui à tous les échos. Quelquefois l'un d'eux revenait à Jérôme et lui laissait, en se dérobant, un petit serpent dans le cœur.

— Peux-tu me dire enfin, lui demandait-elle, la cause de ta maussaderie?

— Ta présence, lui répondit-il un soir.

XVIII

Quelques mois après, Jérôme, mécontent d'un article qu'il avait commencé pour un magazine américain, en déchira les premières pages qu'il jeta dans la corbeille à papiers. Mais le lendemain, au moment de se remettre au travail, il lui parut que celui-ci n'était pas aussi médiocre qu'il le supposait. Il vida la corbeille sur le bureau et chercha les débris de son article. Comme il les triait, il reconnut sur un morceau déchiré l'écriture de Jourdanne ; Jourdanne ne lui écrivait jamais ; il lut le bout de phrase suivant : « *...drai à quatre...* » Il eut à la fois le sentiment d'une catastrophe et d'une délivrance ; il fouilla avec fureur dans les décombres et amena au grand jour une trentaine de fragments qu'il rassembla et groupa comme

un puzzle. Alors, il lut la lettre suivante :

« Ninette chérie,

« Excuse-moi de t'écrire si tard ; jusqu'au dernier moment, j'ai pu craindre de ne pas être libre demain. Je t'attendrai à quatre heures, chez nous. Mille baisers, ceux que tu préfères. »

Jérôme enferma avec soin les morceaux déchirés dans son portefeuille. Il ne ressentait encore qu'une stupeur morose. L'idée qu'il venait de découvrir quelque chose d'incroyablement bête le harcelait.

« Non, se disait-il, c'est trop idiot. Honoré et Ninette?... Jamais je n'aurais pu imaginer quelque chose d'aussi absurde. »

Il était surtout géné par l'idée que Jourdanne, qui avait possédé un être aussi beau que la comtesse Rezzovitch,

avait pu entreprendre la conquête d'une femme qui lui semblait si peu de chose, si on la comparait à elle. « Je suis sûr, se disait-il, que c'est Ninette qui a commencé. Par snobisme. Honoré est sans grâce, mais il passe pour avoir eu de grands succès de femmes dans le monde. Peut-on imaginer de tels imbéciles ! Je les vois mariés ensemble : les malheureux ! Ah ! ce sera bien fait pour Ninette, si elle souffre à son tour ! »

Il s'avisa alors qu'il souffrait aussi ; d'une autre souffrance que celle qu'il avait éprouvée en apprenant la conduite privée de la comtesse Rezzovitch, d'une souffrance moins cérébrale et plus pénible. Mais il ne souffrait pas dans son amour-propre : Honoré et Ninette lui semblaient si peu faits pour se trouver dans le même lit qu'il éprouvait un sentiment pareil à celui que causent un accident, une grossière erreur de conduite. Il ne leur en voulait pas, car il estimait qu'ils étaient déjà suffisamment punis par ce qu'ils avaient fait.

Mais, soudain, la pensée de la trahison s'imposa à lui, avec l'horreur sacrée qui l'accompagne. Il en fut secoué d'un frisson presque physique dont il trembla tout entier, et il faillit brusquement étrangler de colère. Les actes, les innombrables actes que Ninette avait dû accomplir depuis son départ secret de la place Saint-Germain-des-Prés jusqu'au moment d'écarter ses genoux devant Honoré lui semblaient autant de choses repoussantes, bestiales, incroyablement ignobles. Il ne supposait pas qu'ils eussent agi ainsi parce qu'ils s'aimaient, mais pour le bafouer, le ridiculiser, se moquer de lui. Au plus fort de son indignation, il pensa à Irène, à ce qu'il aurait éprouvé si, l'ayant épousée, il avait eu connaissance d'une tromperie pareille. Alors, horreur et fureur tombèrent. Il comprit qu'il souffrait, en somme, très peu ; il était accablé, désolé, désorienté, mais il ne se jetait pas sur les murs pour s'y rompre la tête, il n'aspirait pas à la

mort des coupables, il ne se disait pas qu'il accepterait tout plutôt que de perdre cette femme.

Bien au contraire, il décidait aussitôt de ne plus revoir Ninette et de divorcer au plus vite. Au commencement, ce serait dur, il le savait, car il l'aimait, il n'avait jamais cessé de l'aimer, mais pas au point cependant de ne pouvoir vivre sans elle. Et il aurait une vie nouvelle, une vie d'abord très triste.

Il regrettait Honoré presque autant que Ninette et il le plaignait malgré lui. Au plus fort de sa colère, il conservait la conviction que Jourdanne était un être exceptionnel, qui valait mieux que le sot mariage dans lequel il allait s'enliser. Et il ne se disait pas que justement son malheur venait d'avoir entretenu Ninette dans cette illusion qu'elle avait partagée.

Il mit quelques vêtements dans une valise et il alla s'installer à l'hôtel Voltaire, d'où il écrivit à Ninette une lettre sans en-tête. Il l'écrivit d'ailleurs au

courant de la plume et sans beaucoup y réfléchir.

« J'ai dû chercher un article dans la corbeille à papiers, Ninette : j'ai eu tort. J'ai trouvé la dernière lettre que Jourdanne vous a écrite. Je n'ai rien à ajouter : à quoi bon? Je vous épargne les phrases. Allez demain chez un avoué, je vous donnerai le nom du mien. Je ferai ce que vous voudrez ; je ne vous demande que de ne plus vous voir... Jamais !... Mais cela... Pardon, je vous ai dit que je ne ferais aucune phrase. Adieu. Quand vous aurez quitté la place Saint-Germain-des-Prés, je vous demande de me le faire savoir au plus tôt, afin que je puisse y rentrer. Car j'aurai besoin de mes livres. Adieu. »

Huit jours après, Ninette déménageait et s'installait chez une tante qui habitait Évreux. Jérôme sut par des camarades que Jourdanne se réjouissait peu de l'aventure ; Parseval avait

appris sa liaison à la veille de la rupture. Le tapage fait autour du divorce par Ninette elle-même, les Sicerton, les Cassot et un grand nombre de comparses ne lui permettait pas d'abandonner Ninette. Il en était réduit à l'épouser. Il enrageait.

XIX

Un mois après la séparation de Parseval et de sa femme, le directeur de *l'Égalité*, M. Varangevot, l'appela et, sous un prétexte futile, lui fit une scène si violente et si grossière, que Jérôme en comprit soudain le sens. Le soir même, il écrivit à son patron une lettre de démission et, quinze jours après, il apprenait que Jourdanne quittait le ministère des Affaires étrangères et le remplaçait à *l'Égalité*. Alors, bien des choses d'abord confuses se précisèrent aux yeux de Jérôme : le traitement de faveur dont il avait été l'objet au moment de son mariage, l'intimité de Ninette avec les Sicerton, l'alliance de Sicerton avec M. Varangevot, la familiarité subite de sa femme avec celui-ci, qu'elle semblait ne pas connaître avant

son mariage. Tout cela tramait peu à peu aux yeux de Jérôme une sorte de tapisserie, dont il n'avait vu que l'envers, mais dont l'endroit se dessinait subitement sous ses yeux et lui montrait la véritable image de son mariage. Il se demandait si cette chose qu'il avait devinée si tard, d'autres la savaient. Il eut l'impression de vivre depuis bien des années dans une situation qui devait paraître honteuse aux yeux de tous. Le mariage futur de Jourdanne avec Ninette le rassurait cependant, car il connaissait trop bien Jourdanne pour supposer qu'il pût accepter une situation équivoque.

Vers le même temps, il rencontra Sicerton qui vint à lui et lui dit mielleusement qu'il espérait bien que ce divorce ne changerait rien à leur amitié, qu'au surplus Ninette leur avait montré beaucoup d'ingratitude, à sa femme et à lui, et même qu'elle leur battait froid depuis qu'elle allait épouser Jourdanne.

— Elle nous trouve de trop petites gens pour elle, je pense, dit-il, mais que s'imagine-t-elle devenir par son mariage? Jamais elle ne sera reçue dans le monde où vivait Jourdanne.

— Dites donc, lui cria brutalement Jérôme, pourquoi m'avez-vous caché que Ninette était la maîtresse de Varangevot?

Sicerton balbutia, se troubla, cria qu'il n'en savait rien et que c'était une calomnie; enfin il s'agita tant que lorsque Parseval l'eut quitté, sa conviction était définitive. Il avait espéré, jusqu'au dernier moment, que son imagination indisciplinée avait construit de toutes pièces cette hypothèse absurde.

— Et j'ai épousé Ninette par amour, et elle m'a trompé du premier jour jusqu'au dernier, et j'ai perdu à cause d'elle Irène Rezzovitch (*ce n'était pas vrai, mais il ne se souvenait plus de la vérité*). Je n'ai pas même aujourd'hui un passé propre où je puisse me réfugier. Toute cette histoire est fétide, je

suis inondé de boue de la tête aux pieds. Voilà l'action la plus importante de ma vie : je suis innocent et il me semble cependant que je suis devenu abject.

Il accepta pour divorcer plus rapidement les conditions que lui imposa l'avoué de Ninette ; il avait hâte d'en finir avec elle et même avec son souvenir. Il se retrouva enfin libre, mais il avait perdu l'usage de sa liberté.

Le soir où le divorce fut prononcé, il sortit avec l'illusion de la jeunesse regagée. Irène morte, Ninette perdue, ah ! l'avenir était à lui ! Mais quel avenir? Il entra dans un café-concert : on y jouait une revue. Des socs de lumière crue creusaient dans l'air des tunnels où marchaient des femmes à peu près nues, mauves ou d'un blanc de racine ; plusieurs, peintes comme des jarres, luisaient d'un vernis gluant, d'autres montraient en dansant un sourire fixé avec des épingles ; habillées tantôt comme

des chasseurs d'hôtel, tantôt comme des aras, elles prenaient tous les aspects que souhaite le désir de l'homme. Chacun de leurs pas mettait successivement en évidence une partie spéciale de leurs corps ; aussi les plus fétichistes des spectateurs y trouvaient-ils leur compte. Mais l'image de leur chair demeurait triste, comme un éventaire où les fruits accumulés se gâtent parce qu'ils sont trop rapprochés. On avait l'impression de femmes industrialisées, faites en séries ; les marchés d'esclaves donnaient sans doute la même impression de dégoût.

A la sortie, Jérôme chercha quelqu'un avec qui souper. Il vit des cadavres animés et fardés qui lui imposaient des phrases rituelles. Il sortait de la mort, il cherchait la vie et il retrouvait la mort. Il s'en alla seul sur le boulevard. Il voulait avoir une aventure. Il n'y a pas d'aventures dans une grande ville à minuit : il n'y a que des tarifs. Pas même un visage jeune !

Chaque femme avait cent ans ; cent ans de tristesse et d'expérience ; on voyait autour d'elles les huissiers, les avorteuses, les médecins spécialistes, les usuriers, les agents des mœurs, exécutant une danse sauvage.

Il se souvint de la conversation qu'il avait eue avec Irène sur le balcon, devant Saint-Germain-des-Prés. Voilà sa seule aventure ! Tout le reste avait été contrats de publicité, purgations, mauvais placements, usage de faux, — et son mariage lui-même, une affaire de déshonneur. Mais où passer la nuit? Malgré lui, il alla rôder autour des bureaux de *l'Égalité*. Depuis des années, il ne dormait jamais avant le matin. Les promeneurs se faisaient rares ; malgré son désir de causer avec quelqu'un, il ne pouvait se décider à aborder un de ces sépulcres blanchis à la poudre de riz, qui erraient dans le grand silence inerte de la prostitution. Il perdait la notion du plaisir.

Il entra dans un petit bar afin de boire

un café. Une femme avachie racontait d'une voix rauque une histoire si confuse que Jérôme n'en put comprendre un mot ; un homme en casquette, le nez coupé par une cicatrice, l'interrompait à périodes régulières d'un « *Nom de Dieu de nom de Dieu!* » prononcé sans conviction. Le patron regardait avec satisfaction ses biceps énormes.

— Il y a des choses qui sont à faire, et des choses qui ne sont pas à faire, racontait la femme. Quand j'ai vu ce vieux-là, je me suis dit : « Ma petite, ce n'est pas naturel. » Il faut vous dire qu'il était décoré et puis tout. C'est un colonel, que je me suis dit, car j'ai ma jugeote. Mais un colonel, ça a un sabre, fallait qu'il eût mis son sabre dans sa poche, mais je n'ai pas eu peur... Ah ! ça, je n'ai pas eu peur. Quand j'étais enfant, il y a eu un bœuf qui s'est échappé de chez nous. Faut vous dire que j'habitais une ferme, mon père était métayer. C'est un bon métier rapport aux récoltes. Il y a eu une année, à

cause des pommes, où on a quasiment eu de quoi acheter un cheval.

— Nom de Dieu de nom de Dieu, dit l'homme à la cicatrice.

— Que je perde mon nom si je mens, dit la femme. Mais pour ce qui est du colonel, cet homme-là ne me revenait pas. Faut vous dire que j'ai failli être assassinée une fois, et assassinée par un homme qui était décoré aussi et qui était pas jeune. C'était peut-être bien un évêque déguisé ; avec les gens qui ne s'habillent pas comme les autres, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Ah ! je peux dire que j'en ai vu de toutes les couleurs, dans ma vie !

Elle continuait son incompréhensible et interminable histoire. Parseval, fatigué de l'entendre, ressortit. Il ne croyait plus au plaisir, ni à l'aventure. A quoi croyait-il donc? Et comment vivre si l'on ne croit à rien?

— *And forget me*, répéta-t-il. Oui, oublier. Mais on oublie pour acquérir du nouveau, on fait de la place à l'in-

connu, que vais-je inventer? Un chagrin, un vice ou une douleur? J'ai liquidé ma vie, mais on n'habite pas une boutique vide et, à mon âge, on ne fait plus d'improvisations. Je voudrais pouvoir ressusciter l'automate ; or, pendant des années j'ai repensé tous mes actes. Le terrible, ce n'est pas que l'on perde sa jeunesse, c'est au contraire que l'on ne puisse plus s'en débarrasser. Je ne suis pas malheureux d'avoir perdu mes illusions, je le suis de les avoir gardées et de ne plus savoir où les placer. Je croyais avoir eu de grandes déconvenues, cela me donnait confiance. J'ai perdu Irène, j'ai perdu Ninette, et je suis intact. C'est désolant ! Si je partais pour l'Amérique? Non, je préfère le porto aux gratte-ciels et aux règlements pour la vie future : *Essayer le Christ du docteur J.-W. Wilow, c'est l'adopter; nous possédons le meilleur Christ du monde entier.* Et puis, si l'on veut seulement baiser la main d'une femme, il faut d'abord l'épouser ! Serviteur ! Alors quoi?

Il regagnait à pied la place Saint-Germain-des-Prés. La Seine, qui est plus large la nuit, coulait sans hâte, ni paresse. Jérôme s'étonna qu'on pût y finir ses jours ; elle ne portait pas au suicide. Ce n'était pas une favorite de roi, comme la Loire, un poète romantique comme le Rhin, un saint Georges furieux, attaquant le dragon, comme le Rhône, un policier bilieux comme l'Arno. Ce n'était pas non plus un picador désarçonné et rampant sur le sol comme le Tage, ni un armailli vêtu de vert et chantant à tue-tête comme l'Aar. Elle avait quelque chose de hautain et de familier ; elle tenait de la grisette et de la bonne ménagère, c'était une bourgeoise qui avait de belles relations. Il était difficile de ne pas l'aimer.

— Tant pis, se dit Jérôme, je ne quitterai pas la Seine pour le Mississipi !

Mais il ne pouvait plus souffrir son appartement ; cette nuit même, il décida de le quitter. A peine avait-il, dans le plus grand secret de son esprit,

entrevu cette décision, que cinquante personnes lui téléphonaient déjà de leur céder son bail : une de ces personnes était Sicerton ; il le réclamait pour un ami, disait-il, mais en réalité pour Ninette, qui voulait s'y installer avec Jourdanne et qui l'avait chargé de ce message.

XX

Quelques jours après, Jérôme quittait la place Saint-Germain-des-Prés et s'installait dans un tout petit appartement meublé, qu'on lui avait signalé du côté des Ternes. Sans doute l'avait-il accepté parce que c'était le quartier de Paris dont il avait le plus horreur. Il avait beaucoup de chances de s'y empoisonner avec cet esprit d'amertume qu'il sécrétait abondamment. Il abandonna son domicile sans regret ; il ne garda que quelques livres et de rares objets. Tout ce qui lui rappelait son passé lui pesait, il avait un besoin profond de nudité et de dépouillement ; comme certains malades fiévreux qui trouvent intolérable le poids trop lourd des draps brûlants, il aspirait à je ne sais quelle libération matérielle comme si, au delà

de cette délivrance, lui viendrait une plus sûre joie de l'âme.

Avec cela, il lui fallait quand même travailler. Un de ses amis lui proposa une place de rédacteur parlementaire dans un journal de troisième ordre et qui marchait mal. Il l'accepta pour vivre. Il y avait déjà autour de lui ce halo de malveillance et d'éloignement qui entoure les hommes tombés, et qui sont tombés sans se défendre, car ce ne sont pas les événements qui font les victimes, mais leur propre attitude devant l'adversité. La docilité avec laquelle Jérôme renonçait à la lutte l'avait pour ainsi dire supprimé. Il pouvait encore subsister, il ne pouvait plus faire figure sociale. Mais tout lui était indifférent. Du moins, son nouvel emploi lui laissait-il beaucoup de loisirs. Il lisait et il rêvait dans sa chambre de rencontre, au milieu de meubles laids, qu'il n'avait pas choisis, mais qui lui apparaissaient comme une excellente occasion de mortifier son intelligence. Et surtout, il buvait. Le

matin, la tête brisée, les muscles mous, il jetait sur le monde un épouvantable regard de désolation. Le premier porto de la matinée lui rendait le goût de la vie et plus il allait, plus il avait besoin de puiser dans l'alcool ce sentiment qu'il pouvait encore vibrer à l'unisson des choses.

Seuls, les hommes qui ont trop d'imagination ou ceux qui n'en ont aucune acceptent aisément la vie. Les premiers l'enrichissent d'un courant qui les porte, les seconds ne voient rien au delà de l'apparence. Mais ceux dont l'imagination est peu entraînée demeurent les jouets du malheur. Ils demandent constamment une inspiration à leur esprit, et celui-ci ne leur donne que des images faibles et vacillantes. Ces hommes-là sont appelés à devenir des alcooliques, des toxicomanes ou des vicieux, ne pouvant se passer d'un adjuvant qui fasse leur destinée plus intense.

Jérôme ne voyait plus ses amis. Comme il avait un certain besoin de

parler, il le dépensait avec n'importe qui : l'huissier du journal auquel il collaborait, sa femme de ménage, qui avait l'esprit romanesque et mélodramatique de cette classe de gens, le garçon du bar où il passait la plupart de ses soirées, assis dans un coin, avec un des vieux livres chéris de sa jeunesse. Il cherchait à y retrouver ses sentiments d'autrefois et il les comparait à ceux d'aujourd'hui. Il s'étonnait d'avoir si peu changé : une page de Poe, de Baudelaire ou d'Ibsen lui offrait le même plaisir : ce pressentiment que les plus belles choses lues ne sont que l'expression imparfaite des événements prodigieux qui naîtront pour nous — demain !

Il ne s'attendrissait ni sur son passé, ni sur ses malheurs ; à vrai dire, il ne se trouvait pas malheureux. Il en était un peu humilié comme un directeur de théâtre, le soir d'une représentation mal donnée. Il était froissé, avec de si beaux éléments de désastre, d'avoir encore une

existence possible et presque sans souci. Il retrouvait les rêves de son adolescence, mais, autrefois, il pensait qu'un jour, les circonstances qu'il imaginait entreraient dans sa vie ; aujourd'hui, il se contentait de rêver pour rêver.

Il avait appris que le charme du songe consiste dans la certitude qu'il n'arrivera pas. S'il se réalisait, il se déconsidérerait, et nous-même avec, car le grand ennemi de l'homme, ce n'est pas le réel, mais l'habitude. Il en arrivait donc à considérer le quotidien comme la caricature de l'imaginaire. Non qu'il méprisât l'accidentel, mais il comprenait enfin qu'il faut faire deux parts de sa vie et ne pas insérer dans le domaine de l'invention ce qui appartient à celui de la découverte.

XXI

Au cours d'une réception donnée par le ministre de Roumanie, Jérôme fut poursuivi par Jean-Pierre Cassot.

— Voilà vingt-cinq minutes que je te cherche. Où t'étais-tu caché? Il y a ici quelqu'un qui veut absolument faire ta connaissance.

— Qui ça?

— Le comte Rezzovitch.

A ce nom, Jérôme se sentit singulièrement gêné. Pourquoi le comte Rezzovitch l'intimidait-il? Il eût été bien en peine de le dire. Il lui semblait que les sentiments étranges, inexplicables, qu'il avait éprouvés si longtemps pour Irène perdaient leur suave et pathétique intimité; qu'on les traînait sur la claie, qu'on les exposait en public.

Cependant il atteignit avec Cassot une

sorte de salle du trône, conçue dans un style écossais de cinéma ; la légation de Roumanie ayant fait sa résidence d'un hôtel bizarre, construit par une femme qui se croyait Marie Stuart. Ce fut dans un décor qui rappelait *Ivanhoë* que Jérôme se trouva en présence d'un petit homme maigre, sec, monté sur des bottines à hauts talons. Il avait l'air d'un ancien roi, minutieusement et parfaitement embaumé. Ses traits étaient sans vie, sa couleur, cireuse ; une mince barbe grise effilait encore le dessin allongé des joues, mais dans cet étrange visage desséché, les yeux prenaient une intensité exceptionnelle.

C'étaient des yeux clairs, si clairs que le bord de l'iris se distinguait à peine de la sclérotique ; des yeux langoureux, presque féminins, qui soudain s'animaient, perdaient cette passivité à demi orientale, devenaient durs, perçants, aigus, presque menaçants à force d'audace et de perspicacité L'instant d'après,

ils retombaient à leur fausse apathie.

Déjà troublé, Jérôme sentit augmenter sa gêne. Ce n'était pas la réputation de grand politique de Rezzovitch qui le paralysait, — il en avait vu bien d'autres ! — mais cet aspect glaçant. Le comte Rezzovitch semblait avoir renoncé depuis longtemps aux prérogatives et aux privilèges des humains. Quelque chose d'indéfinissable défendait son approche comme la terreur sacrée qu'inspirent quelques hypogées. Un certain degré d'intelligence n'est pas tolérable aux individus moyens ; on ne supporte vraiment l'esprit que dans ses passions.

Le comte Rezzovitch considéra Jérôme avec curiosité, avec sympathie, enfin il lui tendit une petite main jaune et froide, aux ongles scintillants et soignés comme une parure.

— Je suis heureux de vous rencontrer enfin, dit-il, d'une voix basse, sans inflexions, doucement monotone comme un chant arabe. Venez plus loin, je voudrais causer avec vous.

Rezzovitch conduisit Jérôme dans un oratoire solitaire aux vitraux bariolés. Il le fit asseoir à ses côtés.

— Vous avez beaucoup connu ma femme, dit-il. Elle m'a souvent parlé de vous et même quelques jours avant sa mort.

— Je l'ai malheureusement peu rencontrée, balbutia Jérôme. Cinq ou six fois à peine.

Il mentait encore de moitié. Pourquoi affectait-il, devant son mari, d'avoir mieux connu Irène? Il eût été honteux, à cette minute, de dire la vérité.

— Je sais, je sais, dit Rezzovitch. Cela ne fait rien. Le temps n'a rien à voir ici.

— Je crois vraiment, reprit Rezzovitch, après un silence, qu'elle est morte de lassitude. Je veux dire qu'elle est morte parce qu'elle a renoncé à vivre. Sa maladie n'était pas mortelle. Ma belle-sœur a eu la même grippe, — et elle vit. Irène aurait peut-être pu lutter à cause de moi, ajouta Rezzovitch, avec

une indéfinissable ironie, mais elle ne l'a pas fait.

— Bien que je la connusse à peine, fit Jérôme, j'ai eu l'impression, quand elle est morte, que je perdais une amie de toujours.

— Elle l'était pour vous. Pour moi, je ne saurais dire ce que j'ai perdu. Personne ici ne l'a devinée, hors moi. Elle m'a fait le plus magnifique don que puisse recevoir un homme : le spectacle d'un être parfaitement beau, toujours égal à soi-même. Nous ne formions pas un de ces ménages unis dont on parle dans la vie bourgeoise, unis par une même médiocrité et l'ignorance où ils demeurent à l'égard d'eux-mêmes. Notre union était faite de vérité et de mutuelle intelligence. Cependant Irène a beaucoup souffert. On ne peut donner le bonheur à personne. Il n'était pas dans le caractère d'Irène de l'accepter de qui que ce fût. Seul, au monde, je l'ai comprise, mais comprendre est une faculté stérile. Pénétrer une âme ne vous donne

pas le pouvoir de modifier son destin. J'ai regretté souvent que vous n'ayez pas revu Irène ; vous auriez peut-être fait beaucoup pour elle.

— Elle était si belle, si admirée, si éloquente ! dit Jérôme. J'osais à peine l'approcher, l'occuper de ma modeste personne. On ne détourne pas un fleuve pour arroser un petit jardin.

Le comte Rezzovitch regarda de nouveau Jérôme, et le même éclair de sympathie fugitive traversa son regard clair.

— Oui, murmura-t-il, vous êtes bien tel qu'elle vous a dépeint. Vous l'aviez rencontrée chez un de vos amis, je crois...

— Chez un de mes amis, en effet, dit Jérôme, gêné.

— M. Jourdanne, n'est-ce pas? Je le connais un peu aussi. C'est un excellent agent, m'a-t-on dit, très subtil, très adroit. Un peu trop adroit, m'a même dit un de ses chefs. Il ne faut pas trop d'adresse. L'excès d'adresse aboutit à une véritable carence. Mais je vous demande pardon de vous avoir parlé de

lui, reprit soudain le comte Rezzovitch, comme s'il feignait de se souvenir soudain que Jourdanne eût épousé Mme Parseval.

— Nous sommes brouillés, en effet, mais cela ne m'empêche pas de reconnaître ses grands mérites.

Le comte Rezzovitch se taisait ; la tête basse, il regardait ses mains, posées à plat sur ses genoux. Jérôme songeait avec horreur à cette conversation surprise un jour au Ritz entre Saint-Laurent et Lancelot du Lac. Était-il possible que les calomnies échangées entre ces deux hommes l'eussent à ce point influencé et qu'il eût jugé différemment lui-même Irène Rezzovitch?

« Comme nous sommes faibles ! Comme nous sommes lâches ! pensait-il. On croit connaître un être, l'estimer à sa juste valeur, l'évaluer en dehors des préjugés courants, et il suffit du premier diffamateur qui passe, du plus léger potin pour tout modifier. Tout ce que nous disait notre intelligence est laissé de côté et on

accepte les pires doutes, on croit n'importe quelle infamie. »

Il aurait voulu demander pardon à l'ombre d'Irène. Cette femme qui, peu avant sa mort, pensait encore à lui, il l'avait souillée et trompée en lui-même, par crainte d'être dupe.

— La souffrance vient à nous par des routes bien diverses, dit le comte Rezzovitch, mais le pire serait qu'elle ne vint pas. J'ai connu une fois une femme qui ne pouvait souffrir de rien ; elle faisait peur. Elle n'était pas sotte, et si elle avait pu abriter un chagrin, elle aurait eu des dons supérieurs. Mais son atonie la rendait inhumaine. Quand je songe à elle, je ne regrette plus qu'Irène ait autant souffert, mais peut-être eût-on pu lui éviter certaines douleurs. On la croyait insensible parce qu'elle était calme, mais l'offre d'une sympathie désintéressée suffisait à faire battre son cœur. Voilà pourquoi, monsieur, dit le comte Rezzovitch en se levant, j'ai tenu à vous connaître.

Il lui tendit la main.

— Si vous passez par Zagreb, je serai toujours heureux de vous voir.

Il s'éloigna, petite ombre sèche et enchantée. Jérôme demeurait immobile dans l'oratoire de la reine d'Écosse, perdu dans des images vagues, oubliant le ministre de Roumanie et la foule qui emplissait l'hôtel.

Il se hasarda cependant à sortir de cette retraite. Comme il passait devant le buffet, Jean-Pierre Cassot l'aperçut et courut à lui :

— Ah! çà, dit-il, qu'est-ce que Rezzovitch pouvait bien avoir à te dire? J'espère que tu en as profité pour lui demander une interwiev? Tu sais qu'il a horreur des journalistes et qu'il ne veut en recevoir aucun.

— Sait-il seulement que je suis journaliste?

— Comment? Ce n'est pas au sujet de *la Voix de la France* qu'il voulait te voir? Mais alors c'est inexplicable.

Inexplicable, en effet. Et plus inexpli-

cable encore pour Jérôme qui croyait savoir cependant la vraie raison de cet empressement. Inexplicable, parce qu'il ignorait la haine de Rezzovitch pour Jourdanne qui avait rendu sa femme malheureuse et parce qu'il ne pouvait supposer que son admiration naïve et sa tendresse ingénue eussent touché la jeune femme à ce point.

Mais les choses qui sont essentielles à nos yeux se déroulent dans un silence profond ; rien de plus obscur que les rapports mutuels des êtres, et nul ne peut mesurer le degré d'amour, de haine ou d'indifférence qu'on ressent à son égard. Peut-être nos instincts ou nos intuitions nous renseigneraient-ils si nous savions les entendre, mais l'éducation que nous avons reçue ne nous permet pas de les écouter. Nous avons dressé notre orgueilleuse raison à nous tromper sur tout ce qui est profond et elle ne manque guère à cette mission sacrée.

Jérôme Parseval ne devait pas revoir le comte Rezzovitch, atteint déjà d'une maladie mortelle et qui le savait ; mais lorsqu'il apprit sa mort, il eut l'impression qu'il perdait un des rares êtres pour lesquels nous sommes autre chose qu'une notion abstraite, une fiche. Et il sut enfin que personne n'avait joué dans sa vie un rôle comparable à celui de cette femme qu'il avait rencontrée trois fois, mais qui lui avait apporté ce qu'un seul être a le pouvoir de vous donner.

XXII

Le propre de l'homme est de conquérir et de transformer sa conquête en habitudes. Quand il entrait à Cintra, Jérôme allait droit à un certain coin, s'emparait de la même table, régnait sur le même garçon. Ce garçon avait un jour de congé par semaine : ce jour-là, Jérôme n'allait pas à Cintra.

Il observait avec dépit que son esprit avait de la peine à devenir vraiment chagrin. C'est qu'il ne se jugeait pas malheureux. Il avait perdu certains attributs du bonheur, mais non cette force élémentaire qui fait le plaisir de vivre, lequel ne va pas sans quelque goût de la contemplation. Cependant il restait irritable et susceptible.

« Suis-je malade ou vaniteux? se demandait-il en buvant son *Corona* ou

son *Impérial*. Que se passe-t-il en moi? Si j'avais eu un intérieur à un moment quelconque de ma vie, peut-être souffrirais-je de l'avoir perdu. Mais Ninette ne m'en a jamais fait un : un courant d'air ne constitue pas un foyer. »

Il méditait ainsi quand il vit Honoré Jourdanne entrer dans le bar. Il eut ce sentiment de gêne que l'on éprouve quand on a le spectacle d'une « gaffe ». Il avait un livre : il baissa le nez sur la page.

Cependant Honoré Jourdanne s'avançait en hésitant. Il faillit tourner sur ses talons, puis brusquement fonça sur Jérôme.

— Puis-je m'asseoir à ta table? dit-il.

Interloqué, Parseval se leva à demi, fit un plongeon, ne lui tendit pas la main. Il recula sur la banquette ; la table bascula ; le xérès répandit sur le plateau de cuivre des lunes claires, inégales.

— Que lis-tu? dit Jourdanne en s'asseyant.

— *Hespérus*, fit Jérôme, maussade en apparence, mais ravi au fond de revoir Honoré.

Celui-ci haussa curieusement les sourcils :

— Je vois ce que c'est, dit-il ; tu aimes les hommes qui poursuivent à la fois plusieurs destins. Nous, nous nous agitons sur le même plan.

— Crois-tu? dit ironiquement Jérôme.

Cette réponse étonna Jourdanne.

— Peut-être, après tout, dit-il après quelques secondes de silence, avons-nous en effet une vie plus complexe que nous ne l'imaginons. Je n'ai pas relu Jean-Paul depuis longtemps. Quand j'étais jeune, son enthousiasme et sa sensibilité me paraissaient ridicules.

— Notre affectation de sécheresse ne l'est pas moins.

— C'est possible. Nous cherchons tous un dénominateur commun comme si nous avions peur de nous. Je vais relire, moi aussi, un peu de Richter.

Peut-être y trouverai-je ce dont j'ai besoin.

Jérôme ne lui demanda pas ce dont il avait besoin ; il avait trop vécu avec Ninette pour l'ignorer.

— Vois-tu, dit-il, il y a dans Jean-Paul un sentiment qui est chaque jour plus nécessaire à ma vie ; je lui ai même donné un nom, car ce terme n'existe pas plus en français que le sentiment qu'il exprime : c'est la *cosmophilie*. Je suis un *cosmophile*. Comprends-tu?

— Oui. Je crois.

— Il faut comprendre. Personne ne saurait expliquer en quoi cela consiste... Chercherais-tu quelqu'un ici?

— Oui, dit Honoré, avec effort, toi. Lancelot du Lac m'a dit que l'on te voyait souvent dans cette boîte. D'autre part, j'ai appris par Johnny que tu avais déserté la Bodega. A cause de moi, sans doute?

— Je l'avoue.

— Notre amitié a été plus intellec-

tuelle que sentimentale, Jérôme. Depuis que nous... que nous nous sommes perdus de vue, je ne rencontre personne avec qui il me soit agréable de causer. En un mot comme en cent, tu me manques beaucoup. Alors je me suis demandé si... si nous ne pourrions pas recommencer de nous voir comme autrefois, malgré... toutes ces anecdotes.

Anecdotes, la tromperie de Ninette, la trahison de Jourdanne, ce nouveau divorce, ce nouveau mariage? Ah ! que Jérôme retrouvait donc là une conception chère à son esprit ! Du moins, Honoré demeurait fidèle à soi-même. Jérôme s'épanouit.

Il n'ignorait pas que Jérôme n'avait pas aimé Ninette, qu'elle s'était offerte à lui, par vanité ; qu'il l'avait acceptée à cause d'un faux point d'honneur répandu chez les hommes et peut-être aussi pour ne pas perdre l'amitié de Jérôme avec lequel elle l'aurait brouillé s'il avait fait mine de ne pas la désirer. Et maintenant il plaignait Honoré. Au

fond, il lui en voulait davantage d'avoir si peu et si mal aimé Irène Rezzovitch que d'avoir été l'amant de sa femme.

Ils parlèrent de *l'Égalité*. Jérôme demanda des nouvelles de tout le monde, du redoutable M. Varangevot, du rédacteur en chef, des secrétaires, des dactylographes, des moindres huissiers. Cela l'amusait de songer à ce petit monde qu'il avait perdu. Nous traversons ainsi plusieurs univers dont chacun nous laisse des souvenirs touchants, non à cause de lui-même, mais parce qu'il nous renvoie des images de nous chaque fois différentes.

— Je voulais aussi te voir pour te demander si tu n'accepterais pas de devenir à ma place le correspondant parisien de la *Wahrheit*.

Cette proposition émut Jérôme ; Honoré souffrait évidemment d'avoir été la cause de la demi-ruine de son ami ; il en avait certainement plus de remords que d'avoir détourné du versant conjugal le cours irrégulier de Ninette.

— Le directeur de la *Wahrheit* est un de mes amis. Il veut un correspondant à Paris. J'ai pensé à toi.

Jérôme accepta avec reconnaissance : ce qui ne devait pas l'empêcher, deux heures plus tard, quand il repensa à cet incident, de juger qu'il avait agi d'une façon écœurante en acceptant la proposition de Jourdanne et qu'il aurait dû refuser par amour-propre. Mais son plaisir de causer avec Jourdanne était tel qu'en sa présence son amour-propre ne souffrait de rien.

Jourdanne lui demanda s'il ne regrettait pas d'être à *la Voix de la France*. Il répondit que non. Il lui était indifférent d'avoir perdu son influence, d'être rentré en partie dans l'ombre. Sa vie se jouait de moins en moins entre les mannequins qui l'entouraient.

— Les plaisirs de l'ambition, dit-il, ne sont pas comparables à ceux de la *cosmophilie*. Aimer l'univers, voilà le seul bonheur possible. Rivaliser avec tel ou tel, lutter pour être riche, pour

être connu, terroriser un demi-puissant, faire sa brigue, trahir, combiner : autant d'actions qui nous isolent du seul vrai bonheur. Sais-tu pourquoi Orphée a tourné la tête?

— Je ne m'en doute même pas.

— C'est qu'il avait mêlé Eurydice à tout et qu'il l'aimait en tout. Quand il la revit, il comprit qu'elle l'absorberait de nouveau et que c'en serait fini, pour lui, de tout le reste, de tout ce qui donne de la ferveur à la vie ! Eurydice perdue, rien ne l'empêcherait plus de la rendre à la poésie, et à lui-même.

Honoré se tut : il entendait sa femme réclamer des toilettes, des bijoux, lui faire des scènes de jalousie ; il la voyait danser, danser, toujours danser, courir du *Perroquet* à *l'Abbaye de Thélème*, de *Ciro* au *Jardin de ma sœur*. Elle avait maintenant son auto ; elle faisait ses actes en série ; l'amour lui-même n'était plus pour elle qu'un sous-produit. Honoré envia involontairement Jérôme. Et malgré lui, il pensa à Irène :

— J'ai toujours pensé, lui dit-il, que tu avais eu un sentiment tendre pour la comtesse Rezzovitch. C'était une femme bizarre et toujours blessée. Elle épuisait toute chose : j'ai souvent eu le soupçon qu'elle mourrait jeune. Tu m'en as voulu de mon indifférence à son égard...

Jérôme fit un geste de dénégation.

— Pourquoi le nier? Je l'ai bien compris. Mais personne ne peut juger du drame qui se joue entre deux êtres, personne, pas même eux. J'ai toujours eu pour Irène une secrète horreur, une horreur morale. Vivre, c'est tuer d'abord, tuer deux ou trois formes de sa personnalité afin de s'accommoder des autres. Et celui de mes individus que j'ai eu le plus de peine à détruire est revenu à moi sous les traits d'Irène. Je m'étais appliqué à devenir un homme égal, modéré, ne désirant rien de ce qui passe hors de sa portée. Or, Irène, c'était le désir. Chacun de ses mots, chacun de ses actes réveillait en moi un rêve

impossible. Elle ressuscitait mes pires fantômes. Voilà pourquoi je l'ai fuie. Elle me condamnait à examiner de tout près ma pauvre sécurité et à la juger intolérable. Je ne suis pas docile et tendre comme toi ; le spectacle de cette inquiétude m'est devenu odieux.

Il ne dit pas s'il regrettait Irène Rezzovitch. Préférait-il Ninette, qui ne l'entraînait dans aucune tragi-comédie, mais qui le menait au *dancing?* Ou bien sa collection d'autographes l'avait-elle consolé à la fois d'Irène et de Ninette?

Jérôme et Jourdanne buvaient ; le monde finissait au seuil de Cintra ; ils parlaient de la folie de l'Europe, de la propagande soviétique en Chine, de l'évolution du bouddhisme, de l'influence de Zurich sur la littérature universelle, du freudisme de Shakespeare. Ils oubliaient ensemble Irène, Ninette, leur double solitude. Ils faisaient des mots, concentraient leur expérience en d'amères formules. Ils jouaient à avoir

raison contre tout, à expliquer l'avenir. Ils s'appuyaient sur leur amitié mutuelle pour défier l'hostilité des choses. Du fond de leur nuit commune, ils tiraient un feu d'artifice pour s'éblouir mutuellement. Quand ils se quittèrent, ils se donnèrent rendez-vous la semaine suivante.

Ils se virent régulièrement, mais jamais le nom de Ninette ne fut prononcé, et sans doute aussi jamais Honoré n'oubliait-il aussi complètement sa femme que lorsqu'il causait avec son ancien mari.

Peut-être était-ce justement cela qui resserrait son affection pour lui.

XXIII

La porte de Jérôme n'était pas close ; elle céda à la poussée de sa main. C'était la seconde fois que la femme de ménage laissait son logis ouvert à tout venant. Il n'avait pas osé lui en faire l'observation, car il avait peur qu'elle le quittât ; et les moindres complications domestiques lui causaient maintenant une inquiétude sans limites.

En traversant les ténèbres de son antichambre, il eut conscience qu'il titubait ; un bruit de houle tournait autour de son cerveau : sans doute avait-il bu plus encore que d'habitude. Il avait mal au cœur et mal à la tête. Il entra dans son bureau et tourna le commutateur électrique.

Une femme était assise dans son fauteuil. Il ne s'étonna pas de la trouver là ;

il avait toujours eu la conviction qu'il la reverrait. Bien que sachant que c'était elle, il la reconnaissait mal... Il entrevoyait son visage à travers des vagues de brouillard ; pourquoi était-elle si maigre? Elle portait une robe étrange, en voile d'argent, à la fois brillante et fanée, et le voile qui enveloppait ses cheveux, compact et transparent, revenait sur lui-même comme un turban et gardait dans son réseau l'indécision d'une toile d'araignée.

Il eut un petit rire gêné et s'assit en face d'elle.

— Tout cela est impossible, dit-il, j'ai la berlue. Comment s'assurer que je ne rêve pas?

Il prit sur son bureau un coupe-papier en métal et le posa sur sa main ; il eut un frisson, sa main brûlait.

« J'ai la fièvre, se dit-il, c'est bien certain, mais l'avais-je avant d'entrer ici? »

Jamais son escalier ne lui avait paru aussi haut.

— Vous ne m'attendiez pas? fit-elle.

— Si, je n'ai jamais perdu confiance en vous.

Sa voix était extraordinaire, sourde et lointaine ; pour un peu, Jérôme eût supposé qu'elle venait de sa conscience même, tant elle se mêlait à ce fracas de mascaret qui emplissait ses oreilles. Il n'avait pas fait le geste de prendre sa main : quelque chose d'indéfinissable lui interdisait son approche.

Il eut de nouveau le même petit rire gêné.

— Vous voilà devant moi, Irène, comme cela vous est déjà arrivé une fois, il y a bien longtemps, n'est-ce pas? Il me semble que tout recommence et je suis aussi heureux que ce soir-là. Tout est bien.

— Oui, tout est bien pour quelques minutes.

— Je ne vous reverrai plus?

— Je ne pense pas. Les portes sont bien fermées là-bas.

Il baissa la voix :

— Et... là où vous êtes, comment est-ce?

— Comme ici.

— Que savez-vous de plus que nous?

— Rien, oh! rien. Nous demeurons dans une attente anxieuse, dans une ignorance de ce qui doit être ; — comme ici.

— Et... regrettez-vous la vie?

— Non, oh! non. Elle laisse si peu de traces, tout ce que nous avons dit, fait, pensé, tout cela s'oublie si vite et encore, depuis mon retour, ai-je retrouvé quelques souvenirs bien pâles, mais là-bas, je n'y pense jamais.

— Pourtant, ajouta-t-elle, il m'arrive encore de regretter celui qui m'a aidée sur la terre, avec une si déchirante tendresse, qui a tout su de moi, et qui a deviné tout ce que je lui cachais, le seul être qui m'ait aimée dans ma réalité et non dans un rêve, comme vous, ni dans sa vanité, son égoïsme ou son vice comme les autres, et qui, à cause de cela même, m'a tout pardonné.

— Mais si tout est oublié là-bas, pourquoi revenez-vous à moi?

Elle hésita avant de répondre.

— Je ne sais pas vous le dire, fit-elle, je n'ai plus les mêmes mots que vous.

— Vous en avez plus ou moins?

— Ni plus, ni moins. Différents. Je voudrais pouvoir m'expliquer. Il arrive, savez-vous, que des femmes qui n'ont pas fini leur travail de la journée, si elles sont somnambules, se lèvent la nuit, et vont l'achever sans l'aide de leur conscience. M'avez-vous comprise?

— Presque, Irène, mais vous, m'avez-vous aimé?

— Je ne sais pas. Vous êtes pour moi l'image anxieuse et troublante de l'inaccompli. Dans ma longue nuit, j'en éprouve une sorte d'obscur remords.

— Qu'aurai-je dû être pour vous?

— Je l'ignore. Il y a une possession qui permet que l'on oublie et que l'on repose en paix. Je ne sais qu'une chose : ce qui aurait dû être n'a pas été.

— Cependant, moi, Irène, je suis sûr

de vous avoir aimée et je crois vous aimer encore.

— En êtes-vous vraiment sûr? Mais qui aime autrement que sa propre image contemplée dans un autre corps? Moi-même, qu'ai-je cherché, sinon à me perdre et à me retrouver à la fois, à me fuir et à me satisfaire? J'ai accompli des milliers d'actes ; duquel puis-je me croire réellement l'auteur? Je me suis donnée par plaisir et je me suis donnée par intérêt. J'ai trompé par caprice et j'ai menti par rancune. J'ai semé autour de moi le mal et le bien, au hasard, parce que je ne pouvais pas concevoir ce qui était le mal et ce qui était le bien. Le plus souvent, j'ai obéi aux suggestions d'autrui, car je ne tenais profondément, ni à mon plaisir, ni à mon intérêt, ni à mes caprices, ni à mes rancunes, ni au mal, ni au bien.

— A quoi teniez-vous donc?

— A me connaître, et je ne me suis jamais connue. J'ai rencontré une fois un homme vil, — affreusement vil et

hideux, — il a voulu m'acheter et je me suis vendue. Et cependant, aussi vrai que j'ai vécu, je n'ai jamais tenu à l'argent. Cet argent qu'il m'a jeté comme à une fille, je l'ai gaspillé en bijoux, en bagues de saphir, en colliers de perles, dont je n'avais que faire. Une autre fois, un homme m'a aimée, très loin d'ici, en Pologne ; il était jeune, beau, intelligent, élégant, romanesque ; il me plaisait infiniment mais je me suis refusée à lui. Il s'est tué enfin, et, tandis qu'il me faisait la cour, je devinais bien que je jouais sa vie en demeurant aussi coquette et aussi froide. Pourquoi n'ai-je pas cédé? Au cours de la guerre, j'ai passé trois ans dans un hôpital ; j'ai défait des pansements qui entraînaient avec eux des plaies fourmillante de vers, j'ai lavé des pieds qui portaient la crasse accumulée de plusieurs mois, j'ai baigné des blessures d'où sortaient des grumeaux d'un pus si puant que son odeur empêchait de dormir les voisins du blessé ; j'ai veillé des agonisants, assisté

des tétaniques et enseveli les morts, et j'ai fait tout cela, non comme une machine indifférente, mais avec un tel élan de charité que j'aurais donné ma vie pour épargner une souffrance de plus à un de ces martyrs. Mais, un jour, j'ai volé son amant à une femme qui était mon amie et c'était un homme que je n'aimais pas ; cette femme est morte tuberculeuse. Et un autre jour, ayant appris qu'un de mes ennemis avait perdu au jeu une somme considérable et qu'il serait déshonoré s'il ne la payait pas, je lui en ai envoyé le montant dans une enveloppe sans lui dire de qui il la tenait. Comment me connaîtrai-je? Le plus beau jour de ma vie a été celui où, pour la première fois, à vingt ans, un soir de printemps, je suis entrée au Généralife ; assise sur une terrasse, ayant sous les yeux Grenade et l'Alhambra, j'ai lu à haute voix l'*Epipsychidion*. Après quoi, je me suis mise à pleurer, j'aurais voulu mourir à cette minute, car je venais de comprendre

que, dussé-je vivre cent ans d'une vie triomphale, je ne retrouverais rien d'aussi beau que ces deux heures-là, au milieu des magnolias en fleurs et d'une espérance illimitée.

— Mais aujourd'hui, vous jugez-vous?

— Moins que jamais. Peut-être m'auriez-vous révélée à moi-même, peut-être est-ce cette révélation que je viens chercher de si loin... L'amour, ne serait-ce donc que cela? Un être qui aime ne se cherche plus.

— N'avez-vous donc jamais aimé?

Irène hésita avant de répondre.

— Je n'ose pas l'affirmer. Il y a cependant une forme d'amour que je suis sûre de ne pas avoir éprouvée, pas même pour cet Éric qui a été mon fiancé. Voyez comme je souffre ! Toute ma vie, j'ai porté lourdement en moi, dans une effrayante grossesse, un enfant spirituel qui n'est jamais né. Avons-nous perdu notre vie?

— Pour la perdre, il nous aurait fallu la posséder. Je crois que nous n'avons

jamais eu la vie, — je veux dire la vraie vie.

— Mais où est-elle donc? cria Irène en se tordant les mains de désespoir.

Jérôme ne répondit pas.

— Êtes-vous toujours marié? fit Irène, après un long moment de silence.

— Non, je suis divorcé, ma femme m'a trompé avec...

Il hésita.

— Avec qui?

— Avec Jourdanne. Il l'a épousée depuis.

— Jourdanne? dit-elle. Il a traversé ma destinée, n'est-ce pas? Je m'en souviens à peine. Oui, oui, je le revois maintenant, je ne pense plus à lui depuis bien longtemps, il y avait si peu de force dans son être ! C'était une figure de cire, qui imitait les gestes humains. Vous avez souffert, Jérôme?

— Ni de jalousie, ni d'amour-propre froissé ; je n'ai pas été déçu, je n'ai pas versé de larmes, mais je vous ai perdue et Ninette m'a échappé. Je suis comme

un danseur de corde qui s'est brisé les jambes et qui marche avec des béquilles, il a encore son esprit, mais non ses mouvements. Depuis que vous avez disparu, je n'ai jamais obtenu une diversion totale ; à travers le corps même de ma pensée, il n'est pas de jours où je n'aie éprouvé un élancement douloureux. Est-ce souffrir, cela, Irène?

— Je ne sais pas, je n'ai pas connu la souffrance, mais seulement le désespoir, celui auquel on ne devrait échapper que par le suicide. Cependant, la crise passée, je jouissais de nouveau de la joie du monde.

— Eh bien, Irène, accepteriez-vous de reprendre votre existence?

— Oh ! non, il me semble que j'ai traversé de longues années de collège. Je les oublie volontiers.

— Et pourtant, il y a une telle beauté sur la terre !

— Elle n'est perceptible qu'à celui qui y vit ; aussitôt au delà, tout ce qui nous a paru exaltant devient gris, pâle,

indifférent. La vie est une sorte de brouillard.

— Irène, Irène, cria Jérôme, ne me direz-vous rien de plus?

— Je tâtonne comme vous. Sachez seulement une chose, Jérôme, le monde de la non-réalité est moins attachant encore que celui de la réalité. Je donnerais beaucoup pour respirer encore une fleur terrestre.

— Attendez-moi, cria-t-il, très agité, je vais vous chercher une rose.

— A quoi bon? J'aurais pu en trouver une moi-même, la rose fleurit toujours, je le sais, mais je ne possède plus ce qui la rend respirable.

Le brouillard s'épaississait autour de Jérôme, un brouillard de plus en plus froid, opaque et glissant. Parfois, il agitait sa main devant lui dans l'espoir de le dissiper, mais de grands pans de brume grise ondulaient lourdement devant ses yeux.

— Mais Dieu, Dieu, murmura Jérôme, vous êtes-vous rapprochée de lui?

— Il se peut que je m'en sois rapprochée en effet, mais je ne le sais pas encore.

— Du moins avez-vous une espérance?

— Ce qui est mort à la terre espère plus encore que ce qui vit, parce qu'il a besoin de plus grandes compensations.

— Irène, aurions-nous été heureux ensemble?

— Oui, si nous avions pu nous connaître, mais les mêmes désirs contradictoires nous auraient, je pense, entraînés de-ci, de-là, à tous les mensonges des apparences, et chacun de nous se serait débattu dans les mains de l'autre, un peu peut-être pour le fuir, mais aussi dans le dessein d'atteindre hors de lui sa vérité.

— Dans ce cas, Irène, pourquoi êtes-vous ici?

— Parce que je ne connais pas encore ma vérité; si je l'avais obtenue, je ne me souviendrais même plus de vous.

— La vérité est donc plus triste que la mort?

— J'en ai peur, Jérôme. Dans la

couleur blanche, tout le prisme est absorbé.

Elle se levait de façon presque insensible et glissait doucement à travers le brouillard, qui la cachait de plus en plus.

— Irène !

— Adieu, Jérôme !

— Par pitié, une seconde encore !

— Le temps est plus précieux dans l'éternité que dans la minute.

— Un mot, un seul mot, Irène : vous reverrai-je?

— Si nous nous revoyons jamais, mon ami, nous ne nous reconnaîtrons pas ; nous aurons même perdu le désir de nous rencontrer. Ce qui a été n'a pas lieu deux fois.

Jérôme retomba dans son fauteuil. Il y eut un long bruissement triste. Il était seul de nouveau. Il posa machinalement sa main sur son front qui lui faisait mal, il ne croyait plus à la visite d'Irène. Cependant le brouillard était moins épais.

— Je suis bien malade, disait-il, bien malade. J'irai demain consulter un médecin.

Il se leva en vacillant, et comme il faisait quelques pas dans la direction de son bureau, son pied heurta un objet inconsistant qu'il rejeta devant lui. Jérôme se baissa et le ramassa. C'était un gant, — un gant de femme, usé, mou comme l'aile morte d'une chauve-souris. Il le porta machinalement à ses narines et le rejeta à terre avec horreur : il y avait dans son cuir détendu une épouvantable odeur de moisissure, d'argile humide, de décomposition...

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

Date Due

MAR 5 - 19[illegible]			
FEB 23 '49			
FEB 2 '54			

843.91 J260

a39001 008049861b

843.91

132821